



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

AL
h
8



Vol. Fr. II A. 184









LA
NOUVELLE
MARIANNE;
OU LES
MEMOIRES
DE LA
BARONNE DE****,

Ecrits par elle-même.

HUITIEME PARTIE.



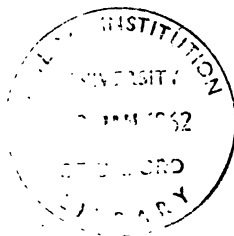
A LA HATE,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. DCC. XL.

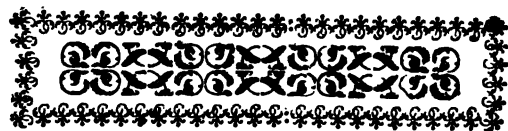
STANDARD

STANDARD

STANDARD

STANDARD





LA NOUVELLE
MARIANNE,
O U L E S
M E M O I R E S
D E L A
B A R O N N E D E ****.

HUITIEME PARTIE.

J Ai dit que la Dupré, ma
Gouvernante, étoit ve-
nu nous rapporter, que
la Comtesse étoit endor-
mie du sommeil le plus profond,
& que les Médecins affuroient
que sa vie étoit hors de danger.
Mais funeste sommeil ! qui alloit
bientôt se changer en celui de la
VIII. Part. A mort !

mort ! Quelques mouvemens convulsifs qu'on remarqua, & qui furent suivis d'une extrême difficulté de respirer, firent connoître à ceux qui étoient auprès de son lit, qu'elle étoit retombée en apoplexie, & que sa situation présente étoit bien plus dangereuse que la première. Mais la Comtesse fut soulagée si à propos, qu'elle reprit peu-à-peu l'usage des sens qu'elle avoit entièrement perdu. Revenuë à elle-même, elle ne se déguisa point les périls qui menaçoient ses jours. Une foiblesse extrême qui lui étoit restée, l'avertissoit que sa dernière heure approchoit. Elle avoit fait appeller le Comte son Epoux, qui, sur l'assurance que les Médecins lui avoient donné qu'il n'y avoit aucun danger pour la vie de la Comtesse, s'étoit retiré dans son appartement ; & ce fut après s'être entretenu quelques momens avec lui, que
cette

cette tendre Mere, plus occupée de mes intérêts, que sensible aux maux qui l'accabloient, donna ordre au Baron d'aller m'avertir de descendre auprès d'elle. Je ne fus pas plutôt entrée, que m'ayant apperçue, elle me tendit la main, & me dit : Venez, ma chere Fille, approchez de moi ; & après avoir fait une pause de quelques momens (parce que l'oppression qu'elle se sentoît, lui coupoit à tout moment la parole) elle continua ainsi : J'avois espéré que le Ciel me conserveroit assez long-tems pour assurer votre bonheur ; mais je ne sens que trop l'heure fatale qui approche, où vous allez perdre la plus tendre de toutes les Meres : ne murmurez pas cependant, ma chere Enfant, contre les arrêts impenétrables de la Providence ; reposez-vous sur ses soins miséricordieux ; elle protégera & recompensera votre

vertu. Et vous, cher Epoux, poursuivit-elle en se tournant du côté du Comte, souvenez-vous toujours de vos promesses si souvent réitérées. Vous m'avez fait espérer que vous tiendrez lieu de Pere à cette aimable & vertueuse Enfant que je remets entre vos mains. Je vous conjure dans ce moment, par la tendresse qui nous unit, ne lui donnez jamais lieu de regretter les Parens infortunez que le Ciel lui a ôtez ; qu'elle trouve en vous le meilleur de tous les Peres : que je serois heureuse, si vous me laissiez emporter cette assurance dans le tombeau, que touché des vertus de ma Fille, vous ne vous refuserez pas aux vœux du Baron ! C'est à vous, mon cher Fils, continua la Comtesse en s'adressant à ce dernier, à fléchir votre Pere, & à travailler à obtenir son consentement pour votre union avec ma Fille ;
je

je vous ai donné le mien, je ne le retracte point ; & si j'ai quelque regret, il ne vient que de la crainte que j'ai, que mon aveu ne vous soit inutile. Eh non, ma très-chere Mere, lui répondit le triste Baron, tout en pleurs ; non, le Ciel épargnera des jours qui nous sont si précieux ; & vous accordera la satisfaction de nous voir jouir, Mademoiselle & moi, du bonheur que nous devons à vos bontez & à celles de mon Pere. Je m'étois, pendant cetems-là, jettée à genoux devant le lit de cette Mere mourante ; je n'avois point encore quitté cette chere main qu'elle m'avoit offerte ; je la baisois tendrement en l'arrosant de mes larmes : mes plaintes, mes regards, mes soupirs, lui laissoient voir toute la violence de la douleur dont j'étois accablée. Chaque instant redoubloit mes frayeurs, parce que je craignois à

chaque instant , que la mort ne m'enlevât la seule personne qui sembloit pouvoir m'attacher à la vie. Elle n'avoit point encore parlé à Mademoiselle de Mezin. Elle lui fit signe d'approcher , pour recevoir les dernières marques de sa tendresse ; & comme elle la voyoit fondre en larmes , elle lui dit : Commandez à votre douleur , ma chère Fille , qui ne fait qu'augmenter la mienne. Epargnez-moi un attendrissement qui pourroit affoiblir ma soumission aux volontez de mon Dieu. Je vous remets entre les bras de sa paternelle miséricorde ; continuez par votre sagesse à vous rendre digne de ses faveurs. Je vous ai donné une sœur bien digne de votre amitié & de votre estime ; soyez l'imitatrice des exemples de vertu qu'elle vous donnera ; ajoutez à l'affection que vous avez pour elle , tout l'amour que vous aviez
pour

pour moi. Soyez inseparables ; & dans vos entretiens, rappelez-vous quelquefois le souvenir d'une Mere qui vous partageoit à toutes deux également sa tendresse. Ce fut d'une voix foible qu'elle prononça ces dernieres paroles ; elle demanda ensuite qu'on la laissât seule , parce qu'elle ne vouloit plus s'occuper que de son salut. Son Confesseur, qui étoit un bon Religieux , ne la quitta plus jusqu'au moment qu'elle remit son ame entre les mains de son Créateur.

Ce fut elle-même qui, sentant sa dernière heure approcher, avertit que l'on se hâtât de lui administrer les Sacremens de l'Eglise , qu'elle reçut avec toutes les marques de la plus sincere pieté. Elle arrachoit des larmes à tous ceux qui étoient autour de son lit ; elle seule n'en répandoit point. La sérénité répandue sur son visage,

annonçoit une conscience pure & sans tache , qui lui faisoit envisager sans effroi le moment où elle alloit paroître devant le redoutable tribunal de la souveraine Justice. Ses regards fixez vers le ciel , marquoient le désir ardent qu'elle avoit de s'y rendre : c'étoit-là où tendoient tous ses vœux , qui ne tarderent pas à être exaucez.

Qu'il me soit permis de faire ici une pause , pour laisser à ma douleur le tems de se soulager par les larmes que je ne puis refuser à ce funeste souvenir , & dont j'arrose ce triste endroit de mes Mémoires. Car quelle perte plus cruelle pour moi que celle que je viens d'indiquer !

Plusieurs mois s'écoulerent avant que les soins du Comte & du Baron pussent calmer ma douleur. Je demeurois presque toujours enfermée avec ma bonne Amie , qui mêloit ses larmes aux miennes. Le
sou-

souvenir de la Comtesse faisoit presque l'unique sujet de tous nos entretiens. Que de marques n'avois-je pas reçu de sa généreuse bonté ! Pouvois-je y penser sans sentir mon affliction se renouveler ! Je puis dire cependant , que cette affliction n'étoit aucunement intéressée : elle n'avoit point pour objet les malheurs où pouvoit me replonger la mort de ma Bienfaitrice. J'aurois pu n'en espérer aucune faveur ; je lui serois même devenuë étrangere , que mille fois j'aurois sacrifié ma vie pour conserver la sienne.

Livrée ainsi toute entiere à ma douleur , qui m'empêchoit de m'occuper de mes intérêts , j'attendois tranquillement ce que le Comte décideroit de mon sort, Retrouverai-je dans lui un cœur aussi tendre , aussi généreux que dans la vertueuse Comtesse ? S'intéressera-t-il , comme elle , à mes

malheurs ? Massurera-t-il un azile qui mette mon innocence à couvert de tout danger ? Voilà les réflexions qui auroient dû se présenter à mon esprit, & qui m'échappoient cependant. Ce n'est pas que j'eusse quelque espérance qu'il voulût consentir aux vœux du Baron : les dernières paroles de la Comtesse m'avoient fait juger aisément, que le Comte étoit encore bien éloigné de vouloir se prêter aux désirs de son Fils. Le Baron lui-même n'avoit pu me cacher, qu'il essayoit vainement chaque jour de vaincre par ses prières & par ses larmes, l'opiniâtre résistance de son Pere. Je ne le vois que trop, me dit-il un jour qu'il venoit d'avoir un entretien particulier avec le Comte ; je ne dois plus me flater de pouvoir jamais unir mon sort au vôtre ; j'éprouve de plus en plus l'inflexible rigi-
dié

dité de mon Pere ; il est entier dans ses volonte^z ; rien ne peut ébranler ses résolutions , & ces résolutions sont directement contraires à mes désirs. Si du moins il me faisoit la grace de me faire connoître la cause de ses refus ; mais loin de blâmer mon choix , par les louanges qu'il donne à votre mérite & à votre vertu , il semble lui-même l'approuver. Il convient qu'il ne doute pas que votre alliance ne puisse faire honneur à notre famille , lorsque la vôtre sera connue : il avouë que la crainte de la censure , n'est point non plus ce qui l'embarasse : mais ce sont , me dit-il , de secretes & importantes raisons , qu'il est intéressé à me cacher , qui le rendent inexorable à mes vœux. Mais que je serois heureux , ma charmante Demoiselle , ajouta le passionné Baron , si toutes les difficultés

ficulitez que l'on oppose à mes desirs, n'apportoient aucun changement aux favorables intentions dont vous avez flaté ma flamme ! Cette foi que vous m'avez jurée, me la garderez-vous inviolablement ? Oui, cher Baron, lui répondis-je sans hésiter, comptez sur la parole qui m'engage à jamais. C'est après avoir obtenu l'aveu de ma tendre Mere, qui seule pouvoit disposer de mon choix, que vous m'avez adressé vos vœux ; autorisée par celle dont les desirs seuls avoient droit de regler mes volontez, je les ai reçus : ainsi soyez assuré que vos vûës, dirigées par les sentimens de l'honneur & de la vertu, ne trouveront en moi aucun obstacle à combattre ; & si l'on m'empêche d'être à vous, croyez que ma constante fidélité opposera d'insurmontables refus aux engagemens
que .

que l'on voudroit me proposer.

Le Baron n'avoit garde de m'interrompre. Pouvoit-il entendre rien de plus flatteur pour son amour ? Point de cœur plus tendre ni mieux placé que le sien : ainsi que l'on juge de sa reconnaissance dans les remerciemens que j'en reçus. Il me demanda si le Comte ne m'avoit pas encore instruite de ses intentions ; ou si je ne pouvois rien conjecturer de ses desseins ? Je lui répondis, que n'ayant encore eu aucun entretien particulier avec lui, je ne pouvois sçavoir quelles étoient ses vûes à mon sujet.

Mais avant que d'aller plus loin, il est bon d'avouer, que je n'étois pas tout-à-fait aussi ignorante que je le feignois. Car quoique je n'eusse pas encore des idées bien distinctes & bien claires de ce que je devois penser du procédé du Comte ; j'avois cependant certains soup-

soupçons qui ne me paroissent que trop bien fondez ; & ces soupçons regardoient l'impression que je croyois avoir fait par mes charmes. Il faut sçavoir combien nous autres Femmes sommes habiles sur ce point. Il ne nous arrive gueres de nous y méprendre : Nous avons de si bons yeux , si vifs , si perçans ; & à quoi les occupons-nous plus volontiers , si ce n'est à tout ce qui intéresse davantage notre vanité ? Notre but est toujours de plaire , & nous sommes extrêmement curieuses de sçavoir si nous réussissons : c'est-là une science qui, toute importante qu'elle nous paroît , ne nous coûte quelquefois qu'un coup d'œil. Voilà ma réflexion faite. Je reviens.

L'on se ressouviendra , que j'avois souvent remarqué dans des regards que le Comte m'avoit jeté à la deroblée , un certain je ne sçais

ſçais quoi d'animé, qui m'inquié-
 toit ; & ce certain je ne ſçais
 quoi, que je n'aurois pas défini,
 ſembloit m'annoncer un commen-
 cement d'amour. Le ſeul ſoup-
 çon d'un pareil cas n'avoit-il pas
 de quoi m'allarmer ! Mais bon ,
 me diſois-je en moi-même pour
 me tranquillifer, ſi le Comte m'ai-
 moit, qui l'empêcheroit de m'en-
 tretenir de ſon amour ? S'il avoit
 pour moi des vûës légitimes (car
 ſon caractère m'étoit trop connu,
 pour que j'euffe de lui quelque
 idée injurieuſe à ſa gloire) crain-
 droit-il de me les déclarer ? La
 mort de ſon Epouſe ne lui rend-
 elle pas la liberté de diſpoſer à ſon
 gré de ſon cœur & de ſa main ?
 Mes réflexions tomboient enſuite
 ſur les manières polies , ſur les
 ſoins prévenans, ſur mille com-
 plaiſances continuelles que le
 Comte avoit pour moi. Sont-ce-
 là , me diſois-je, les mouvemens
 d'une

d'une simple amitié? Pousse-t-on si loin les égards pour une jeune personne qui doit regarder comme une faveur singulière de se voir soulagée dans ses infortunes? Que devois-je donc penser du procédé du Comte? Si son silence me rassuroit, les soins trop marquez qu'il me rendoit, pouvoient-ils ne pas m'inquiéter? Ne déce-loient-ils même pas dans lui quelque désir de me plaire? Et ce désir n'est-il pas toujours mêlé d'un peu d'amour? Attendons cependant, ajoutai-je, en continuant de m'entretenir seule, pour décider, que le Comte m'ait parlé plus ouvertement; il ne pourra s'empêcher de se déclarer bientôt: Et en effet j'étois à la veille d'avoir avec lui un entretien qui alloit éclaircir tous mes doutes.

La Dupré, ma Gouvernante, & Mademoiselle de Mezin, mon Amie, étoient descenduës au jardin

din pour y prendre l'air. Une légère indisposition, qui m'avoit un peu affoiblie, m'empêcha de les accompagner. Je voulus demeurer dans ma chambre, où livrée à moi-même, je m'occupai à repasser dans mon esprit les différens événemens de ma vie. Mes réflexions se tournèrent ensuite sur la triste incertitude de ma destinée. Cette idée m'arracha des larmes ; mon visage en étoit baigné, lorsque le Comte, qui avoit sçu que j'étois seule dans mon appartement, entra, & me surprit dans la situation que je viens de dire. Je ne l'eus pas plutôt aperçû, que je me levai précipitamment ; mais il m'obligea de me rasseoir, & s'assit lui-même vis-à-vis de moi. Je versois des pleurs, & je ne doutois pas que le Comte ne m'en demandât le sujet. Ce fut en effet par-là qu'il entama la conversation. Qu'est-

ce donc , ma belle Enfant ? me dit-il , en prenant une de mes mains qu'il ferra tendrement ; D'où viennent ces larmes qui coulent de vos beaux yeux ? Sont-ils faits pour en répandre ? De grace , ne me cachez pas la cause de votre douleur ; vous me devez votre confiance , ne craignez donc pas de vous ouvrir ; peut-être serai-je assez heureux pour pouvoir dissiper vos allarmes. Je vous suis fort obligée , Monsieur , lui répondis-je , en tachant de dégager ma main , que le Comte continuoit de ferrer toujours plus affectueusement ; mais je ne mérite point les marques de bonté dont vous m'honorez. Eh ! comment donc , reprit-il d'un air étonné , il me semble que voici du sérieux ! & si je vous laissois poursuivre , vous ne vous lasseriez peut-être pas de me faire des remerciemens ! Mais , Mademoiselle , me dit-il , songez ,
je

je vous prie , que si vous voulez m'obliger , il faut que vous agissiez un peu plus librement avec moi. Je vous ai demandé le sujet de votre tristesse ; vous ne voulez pas me le dire : me permettrez-vous du moins de le deviner ? Et sans me donner le tems de répondre , il continua ainsi.

Peut-être , Mademoiselle , ne pouvez-vous me pardonner la résistance que j'oppose aux désirs de mon fils ? Mais croyez que j'ai pour cela des raisons , que sans doute vous ne désapprouverez pas , lorsque vous en serez instruite. En attendant que je puisse vous les déclarer , souffrez que je vous fasse faire quelques réflexions qui peut-être vous ont échapé. La Comtesse laisse peu de bien au Baron. L'amour le plus tendre m'avoit uni à elle ; mais dans cette union je n'avois nullement consulté mon intérêt,

& je me suis toujours félicité de n'avoir écouté que mon amour ; car je n'ai jamais cru que les dons de la fortune méritassent que l'on se gênât dans un choix d'où dépend le bonheur de la vie. Cent-mille livres de revenu que mes Parens m'avoient laissé , me paroissoient suffire pour faire un sort heureux à celle qui accepteroit mon cœur & ma main : ainsi j'étois riche & pour elle & pour moi. Mais il n'en est pas de même du Baron. Il est vrai que je puis lui laisser un bon héritage ; mais outre que je ne suis point d'humeur de me défaire avant ma mort , je crois que je ne suis pas d'un âge à renoncer à un second Hymen. Je veux bien croire que je trouverai peu d'inclination dans celle à qui j'offrirai mon cœur ; mais la fortune brillante dont je veux accompagner cette proposition , servira peut-être à rendre le présent plus esti-

estimable. C'est-là, Mademoiselle, ajouta le Comte, une partie des raisons qui m'empêchent de consentir aux vœux de mon Fils. J'ose dire que vos intérêts & les siens me sont également chers. Mais est-ce assez d'un amour mutuel pour se faire un sort heureux?

Voilà, Monsieur, lui répondis-je, un détail dans lequel vous pourriez assurément vous dispenser de descendre avec moi. Je ne vous cacherais point, que je n'ai pas été insensible aux vœux que Monsieur le Baron m'a fait l'honneur de m'adresser; mais c'est parce que je lui dois toute mon estime, que je suis bien éloignée de vouloir être un obstacle à sa fortune. Ainsi, Monsieur, ajoutai-je, vous pouvez compter sur la parole que je vous donne: moi-même je travaillerai pour engager le Baron à se défaire d'un amour qui ne s'ac-

B 3

corde

corde pas avec vos vûës, parce qu'il est contraire à ses intérêts, & peut-être même à sa gloire. Car ne croyez pas, Monsieur, que je m'aveugle sur la situation de mes affaires dans le monde. La cruelle incertitude touchant ma naissance, me rend assurément indigne de l'alliance que. . .

Eh ! de grace, ma charmante Demoiselle, m'interrompt le Comte, quittez ces injustes soupçons qui m'offensent. La noblesse de vos sentimens ne suffit-elle pas pour me faire juger de celle de votre origine ? Et persuadez-vous, que c'est-là le jugement que porteront tous ceux qui auront l'honneur de vous connoître. C'est du moins ainsi qu'en juge une personne qui m'a chargé d'appuyer ses intérêts auprès de vous ; & c'est pour m'acquitter de cette commission, que j'ai à vous entretenir un moment.

Mais,

Mais, Monsieur, lui répondis-je, ce que vous m'apprenez-là me surprend ; car je me crois si étrangere dans le monde, que je ne puis imaginer personne qui ait quelque affaire à démêler avec moi. Oh bien, Mademoiselle, reprit-il, vous allez voir que vous êtes moins inconnuë que vous ne le pensez. Il s'agit pour vous d'un établissement ; mais l'on veut que vous ne consultiez que votre goût. D'abord je vous dirai, que la personne dont j'ai à vous proposer les vûës, connoît parfaitement tout le prix de votre mérite ; & c'est parce qu'elle en est enchantée, qu'elle fait dépendre son bonheur de l'arrêt que vous allez prononcer. Il ne me reste plus qu'à vous faire le portrait de cet Ami, qui ne peut avoir de bonheur, s'il n'a celui de votre approbation. Vous pouvez au reste, Mademoiselle, ajouta le Comte, vous en fier au

rapport que je vais vous faire; il sera sincère, & vous ne tarderez pas à en pouvoir juger par vous-même. Égalité dans l'humeur, droiture dans le caractère, probité dans les sentimens, élévation dans la manière de penser, simplicité dans la façon d'agir; voilà ce que vous trouverez dans la Personne dont j'ai l'honneur de vous parler: & c'est par-là, plus que par des avantages moins solides, qu'il cherche à se faire valoir. Car je dois ajouter qu'il a de la naissance, un nom, un rang illustre, & les richesses nécessaires pour en soutenir l'éclat. Pour ce qui regarde son extérieur, ce sera, Mademoiselle, à vos yeux à en décider. Mais voici l'article essentiel, & qui ne fait pas sans doute en faveur de mon Ami. Il faudroit une certaine proportion d'âge, & il n'y en a aucune entre le vôtre & le sien. Un homme de quar-

ran-

rante-cinq à cinquante ans, pourroit bien paroître vieux à une jeune personne qui , comme vous, n'en a pas encore vingt accomplis. Il y a, je l'avoue, par rapport à cette inégalité d'âge, quelque chose à redire ; mais vous ferez, Mademoiselle, vos réflexions : je souhaite qu'elles soient favorables à celui pour qui je m'intéresse. Il aura lui-même l'honneur de venir dans huit jours apprendre la décision de son sort.

Eh ! non , Monsieur , répondis-je au Comte, c'est-là une peine que vous pouvez épargner à votre Ami ; mes réflexions sont toutes faites : ainsi il n'apprendroit rien dans huit jours, que vous ne puissiez vous-même, Monsieur , lui apprendre dès aujourd'hui. Je suis , autant qu'on le peut être , sensible à l'honneur qu'il me fait , & je lui en rends les plus vives actions de grâces.

Mais aussi long-tems que vous voudrez bien me continuer, Monsieur, les marques généreuses de votre bonté, j'attendrai ici l'heureux moment que le Ciel me rendra à la tendresse de mes Parents, supposé que sa miséricorde me les conserve encore : ce sera leur volonté qui alors disposera de mon cœur & de ma main. Vous me surprenez, Mademoiselle, me dit le Comte ; car il me semble que vous n'avez pas toujours pensé que cet aveu vous fût fort nécessaire. Les intentions favorables que vous aviez pour mon Fils..... Je ne m'en défens pas, Monsieur, repris-je ; mais rappelez-vous, je vous prie, que mes vûes étoient autorisées d'un consentement respectable. La généreuse Comtesse me faisoit la grace de me tenir lieu de Mere ; je lui avois voué une obéissance absolue ; & c'étoit pour me con-

for-

former à ses désirs, que j'ai écouté les vœux que Monsieur le Baron m'a fait l'honneur de m'adresser. Mais puisque vous me faites connoître que mon alliance seroit un obstacle à sa fortune; je vous le repète, quelque douleur que j'aye trouvé jusqu'ici à entretenir les favorables dispositions de son cœur pour moi, je n'oublierai rien pour lui en faire perdre la pensée. Je ne sçais pas trop, Mademoiselle, repartit le Comte, si vous y réussirez: je connois mon Fils; il se pique d'une délicatesse & d'une fermeté dans les sentimens, dont il lui fera d'autant plus difficile de se défaire dans l'occasion dont il s'agit, que ceux qu'il a conçus pour vous sont fondez sur l'estime & sur le respect. Mais, ajouta-t-il, laissons-là, s'il vous plaît, le Baron, & souffrez, Mademoiselle, que je vous parle encore un moment
en

en faveur de cet Ami pour qui je m'intéresse. Ma parole lui est engagée; je lui ai promis que dans huit jours je lui procurerai l'honneur de vous voir. Employez, je vous prie, ce tems à faire de nouvelles réflexions. Jamais tendresse aussi vive & aussi respectueuse que celle qu'il vous porte. Il y a, je n'en disconviens pas, son âge qui n'est pas un article bien favorable; mais ce défaut est réparé par tant d'autres avantages, que peut-être vous voudrez bien n'y pas faire attention. Soyez assurée enfin, qu'il s'agit pour vous d'un établissement honorable & avantageux, je pourrois même ajouter gracieux: car je puis répondre, que vous trouverez dans ce nouvel Amant toute la vivacité de l'amour le plus passionné; & cet amour, pour avoir pris sa source dans l'estime, n'est susceptible

ble d'aucun changement.

Sans doute que le Comte m'en auroit dit davantage, si Mademoiselle de Mezin & la Dupré n'avoient mis fin par leur arrivée à notre entretien. Elles ne furent pas plutôt rentrées dans mon appartement, qu'il sortit, en me disant : J'espère, Mademoiselle, que dans huit jours vous aurez une réponse favorable à faire à cet Ami, qui fait dépendre tout son bonheur de l'accueil que vous lui ferez. Ce sera pour vous complaire, Monsieur, répondis-je, que je donnerai quelques momens de réflexion au sujet dont vous venez de m'entretenir. Je ne sçais de quel ton j'accompagnai ces paroles, mais le Comte m'en parut avoir de la joie, qu'il me témoigna par mille remerciemens ; il me les faisoit néanmoins à pure perte, car je n'étois aucunement disposée à en-

entendre à ses propositions d'établissement; parce que mon cœur ne pouvoit parler qu'en faveur du Baron, & que de toutes les Couronnes de la terre, j'en aurois fait sans peine un sacrifice à son amour. Mais plus il m'étoit cher, plus je devois être inquiète de ce que je venois d'apprendre. Je ne comprenois que trop, qu'il y auroit une nécessité absolue pour moi de renoncer au doux espoir dont je m'étois flatée. Le Comte n'avoit pu me cacher, qu'il seroit inexorable aux prières de son Fils. Je le voyois outre cela s'intéresser si fort en faveur de l'Inconnu dont il m'avoit parlé avec tant d'éloges, que peut-être j'allois m'exposer à encourir sa disgrâce, si je ne me contraignois à souffrir du moins les assiduez & les soins dont j'étois menacée: car je m'attendois bien, qu'on ne s'en tiendrait pas à une première visi-

visite, & que l'on ne se rebuterait pas de mes premiers refus. J'étois cependant bien résoluë d'opposer une opiniâtre résistance à tous les efforts que l'on pourroit faire pour ébranler mes résolutions.

Les dernières paroles du Comte jetterent mon Amie & la Dupré dans l'étonnement. Je n'attendis pas qu'elles m'en demandassent l'explication, pour la leur donner. Voici bien des nouvelles, leur dis-je; & c'est avec plaisir que je préviens la curiosité que vous avez sans doute de les apprendre. Vous ne sçavez pas que l'on ne me donne que huit jours pour disposer de ma main & de mon cœur. Oui, ma Chère, dis-je à mon Amie, qui me regardoit d'un air surpris, dans huit jours nous allons peut-être nous dire d'éternels adieux; c'est du moins-là le plan de Monsieur le Comte.

Eh!

Eh ! comment donc , s'il vous plaît ? reprit d'un ton étonné Mademoiselle de Mezin. Voici tout le mystère, lui repliquai-je ; c'est que c'est un Epoux d'une naissance & d'un rang distinguez , qui m'offre sa main par Procureur ; Epoux au reste, riche & recommandable par mille qualitez , & qui a, s'il vous plaît , pour moi toute la tendresse d'un jeune Amant. Jugez après cela, ma Chere, si mes charmes n'ont pas lieu de s'applaudir d'un pareil triomphe. Mais l'âge & la figure du prétendu futur , interrompit la Dupré, vous n'en parlez pas ? Ce sont-là cependant des points fort importants. Je ne le connois point , repartis-je , ainsi je ne puis rien dire de sa figure ; mais pour son âge, on ne m'en a pas fait un mystère , quarante-cinq à cinquante ans. Eh ! si donc , Mademoiselle, reprit la Dupré, y songe-t-on !
Voi-

Voilà un âge à faire trembler une jeune personne. Ne voilà-t-il pas vraiment un joli ragoût qu'une de ces figures antiques pour une figure toute jeune & belle comme la vôtre ? Croyez-moi, Mademoiselle, si vous êtes dans le goût du mariage, prenez un Epoux qui dure : ce n'est pas que le fruit mûr n'ait quelquefois son bon ; mais pour la soif vaut-il le fruit verd ? Oh ! ma foi, il y auroit bien de choses à dire. Pour Monsieur le Baron , par exemple, oh ! pour celui-là, personne ne dira que ce n'est pas votre fait ; le petit cœur vous en dit , car vous n'avez pu me le cacher : A quoi tient-il donc que vous ne soyez bientôt Epoux ?

Un soupir qui m'échapa , fit comprendre à mon Amie que le Comte n'étoit point disposé à se prêter aux désirs du Baron. Voici donc bien du changement, me

VIII. Part. C dit-

dit-elle ; mais ce qui m'inquiète , & pour vous , & pour mon frere , c'est que je ne connois que trop l'inflexibilité de mon Pere : entier dans ses volontez , rien ne pourra le faire changer de résolution ; & s'il ne peut vous déterminer à écouter les vœux de celui pour qui il s'intéresse , n'espérez pas qu'il consente jamais à vous unir au Baron. Mais, ajouta-t-elle , il y a dans tout ceci un air de mystère où je ne comprends rien , & je voudrois me tromper dans mes conjectures ; j'attens donc avec une impatience extrême que les huit jours de délai que l'on vous a accordé , soient écoulés : peut-être apprendrez-vous alors des choses que je soupçonne , & qui vous surprendront.

Je ne voulus pas avouer à mon Amie , que mes idées se rencontroient peut-être avec les siennes :
car

car je jugeai qu'elle auroit bien pu s'appercevoir, que dans les bontez que le Comte avoit pour moi, il y entroit quelque chose de plus que l'amitié. Elle me pria de m'ouvrir à elle sur le parti que j'avois résolu de prendre, & ce fut une confidence que je n'hésitai pas de lui faire. Je ne lui cachai rien de ce que j'avois répondu au Comte; elle en parut charmée. On ne peut en vérité rien de mieux, me repartit-elle, & je n'attendois pas moins de votre caractère. Je vous sçais, au reste, un gré infini des sacrifices que vous faites, & mon Frere vous fera toujours connoître qu'il n'est pas indigne de ces marques que vous lui donnez d'un fidèle & constant attachement. Mais parlons un peu, ajouta-t-elle, de ce nouvel Amant dont on vous a proposé les vûes. Vous en a-t-on dit le nom? Peut-être ne me se-

roit-il pas inconnu. Non, repris-je ; voilà ce qu'on n'a pas jugé à propos de m'apprendre, & ce que je n'étois nullement curieuse de sçavoir. Je ne pourrai me défendre de recevoir dans quelques jours sa visite ; mais je ne crois pas que l'accueil que je lui ferai, l'engage à m'en rendre une seconde.

Eh ! mon Dieu , ma Chere, me dit mon Amie, ne promettez que ce que vous êtes assurée de pouvoir tenir. L'Inconnu dont on vous a parlé , peut se rendre aimable : qui sçait même s'il n'a pas quelque droit sur votre cœur ? Eh ! comment donc , s'il vous plaît , repris-je avec surprise ! Je vous ai dit, me repartit-elle, que je soupçonnois du mystère dans tout ceci : peut-être mes conjectures ne sont-elles pas justes ; ainsi souffrez que je laisse passer les huit jours avant que de vous communiquer.

muniquer mes pensées. Et moi, reprit la Dupré, je n'attendrai pas ce tems-là pour vous dire les miennes. Il ne faut pas, Mademoiselle, vous tromper, ajouta-t-elle. Vos affaires, si vous n'y prenez garde, vont prendre un fort mauvais train : car où prendriez-vous à votre âge assez de fermeté pour tenir bon contre les pressantes sollicitations de Monsieur le Comte ? Il voit bien qu'il vous faut un Epoux ; il ne veut pas vous donner Monsieur le Baron : eh bien, il a fait choix pour vous d'un de ses Amis, & vous vous imaginez qu'il ne se croira pas intéressé à soutenir son choix ? Oh ! que vous le connoissez peu ! Ainsi, Mademoiselle, si vous m'en croyez, ne perdez point de tems ; mettez promptement Monsieur le Baron au fait de tout ceci ; peut-être réussira-t-il à faire

changer la face de ce qui vous intrigué.

Il étoit fort inutile de me donner ce conseil. Je ne doutois pas que je ne fusse intéressée à instruire mon jeune Amant du malheur commun dont nous étions menacés. Peut-être aurois-je été moins inquiète, si j'avois été bien sûre des intentions du Comte. Mais je ne pouvois me persuader que cet Ami dont il m'avoit parlé ne fût un personnage supposé. Ô Ciel! me dis-je en moi-même, se pourroit-il que je fusse aimée du Père de mon Amant, & qu'il eût réellement quelque dessein sur moi! Je n'avois malheureusement que trop de raisons qui justifioient ces soupçons. Les regards du Comte, ses soins, ses complaisances, tout ce que je me rappellois de lui, me parloit de son amour. Infortunée que je suis! m'écriai-je, quelle cruelle persécution

cution n'aurai-je pas à essuyer ! C'est mon Bienfaiteur, c'est lui qui m'a arraché à la misère ; ne dois-je pas craindre qu'il ne m'y replonge, si je refuse de me prêter à ses desirs ? Peu content de s'opposer aux vœux d'un Fils dont il est devenu le Rival, ne nous ôtera-t-il pas tout moyen de nous parler & de nous voir ? Que ne fera-t-il pas pour rompre les liens du tendre amour qui unit nos cœurs ? N'en viendra-t-il pas même jusqu'aux menaces ? Et qui me répond que la constance du Baron tiendra contre le courroux d'un Père irrité ? Mais ne dois-je pas moi-même sacrifier ma tendresse aux intérêts de mon Amant ? Pourrai-je voir qu'il devienne la malheureuse victime de sa passion, & que, pour me prouver sa fidélité, il se charge du ressentiment de sa famille ? Non : on ne me

reprochera jamais d'avoir révolté un Fils contre son Pere. Je serai la première à exhorter le Baron à une entière soumission aux volontez du Comte. Je me servirai du pouvoir que j'ai acquis sur son esprit , pour l'engager à consulter moins son amour , que les intérêts de sa fortune & de sa gloire. Je n'oublierai rien pour lui faire comprendre , que la raison demande que nous renoncions au doux espoir d'être unis. Mon cœur avoit beau murmurer de ce généreux effort, si contraire à ma tendresse. Je voulois me conserver l'estime du Baron ; & pouvois-je lui montrer une ame plus désintéressée & plus noble, qu'en faisant valoir tous ces motifs, pour le porter à se défaire de mon amour ? Mais lui ferai-je part, me disois-je en moi-même, des soupçons que j'ai au sujet du Comte ? Outre qu'ils peuvent n'être

tre pas bien fondez, je crus, après quelques momens de réflexion, devoir lui épargner ces vains sujets de frayeur. Ainsi je réfolus, en lui apprenant l'entretien que j'avois eu avec son Pere, de ne lui rien laisser connoître de mes conjectures.

Je ne ſçais ſi ce fut mon Amie, ou la Dupré, qui l'avoit déjà inſtruit des propoſitions que le Comte m'avoit faites; mais allarmé au dernier point, il vola dans mon appartement. Il ne faloit que voir ſon viſage pour connoître l'extrême inquiétude dont il étoit agité. Le début de ſon diſcours acheva de m'apprendre le trouble de ſon ame. C'eſt donc en ce moment, me dit-il, que je dois connoître tout l'excès de mon malheur. Les voilà donc éclaircis, ces doutes cruels qui m'allarmoient. Je ne l'ignore plus cette cauſe opiniâtre des injuſtes refus

qu'un Pere inexorable oppofoit à mes vœux. Le bonheur d'un Ami l'intérefle plus que le mien. Ah ! ma charmante Demoifelle, me dit-il en fe jettant à mes genoux, ne me rendez pas le plus infortuné de tous les mortels ! mon fort eft encore entre vos mains : il ne me refte plus d'autre reflource qu'en vos bontez ; ne me livreZ donc pas au plus affreux défefpoir. Si vous voulez me conferver la vie, confervez-moi votre cœur ; gardez-moi cette foi que vous m'avez jurée ; promettez-moi que vous ne me facriez pas à ce Rival inconnu , qui doit bientôt venir vous rendre fes hommages. Vous ne devez aucune foumiffion aux volontez de mon Pere , laissez-moi pendant un tems expofé au reflentiment de fon injufte courroux. Je ne lui oppoferai qu'une refpectueufe patience ; peut-être triomphera-t-elle

elle de son opiniâtre résistance.

Eh! non, mon cher Baron, lui répondis-je, croyons plutôt que le Ciel ne nous a pas faits l'un pour l'autre. Pourquoi vouloit inutilement nous toldir contre les ordres du destin? Ce n'est point votre amour, c'est votre raison que je veux que vous consultiez. Vous permet-elle de négliger les intérêts de votre fortune & de votre gloire? Et me le pardonneriez-vous à moi-même, si je souffrois que vous ne prissiez conseil que de votre passion? Voudriez-vous qu'on eût à vous reprocher l'opprobre dont vous couvririez votre famille, si vous la déshonoriez par l'alliance que vous feriez avec moi? C'est-là, écroyez moi, l'unique raison qui rend Monsieur le Comte inexorable à vos desirs. Pouvez-vous vous plaindre, si vos intérêts lui sont plus chers qu'à vous-même?

Mais

Mais vous voulez sçavoir si je me prêterai au nouvel engagement que l'on me propose ? Non , n'appréhendez pas que je manque jamais aux sermens qui vous engagent ma foi. Je me retirerai , s'il le faut , au fond d'un Cloître. Je n'y serai pas privée du plaisir de vous voir ; & si vous voulez bien m'y continuer les marques de votre amitié , elles me tiendront lieu de celles que j'aurois reçues de votre amour : car c'est de cet amour si contraire aux vûes de votre famille , qu'il faut tâcher de vous guérir.

Ah ! Mademoiselle , me répondit le Baron , songez-vous que c'est-là un ordre inhumain , dont l'idée seule me fait frémir ? Je renoncerai mille fois à la vie , plutôt que de me défaire de cet amour , qui fait seul tout le bonheur de mes jours !

jours ! L'injuste autorité d'un Pere étendra-t-elle ses droits jusques sur mon cœur ? Qu'il continuë, s'il le veut, à s'opposer à mes vœux ; qu'il refuse de donner son aven aux liens qui doivent nous unir ; mais qu'il n'espère pas que je consente à devenir la victime de son intérêt & de son ambition. C'est de lui-même que je veux apprendre le nom de cet Ami chéri qu'il me préfère. Je sçaurai quel est ce Rival heureux pour qui il s'intéresse, au préjudice de mon bonheur.

C'est-là, Monsieur, lui répondis-je, un éclaircissement inutile, que je vous prie de ne pas rechercher. N'est-ce pas assez que vous soyez sûr que ma foi ne sera jamais engagée qu'à vous seul ? Je vous rends celle qui vous lioit à moi. Ne me refusez pas, je vous prie, cette dernière marque de votre tendresse, que j'apprenne
que

que Monsieur le Comte est content de votre obéissance. N'oubliez pas que vous avez à soutenir, par une alliance honorable, l'éclat d'une illustre famille. Me croiriez-vous digne de votre estime, si, ne consultant que mon intérêt, je souffrois que vous publiassiez ce que vous devez à votre gloire ?

Je lisois dans les regards du Baron, qu'il étoit bien éloigné de se conformer à mes intentions. Plus je m'épuisais en sentimens de générosité & de grandeur, plus je lui paroissais mériter son tendre & inviolable attachement. Je prévis bien que je ne pourrois le dissuader d'avoir un éclaircissement avec le Comte. Tout ce que j'en pus obtenir, c'est qu'il me promit de renfermer ses plaintes dans les bornes du respect. Mais pouvoit-il espérer que son Pere voulût s'ouvrir à lui sur un des-

dessein dont il m'avoit fait un mystère? Ce fut donc inutilement qu'il chercha pendant plusieurs jours à arracher au Comte un secret dont je devois être la première instruite. Jamais il ne put sçavoir le nom de ce prétendu Ami, dont on ne cessoit cependant d'appuyer avec zèle les intérêts auprès de moi. Car le Comte ne laissoit pas passer un seul jour, sans m'entretenir du bonheur que me promettoit l'établissement dont il m'avoit parlé.

Cependant un accroissement de complaisances & de soins de sa part, quelque chose de plus tendre & de plus animé dans ses regards, dont je commençois à m'appercevoir de plus en plus, avoient achevé de me mettre au fait de ses intentions; de sorte que je redoutai extrêmement l'instant où je devois entendre l'effrayant aveu de sa passion. Ce

Ce n'est pas que le Comte ne fût capable d'en inspirer une bien tendre. Le portrait que j'ai fait de lui, & que l'on peut se rappeler, suffit pour juger des impressions qu'il pouvoit faire sur un cœur. Mais il auroit falu qu'il eût adressé ses vœux à un cœur qui n'étoit, point prévenu ; & le mien l'étoit au point de ne pouvoir jamais se détacher de l'objet qui avoit captivé sa tendresse : quelle opposition insurmontable par conséquent aux desseins du Comte ! Mais il ignoroit l'invincible constance dont mon cœur se piquoit ; & c'est ce qui lui laissoit entrevoir quelque espoir pour son amour.

Les huit jours de délai que l'on m'avoit accordez pour faire mes réflexions, étoient enfin écoulés ; & je commençois même déjà à me croire délivrée de l'importune visite dont j'avois été
me-

menacée. Je me flattois envain. Je devois être instruite, avant la fin du jour, que mes conjectures n'étoient que trop bien fondées. L'on venoit de sortir de table, lorsque le Comte avertit Mademoiselle de Mezin, d'aller avec sa Gouvernante faire une visite à une Dame, dont il lui dit le nom, qui demeuroit à l'extrémité du fauxbourg Saint-Germain. Il me fut aisé de comprendre que cet ordre, qui devoit me laisser seule dans mon appartement pendant le reste de la journée, n'étoit pas sans dessein; & je ne me trompai pas. Il n'y avoit pas encore une demi-heure que mon Amie & sa Gouvernante étoient montées en carrosse, que le Comte entra dans ma chambre. Le voici enfin, Mademoiselle, me dit-il, ce jour marqué où vous devez prononcer l'arrêt de cet Ami dont je vous ai parlé. Peut-il espérer que vous

lui ferez favorable? Vous avez sans doute fait vos réflexions; s'accordent-elles avec les vûës que l'on vous a proposées?

Qu'il vous souvienne, Monsieur, lui répondis-je, que j'ai eu l'honneur de vous dire, que je n'avois point de nouvelles réflexions à faire, parce que je ne voyois rien qui pût me faire changer de dessein. Vous êtes instruit de ce dessein; ainsi vous n'ignorez pas la réponse que je pourrois vous faire. Mais, ajoutai-je, voici, Monsieur, ce que je me crois obligée de vous apprendre. Je vous avois promis de ne rien négliger pour engager Monsieur le Baron à se défaire d'un amour contraire aux vûës que vous aviez pour sa fortune & pour sa gloire. J'ai tenu parole. J'ai sacrifié mon amour à ce que je devois aux intérêts de votre Fils. Je lui ai fait comprendre, qu'il devoit, comme
me

me moi, rénoncer au doux espoir dont nous nous étions flatez ; & que je ne consentirois jamais qu'il me prouvât sa tendresse, au préjudice de la respectueuse soumission qu'il doit à vos volontez. Ce n'est pas , Monsieur , continuai-je , qu'en exhortant le Baron à se défaire de son amour, j'aye espéré pouvoir me défaire du mien. Je rougirai, s'il le faut, de l'avouer que je vais faire de ma foiblesse ; mais je ne vous cacherai pas, que je lui conserverai toute la fidélité que je lui ai jurée. Je lui ai rendu la parole qui m'engageoit sa foi ; mais il peut compter sur celle qui lui assuroit la mienne : & c'est pour ne lui laisser aucun doute de mon inviolable constance, que j'ai formé le dessein de m'enfvelir dans l'obscurité d'un Cloître , si vous voulez bien , Monsieur , m'y continuer l'honneur de votre protection. Ma misere

me rend nécessaire le secours de vos généreuses bontez ; ne me les refusez pas. Donnez à mon innocence un azile qui la mette à couvert de tous les dangers qui l'effrayent. C'est-là, Monsieur, la grace que j'ose vous demander avec les plus vives instances ; & souffrez que pour l'obtenir je me jette à vos genoux.

Mais quel changement inattendu ! Je voulois me mettre dans une posture humiliante, & le Comte lui-même me prévint. J'avois à peine proféré les dernières paroles, que je le vis se jeter précipitamment à mes pieds. C'en est trop, ma charmante Demoiselle, me dit-il ; je ne puis plus vous cacher le tendre amour que vous avez fait naître dans mon cœur. C'est en moi-même que vous voyez cet Ami qui ne peut être heureux qu'en unissant son sort au vôtre. Peut-être me tiendriez-vous

vous compte de la violence que je me suis faite, si vous pouviez sçavoir combien il a dû m'en coûter pour tenir renfermées au fond de mon cœur, les impressions que la vûe de vos charmes 'a fait sur moi. Mais cet amour pouvoit-il ne pas croître à chaque instant, par la facilité que j'ai eu de me convaincre à chaque instant, combien vous étiez digne de toute mon estime & de toute ma tendresse ? C'est donc cet amour seul, qui durera autant que ma vie, que j'avois à opposer aux vœux de mon Fils. Jugez, Mademoiselle, si, pour le rendre heureux, je pouvois consentir à lui sacrifier mon bonheur : C'est à vous à présent à prononcer, si vous laissez quelque espoir à mes désirs. Ce n'est ni ma dignité, ni mon rang, ni l'abondance des richesses, que je veux faire parler en ma faveur ; de si frivoles avan-

tages ne sçauroient toucher une ame comme la vôtre : Mais si elle est sensible à l'estime que l'on fait de la sagesse & de la vertu , vous me voyez pénétré de respect.

Ne me prodiguez pas, Monsieur, lui répondis-je, des louanges qui blessent ma modestie ; & si vous voulez me convaincre que mes intérêts vous sont chers, accordez-moi la grace que j'ose attendre de votre bonté. Souffrez que je me derobe aux yeux du monde. Assurez-moi une place dans un Couvent , où je puisse attendre la fin de ma triste destinée. J'y passerai des jours tranquilles, en attendant l'heureux moment qui me rendra à la tendresse de mes Parens, ou bien celui qui, avec ma vie, terminera mes disgraces. Eh ! pourquoi, reprit-il, ma belle Demoiselle , me déguiser vos pensées ? Pourquoi ne
m'a-

m'avouez-vous pas franchement, que ce sont les déclarations que que je vous fais de mon tendre & respectueux amour, qui font naître ces projets de retraite dont vous me parlez? Pourquoi ne me dites-vous pas, que vous ne cherchez qu'à vous dérober à mon odieuse présence; que ma vûë va vous devenir insupportable, parce que j'ai osé vous déclarer que mon cœur ne peut être qu'à vous seule? Car je vous le demande: me feriez-vous la grace de recevoir mes visites dans ce Couvent, où vous voudriez faire retraite? Et si vous les receviez, que n'en coûteroit-il pas à votre complaisance?

Ce sont-là, Monsieur, lui répondis-je, des sentimens, que je ne croyois pas que vous dussiez me prêter. Quoi! je ne payerois vos bontez que d'une monstrueuse ingratitude! Connoissez mieux,

Monfieur , toute la vivacité de ma reconnoiffance : oui , je fens tout le prix de vos bienfaits. J'ai retrouvé en vous la tendrefle du meilleur de tous les Peres. Peu content de m'arracher à ma mife-re , vos généreufes bontez m'ont fait un fort plus heureux que je n'ofois l'efpérer ; pourrois-je donc ne pas vous offrir un cœur pénétré des fentimens de la plus vive gratitude ? Mais , Mademoifelle , reprit le Comte , parmi ces fentimens de reconnoiffance , que je ne mérite pas , ne pourriez-vous pas me faire la grace de mêler un peu d'amour ? Avec les difpofitions que vous me témoignez , voudriez-vous me rendre le plus infortuné de tous les hommes ? Et ne le ferai-je pas , fi vous oppofez toujours un cœur infenfible à mes tendres vœux ? J'ai l'honneur de vous le répéter , mon bonheur dépend de l'efpoir que
vous

vous laisserez à mon amour. Je conviens que la disproportion de votre âge au mien peut vous porter à rejeter mes hommages : mais soyez assurée, ma charmante Demoiselle, me dit le Comte d'un ton passionné, & en fixant sur moi les regards les plus tendres & les plus animez, que cette disproportion ne sçauroit nuire à la vivacité de mon amour, qui vous fera voir à chaque instant les empressemens du plus tendre de tous les Amans. Oui, ma belle & aimable Marianne, ajouta-t-il dans un transport & en saisissant une de mes mains, qu'il baïsa plusieurs fois avant que je pus la retirer, si jamais vous avez à vous plaindre, ce ne sera que des importunités que vous causeront peut-être les marques trop souvent réitérées de ma tendresse.

J'aurois sans doute eu à essuyer grand nombre d'autres protesta-

tions semblables, qui devenoient plus animées à mesure que dura notre entretien , si le Baron , ayant promptement exécuté la commission dont le Comte l'avoit chargé , n'étoit revenu plus vite qu'il n'étoit attendu. Sur le rapport qu'on lui fit, que son Pere étoit seul avec moi dans son appartement, il n'hésita pas d'y monter , pour venir lui rendre compte des ordres qu'il lui avoit donnez. Dans le moment que le Baron entra , le Comte embrassoit étroitement mes genoux ; il avoit même sa bouche collée sur une de mes mains, que je tâchois vainement de dérober à ses caresses. A cette vûë le Baron pâlit ; l'étonnement dont il fut saisi, le fit reculer quelques pas ; & il paroissoit douter s'il devoit s'en fier à ses yeux. Mais ce qui m'allarma , c'est que je crus voir dans les regards qu'il jetta sur moi, une
in-

injurieuse indignation, qui sembloit me reprocher la situation dans laquelle je m'offrois à ses yeux. Le trouble dont je me sentis agitée, me fit pousser un cri, qui retira le Comte du transport où il se livroit. Quel sujet de surprise pour lui, lorsqu'ayant tourné la tête, il apperçut le Baron, dans une attitude & avec un air, qui démontroient l'excès de son étonnement ! Le respect que mon jeune Amant avoit pour son Pere, l'engageoit cependant à se retirer. Je crus qu'il étoit nécessaire de me justifier dans son esprit ; ainsi m'étant débarassée du Comte, qui tâchoit de me retenir, je courus après le Baron, en lui criant : Eh ! de grace, Monsieur, ne vous retirez pas, je vous prie, sans m'entendre ; ne formez aucun soupçon injurieux à ma gloire. Voilà Monsieur (je parlois du Comte) qui vous instruira de ses in-

intentions & des miennes. Oui, mon Fils, approchez, reprit le Comte; car envain je voudrois vous faire plus long-tems un mystère de mes desseins; ce que vous venez de voir, a dû vous en dire assez. Mademoiselle a pu vous parler d'un Ami pour qui j'ai feint de m'intéresser; c'est moi même qui suis cet Ami; c'est moi qui, épris de l'amour le plus pur pour Mademoiselle, viens de lui declarer, que je ne puis être heureux qu'autant que je trouverai en elle du retour. Vous comprenez à présent, mon Fils, la raison qui m'a empêché de favoriser vos desirs: c'est un Rival que vous trouvez dans un Pere, mais qui ne veut combattre avec vous que de générosité. Non, je ne vous défens plus d'espérer, que je pourrai un jour consentir à vos vœux.

A ces mots le Baron, transporté de joye, se jette aux genoux de son

son Pere. Les termes lui manquent pour exprimer la vivacité de sa reconnoissance. Ce ne sont que des paroles coupées qu'il prononce : Ah ! mon Pere ! s'écrioit-il , Pere trop généreux ! Quoi ! vous pourriez..... Non , jamais... Ah ! tous les momens de ma vie , ne dois-je pas les consacrer au souvenir de ce prodigieux excès de bonté ! Mais , mon Fils , reprit le Comte , vous me faites-là des remercîmens que vous devriez épargner jusqu'au moment que j'aurois donné un entier consentement à vos souhaits : Et ce moment est peut-être encore plus éloigné que vous ne pensez. Car je ne dois pas vous le cacher : le secours du tems m'est nécessaire pour renoncer à l'espoir dont j'ai flaté mes désirs. Me promettez-vous , Mademoiselle , que pendant une année vous voudrez bien souffrir mes assiduez & mes soins ?

soins ? Si au bout de ce tems je n'ai pu réussir à vaincre votre indifférence , je serai le premier à vous prier, d'accorder à mon Fils le bonheur que vous m'aurez refusé : mais je veux , ajouta-t-il, que vous connoissiez toute la droiture de mon caractère. Je vous tromperois, si je vous disois que je pûsse ne pas voir d'un œil jaloux les soins que le Baron vous rendroit. Ainsi, pour m'ôter tout sujet d'inquiétude, il s'agit pour lui d'une année d'absence, qu'il emploiera à visiter quelques Cours étrangères : puis-je espérer que ce court exil, auquel je le condamne, ne m'exposera pas à encourir votre haine ?

J'avois besoin de quelques momens de réflexion pour me déterminer sur le parti que je prendrois. Les yeux du Baron, que je consultois, ne me disoient rien

rien touchant la réponse que j'avois à faire. Les propositions du Comte le jettoient, comme moi, dans un extrême étonnement. Je n'aurois cependant pas hésité de répondre conformément à ses desirs, si j'avois été pleinement convaincuë de la sincérité de ses intentions. Mais le caractère le plus droit ne se dément-il pas quelquefois, lorsqu'il s'agit des intérêts du cœur ? Un Amant se pique-t-il toujours d'une scrupuleuse fidélité, à tenir des promesses qu'il sçait être contraires au succès de son amour ? C'étoit-là le cas où je prévoyois que le Comte pourroit se trouver dans la suite. Comment pouvois-je espérer, qu'après une année d'inutiles efforts pour vaincre ma résistance, il ne feroit aucune violence à mon choix ? Et cette année encore, comment devois-je la passer ? Condamnée à entendre cha-

chaque instant les importunes déclarations d'un amour que je ne pouvois payer que d'indifférence : mais ce qui augmentoit mes incertitudes , c'est que je sentoís que la reconnoissance parleroit dans mon cœur en faveur de celui dont j'avois à rejeter les vœux. Etois-je bien assurée que, rebuté de mes opiniâtres refus, il ne fît pas succéder la haine à l'amour ? Et dans cette supposition, dans quel affreux état n'allois-je pas être replongée ?

Ce furent-là les premières réflexions qui se présentèrent à mon esprit, & qui me rendoient irrésoluë sur la réponse que je ferois au Comte. Il ne lui fut pas difficile de s'appercevoir de mon embarras. Le rouge qui se répandoit sur mon visage ; mes yeux que je tenois constamment baissés depuis qu'il eût commencé à m'entretenir de son amour, lui fi-

firent aisement connoître, que les résolutions que j'avois à prendre n'étoient pas l'affaire d'un moment. Mademoiselle, me dit-il, après avoir attendu inutilement ma réponse, voilà un silence que je ne puis gueres interpréter en ma faveur ; mais il est juste que vous ayez du tems pour réfléchir ; faites-moi la grace de ne pas me refuser celui que j'ai eu l'honneur de vous demander , & comptez sur la fidélité de mes promesses. Je vous laisse avec le Baron ; c'est de lui que vous pourrez apprendre combien je suis esclave de ma parole.

Me voilà donc avec mon Amant. Nous étions l'un & l'autre si étonnez de tout ce que nous venions d'entendre, que nous demeurames pendant quelques minutes à nous regarder, sans pouvoir nous dire une seule parole. Cette année d'exil dont il étoit

menacé, n'étoit pas plus de son goût que du mien : mais il avoit cependant quelque sujet de frayeur moins que moi. Comme il étoit plus au fait du caractère du Comte, il ne doutoit pas que, fidèle observateur de ses promesses, il ne consentît à ses vœux après une année d'absence. Mais n'étoit-ce pas-là un tems d'une excessive durée pour un Amant aussi tendre & aussi passionné que le Baron ? Une sombre tristesse étoit peinte sur son visage. De tems à autre il levoit ses yeux au ciel, & les baissoit ensuite. Ses soupirs fréquens lui ôtoient l'usage de la parole. Je lui parlois, & il paroissoit sourd à ma voix. Répondez-moi donc, Monsieur, lui dis-je : vous plaisez-vous à augmenter mes frayeurs par votre silence ? Prévoyez-vous quelque autre malheur que celui qui vient de nous être annoncé ? Pouvez-

vez-vous douter que je ne le partage avec vous ? Serai-je moins que vous sensible aux maux de l'absence ? Mais , cher Baron , ajoutai-je , l'espérance d'un avenir plus heureux , ne peut-il servir à nous consoler ? Ou craignez-vous que le Comte ne vous ait donné que des paroles trompeuses ? Non , Mademoiselle , reprit-il , ce n'est point-là le sujet de mes tristes inquiétudes ; je sçais trop le fonds que je dois faire sur les promesses de mon Pere : mais cet ordre inhumain qu'il me donne , ce cruel exil auquel il me condamne , puis-je y songer sans frémir ? Moi ! m'éloigner de ces lieux ! Avoir à chaque instant le cœur rongé par la crainte que l'absence ne m'efface de votre souvenir ! Car quelle fermeté , quelle constance ne vous faudra-t-il pas pour tenir contre les pressantes & continuelles sollicitations que l'on emploiera

pour vaincre votre résistance? Et ce qui redouble mes allarmes, c'est que vous connoissant touchée par des sentimens d'honneur & de probité, on ne se servira que de ce moyen-là pour triompher de votre indifférence. Car je dois rendre cette justice au mérite de mon Pere; point de caractère plus éloigné que le sien de tout artifice. Peut-être n'en avez-vous pas encore toute l'idée que vous en devez avoir. Vous continuera-t-il long-tems ses assiduez, sans que vous puissiez vous empêcher d'admirer en lui mille rares qualitez qui gagneront votre estime? Et le passage n'est pas bien grand de l'estime à la tendresse. Comment, Monsieur! répondis-je avec vivacité au Baron; vous me soupçonnez donc toujours d'inconstance? & les sermens les plus forts que je vous ai faits d'une inviolable fidélité,

lité, ne peuvent dissiper vos vaines frayeurs ? Je laisse à l'avenir de vous apprendre à me mieux connoître. Il me vient cependant , ajoutai-je , une idée dont je veux vous faire part , parce qu'elle servira peut-être à calmer un peu vos inquiétudes. Je me suis déjà ouverte à Monsieur le Comte sur un dessein que je méditois, & je crois avoir à présent une raison particuliere pour en presser l'exécution : voici quel est ce dessein ; je ne doute pas que vous ne l'approuviez. Je serois charmée de pouvoir me retirer pendant quelque tems dans un Couvent ; & si l'on veut bien y consentir , j'avoue que je n'aurai plus rien à désirer de ce côté-là. Fort bien , reprit le Baron , on ne peut rien de mieux ; mais , à vous parler franchement , je ne crois pas que mon Pere voudra vous permettre de l'exécuter.

N'importe, répondis-je, je veux encore une fois sonder ses dispositions sur ce point; & dès demain je sçaurai ce que j'en dois espérer. Je jugeai assez que je ne pouvois rien proposer au Baron qui fût plus de son goût que ce dessein; parce que par-là je lui épargnois bien des allarmes, & à moi des importunités. D'ailleurs, la bien-séance exigeoit, depuis que le Comte m'avoit fait une déclaration si ouverte de son amour, que je ne demeurasse pas dans une même maison avec lui. Il est vrai pourtant que ma misère ne me laissant d'autres ressources que ses bontés, j'étois par-là assez à couvert des reproches que l'on eût pu me faire, s'il eût dépendu de moi de me choisir une autre retraite. Mais avant que de proposer mon dessein au Comte, j'avois résolu d'en faire part à mon Amie, dans l'espérance que
je

je pourrois peut-être l'engager à m'accompagner dans le Couvent.

Le Baron venoit de me quitter , lorsqu'elle rentra dans mon appartement avec la Dupré. Que de grandes nouvelles n'avois-je pas à lui apprendre ! Je suis bien mortifiée, ma Chere, me dit-elle en venant se jeter à mon col, d'avoir été obligée de vous laisser ici si long-tems seule ; mais ce qui me console, c'est que je suis bien assurée que du moins vous n'avez pas eu lieu de vous ennuyer autant que moi. ô Ciel ! l'assommante visite que je viens de faire ! Non, il n'y eut jamais de conversation plus ennuyante que celle que je viens d'essuyer. Et jamais il n'y en eut , interrompis-je, de plus charmante & de plus flatteuse pour mon orgueil , que celle que je viens d'avoir ; & c'est, s'il vous plaît , avec Monsieur le Comte. Sçavez-vous, ma Che-

re , ajoutai-je , qu'il ne tiendra pas à lui que vous ne me deviez bientôt beaucoup de respect , & peut-être même un peu d'obéissance ? Achevez , s'il vous plaît , reprit , mon Amie , car j'entrevois dans ce que vous dites beaucoup de nouvelles surprenantes.

Aussi le font-elles infiniment , repris-je. Vous attendiez-vous , par exemple , Mademoiselle , que l'on me destinât l'honneur d'être votre Belle-mère ? Peut-être vous imaginez-vous que je plaisante ? Rien cependant de plus sérieux : du moins les propositions m'en ont été faites ; & je ne sçais pas trop bien encore , si je ne les accepterai pas. Ensuite prenant un ton moins badin , je fis un récit exact à mon Amie de l'entretien que j'avois eu avec le Comte. L'article de la posture dans laquelle il avoit été surpris par le Baron , me parut trop intéressant pour

pour en omettre aucune circonstance. Mademoiselle de Mezin ne put s'empêcher d'en rire un peu : Mais j'allois entamer un point qui ne pouvoit manquer de l'inquiéter beaucoup. Je connoissois sa tendresse extrême pour son Frere ; & je prévoyois qu'elle ne s'accommoderoit pas plus que moi de cette espece d'exil dont on le menaçoit. Elle se plaignit donc avec moi de la sévérité du Comte ; mais ce qui l'affligeoit le plus, c'est qu'en connoissant sa fermeté, elle ne pouvoit espérer qu'il retractât l'arrêt une fois prononcé. Mais le Baron, me dit-elle, qu'en pense-t-il ? Ne vous a-t-il pas paru inconsolable ? Du moins étoit-il naturel, repris-je, qu'il en fit un peu semblant. Mais peut-être, ajoutai-je, ma Chere, ignorez-vous un moyen que j'ai imaginé pour le tranquilliser pendant son l'absence : je vais vous

le dire , à condition néanmoins que vous m'aidez à me consoler de la sienne. Moi , ma Chere ? répondit-elle , eh , pouvez-vous en douter ? Parlez , & comptez que je suis disposée à faire tout ce que vous souhaiterez. C'en est assez , lui repartis-je , j'ai votre parole : vous vous souviendrez , s'il vous plaît , de me la tenir. Peut-être vais-je mettre votre amitié pour moi à une grande épreuve : Dites-moi , je vous prie , franchement ; le séjour d'un Couvent seroit-il de votre goût ? C'est-là ce que je suis d'abord bien aise de sçavoir. Eh ! pourquoi donc cette question ? me repartit mon Amie. Ce pourquoi-là , repris-je , pourra facilement vous être expliqué : C'est que je dois prier Monsieur le Comte , qu'il me permette de demeurer pendant une année dans un Cloître ; vous devinez assez , je crois ,
la

la raison qui m'engage à cette résolution. C'est à vous à présent, ma chere Amie, ajoutai-je, à me dire si je puis espérer que vous ne me refuserez pas d'y partager avec moi les ennuis d'un si triste séjour. Voilà donc, ma Chere, me répondit Mademoiselle de Mezin, toutes les preuves que vous me demandez de mon amitié; il faut en vérité qu'elle vous soit bien peu connue, puisque vous avez pu douter qu'il y eût rien qui s'accordât mieux avec mon penchant, que ce que vous venez de me proposer. Je vous ai assez témoigné, que rien ne me paroît préférable aux charmes de votre aimable conversation; vous sçavez avec cela une partie de mes Aventures: jugez si, étant connues comme elles le sont dans le monde, l'obscurité d'une semblable retraite peut avoir rien de gênant pour moi. Ainsi croyez,
ma

ma Chere, que j'ai plus de raisons que vous, de souhaiter que mon Pere donne les mains à votre dessein ; & que je me croirai fort heureuse d'être à jamais votre Compagne inseparable. Mais pour vous dire ma pensée, ce consentement que vous voulez solliciter , ne me paroît pas bien facile à obtenir ; car vous ne doutez plus des intentions de mon Pere. Pourriez-vous former un dessein plus contraire à ses vûës ? Et c'est-là pourtant , repris-je, le dessein que je le prierai d'approuver. Je ne sçais si je me flate ; mais je lui ferai des prieres si instantes, que j'espère qu'il voudra bien s'y rendre ; & ce sera , s'il vous plaît , demain que je veux commencer à presser l'exécution de mon projet. N'oubliez , de grace , aucun soin , me dit mon Amie ; & croyez que je vous tiendrai compte de tous ceux que
vous

vous prendrez pour réussir ; car c'est-là un succès qui ne m'intéresse pas moins que vous. Oui, fort bien , reprit la Dupré , qui s'étoit retirée dans une chambre voisine, tandis que je m'entretenois avec Mademoiselle de Mezin , & qui parut tout-à-coup ; voilà vos petites conventions faites ; n'est-ce pas ? Mais il me semble qu'il n'a gueres été fait mention de votre Gouvernante : il me paroît néanmoins, que quand vous auriez pris son avis, vous n'en auriez peut-être pas plus mal fait ; mais je suis au fait de vos secrets , & j'en sçaurai tirer parti. Le Couvent, à ce que j'ai pu comprendre, est assez de votre goût ; mais est-il du mien ? Voilà ce qu'il étoit bon de sçavoir ; car si vous y entrez, il faudra bien que je vous y accompagne ; & voilà ce qui ne me plaît point du tout : ainsi tenez-vous pour averties, que
je

je ne ferai plus Madame Dupré, ou que j'empêcherai bien Monsieur le Comte de se prêter à vos fantaisies. Voyez la belle idée qui leur vient en tête ! Vouloir aller se renfermer dans un Cloître ! Bon pour celles que l'on force d'aller s'y ennuyer ; elles sont à plaindre celles-là : mais vous, Mesdemoiselles, eh si donc, vous n'y songez pas ! Goûtez les douceurs de la vie , puisque vous le pouvez ; & les goûte-t-on dans un Couvent ? Eh, oui, attendez-vous-y ! Souvenez-vous de ce que dit le Proverbe , qu'il n'y a point de belle prison ; & je crois moi , que ce Proverbe a raison. Mais, Madame, répondit mon Amie à l'inquiète Dupré (car mon dessein paroissoit l'allarmer véritablement) il y a loin, comme vous sçavez , du projet à l'exécution ; ainsi ne prenez pas d'avance de vaines frayeurs. Vous
nous

nous menacez de vous donner des mouvemens pour empêcher la réussite de notre dessein : vous avez quelque pouvoir sur l'esprit de mon Pere , ainsi espérez que vous le tournerez à votre gré. Eh ! vous croyez peut-être , Mademoiselle , répondit la Dupré à mon Amie , que votre petit air railleur me décourage ? Allez , laissez-moi faire seulement , & vous verrez qui de vous ou de moi aura sujet de rire. Notre conversation finit-là , parce que l'on vint nous avertir de descendre pour souper.

Le Comte , après la déclaration qu'il m'avoit faite de son amour , & qui n'étoit plus un mystère dans toute la maison , n'avoit plus à se contraindre dans ses politesses & ses complaisances : aussi eut-il pour moi durant le repas les attentions les plus marquées & les plus préve-
nan-

nantes ; & j'y répondis de mon côté de la manière du monde la plus gracieuse. Loin même de paroître rêveuse, comme j'aurois dû l'être , après la conversation que j'avois eue avec lui, je fus , ou du moins je parus être, de l'humeur la plus charmante & la plus enjouée. Quel motif de joye pour le Comte ! Ne pouvoit-il pas croire que mon enjouement, & cet air aisé que je mettois dans mes façons, venoient de quelque favorable disposition que j'avois prise en sa faveur ? Mais qu'il étoit bien éloigné de pouvoir deviner, mes pensées & les propositions que je devois lui faire ! Mais il étoit bon, avant tout, que par l'espérance que je paroissais lui laisser, qu'il ne lui seroit peut-être pas impossible de me fléchir, je le disposasse à écouter favorablement mes prieres.

Le Comte voulut après le souper

per me faire la politesse de me reconduire dans mon appartement. Je prévis que c'étoit un entretien particulier qu'il alloit me demander, mais que je n'étois point d'humeur de lui accorder: ce fut pour m'en défendre poliment, que je feignis d'avoir un besoin extrême de prendre du repos. J'ai cependant, Monsieur, lui dis-je, avant qu'il se retirât, mille choses à vous communiquer. Ce sont bien des réflexions que j'ai faites, & dont j'aurai demain l'honneur de vous instruire. Que je serois heureux, ma charmante Demoiselle, me répondit-il en me serrant la main, si elles n'étoient pas contraires à mes desirs! Que je sçache du moins, si vous me laissez quelque espoir. Mon silence, mêlé d'un modeste embarras, me tint lieu de réponse, & le Comte me laissa voir dans ses

regards, qu'il l'interprêtoit en sa faveur.

Mon Amie étoit remontée avec moi; & dès que le Comte m'eut quittée, elle voulut se retirer dans sa chambre, parce qu'elle crut, comme je l'avois dit, que j'avois véritablement une forte envie de dormir. Mais je lui avouai, que c'étoit un prétexte que j'avois imaginé, pour éviter quelque conversation qu'il m'auroit falu effuyer avec le Comte; & si vous voulez me faire plaisir, ajoutai-je, donnez moi-une heure de votre tems; vous retarderez d'autant votre sommeil, & vous en ferez quitte pour le pousser demain plus avant dans le jour. Peut-être vous imaginez-vous que j'ai des choses bien importantes à vous dire? Bien loin de-là, il me reste de très-intéressantes à apprendre: car je n'ai pas, s'il vous plaît, oublié qu'il me revient la
fin

fin d'une Histoire. Vous avez trouvé jusqu'à présent mille vains prétextes pour vous défendre d'en achever le récit ; mais je ne veux pas que vous fassiez languir davantage mon impatience. Eh ! ne vous souvenez-vous pas , ma Chere, me répondit Mademoiselle de Mezin , que je vous ai dit que je n'avois plus qu'un long tissu de tristes aventures à vous raconter , dont je dois craindre de me rappeler le souvenir : Quel plaisir auriez-vous à voir couler mes larmes ? J'aurai la consolation, repris-je, d'y mêler les miennes. Et n'en fera-ce pas une pour vous même , d'épancher votre cœur dans le sein d'une Amie ? Si je partage votre douleur, du moins ne m'en laissez pas ignorer la cause. Je n'ai point oublié que vous étiez arrivée à la Haye avec votre Epoux. Quel genre de vie pouviez-vous y mener ? Vous al-

lez convenir, me repartit en soupirant la triste de Mezin, qu'il n'y eut peut-être jamais de sort plus déplorable & plus affreux que le mien. Quel triste état que celui dans lequel nous arrivâmes, mon Epoux & moi, dans une Terre étrangère, où nous ne pouvions espérer nul secours, nulle protection, nul appui, parce que nous étions résolus de ne pas nous faire connoître, par la crainte que nous avions, que si nos Parens eussent été instruits du lieu de notre retraite, nous aurions bien pu n'y pas être long-tems en sûreté ! Mais comment éviter l'extrême indigence dont nous étions menacez à notre arrivée en Hollande ? Ce fut-là le premier sujet de nos inquiétudes. Hardes, argent, tout nous avoit été enlevé, ainsi que je vous l'ai dit. Deux misérables pistoles qui nous étoient restées, faisoient
tou-

toutes nos richesses. Etoit-ce-là un fonds bien propre à nous rassurer contre les frayeurs d'une prochaine misere ? Nous voilà cependant arrivez dans l'endroit où nous voulions fixer notre séjour ; où logerons-nous ? Le choix d'une Auberge qui convînt à notre situation , n'étoit pas aisé. Nous avions à consulter notre bourse , & elle nous conseilloit de loger dans un de ces misérables réduits , à qui le mépris de la pauvreté a fait donner le nom de Gargotte ; mais n'étant pas encore faits aux humiliations , nous envisagions avec horreur cette dure extrémité. Etre obligez d'habiter sous le même toit , nous voir confondus avec un tas de gens sans aveu , la plupart honteusement bannis de leur patrie pour leurs forfaits ; n'y avoit-il pas-là plus qu'il n'en falloit pour

effrayer un honneur moins délicat que le nôtre ?

Nous marchions cependant dans la rue, suivis d'un Crocheur, qui assurément n'avoit pas à se plaindre du poids de nos hardes. Comme nous lui avions dit de nous conduire à une Auberge où il ne logeât que d'honnêtes gens, & où cependant nous ne fussions pas obligés de faire de grandes dépenses, ce fut lui qui décida de celle où nous entrâmes.

Nous étions montés dans la chambre que l'on nous donna. Notre pauvreté ne nous permettoit pas de faire attention à celle de l'ameublement. Nous avions bien d'autres réflexions à faire. Bien ou mal, nous voilà enfin logés. Mais comment vivrons-nous ? C'étoit-là le grand point. Nous nous mîmes à table, où notre appétit, ou plutôt notre faim, prêta de l'assaisonnement
au

au souper assez mince que l'on nous servit. Voyons , me dit mon Epoux , en examinant tristement le fonds de sa bourse , le peu d'argent qui nous reste , est facile à compter : encore cinq jours , & nous en verrons la fin ; bien entendu que nous ne faisons que les dépenses indispensablement nécessaires. Mais sans doute le Ciel nous laisse plus de cinq jours à vivre : Songeons donc aux moyens de nous soustraire à l'indigence. Demain nous commencerons à les mettre en pratique. D'abord il ne s'agit pour moi que du travail d'esprit ; peut-être fera-ce-là une petite ressource dans notre misere ; & c'est-là le premier moyen que je veux essayer. Qu'en pensez-vous , ma Chere ? me dit mon Epoux : Croyez-vous que ce dessein réussira ? Espérons-le du moins , lui répondis-je ; mais ce qui m'inquié-

te dans tout ceci, c'est que je prévois bien des peines & bien des fatigues auxquelles vous aurez à vous assujettir, & que je voudrois bien de tout mon cœur vous épargner, ou du moins pouvoir les partager avec vous. Car que ne souffrirai-je point, si, pour traîner une misérable vie, je vous vois obligé de vous appliquer sans relâche à un travail rude & opiniâtre ? Eh ! de grace, mon aimable Sophie (c'est le nom que je portois, & dont mon Époux aimoit à m'appeller) ne vous faites pas un sujet d'inquiétude, de ce qui sera pour moi le sujet de la joye la plus consolante ; car n'aurai-je pas lieu de me croire le plus heureux de tous les hommes, si, par l'assiduité de mes soins, je puis réussir à vous faire un fort moins misérable que celui dont nous paroissions menacés ? Non, non, ce n'est point pour moi,

moi , c'est pour vous seule que je crains les dures & humiliantes rigueurs de l'indigence : oui , vous me verriez expirer de regret , si vous y étiez exposée. Mais attendons paisiblement les dispositions d'une Providence bienfaisante ; confions-lui nos intérêts , & promettons-nous de ses bontez un prompt secours : elle peut faire jouer en notre faveur , des ressorts qui nous arracheront à la misère.

J'avoue que j'étois charmée de voir à mon jeune Epoux ces sentimens de piété & de Religion ; & je puis dire qu'ils ne se sont jamais démentis dans les différentes épreuves par où il nous a falu passer. Malgré les fatigues d'un long & pénible voyage , mon Epoux ne voulut pas goûter long-tems les douceurs du repos : il ne fut pas plutôt éveillé le lendemain , qu'il se leva

& s'habilla à la hâte. Son premier soin fut d'aller voir quelques Libraires, pour leur offrir ses humbles services; c'est-à-dire, pour les prier avec instance de lui fournir quelque occupation conforme à ses talens. L'accueil froid & glacé qu'ils lui firent, ne le rebuta point; il regarda même comme une faveur, la promesse qu'ils lui firent, de songer à lui trouver quelque occupation convenable. J'ai dit que mon Epoux avoit un goût particulier pour la Poësie; & c'est en ce genre d'écrire qu'il eût été charmé de s'exercer. Mais la nécessité l'obligeoit de vivre du fruit de son travail; & les ouvrages de Poësie ne sont pas une grande ressource en Hollande. Il crut cependant pouvoir tourner ses vûes de ce côté-là. Il y avoit alors à la Haye une Troupe de Comédiens François. Mon Epoux, un

un soir au sortir du Spectacle, eut occasion de parler à un des Acteurs, qui ne put s'empêcher d'avouer, qu'il étoit très-mécontent du Parterre, qui avoit l'impolitesse de le siffler souvent. Cela ne se pardonne point du tout, lui répondit de Lerban, & je vous conseille de tirer satisfaction de ce Parterre insolent, qui ne rend pas justice à vos talens : & pas plus tard que demain ; c'est moi qui me charge de vous en venger. Une petite Pièce de Vers que je vous donnerai, & que vous pourrez chanter, sçaura bien faire taire ces sifflets ignorans dont vous vous plaignez.

Ah ! quelles actions de graces, Monsieur, ne vous devrai-je point, dit le Comédien à mon Epoux, si vous voulez bien me tenir cette promesse ! car je ne vous cache pas que ma patience est à bout. J'ai eu cepen-

cependant l'honneur, j'ose le dire, de paroître avec approbation sur les plus brillans Théâtres; & j'y ai reçu autant d'applaudissemens, que je suis obligé d'effuyer ici de coups de sifflets. Oh ! bien, lui repartit mon Epoux, laissez-moi faire, nous trouverons le moyen de faire silence. Je vais travailler à ce que je vous ai promis; & par la Pièce que je vous donnerai, vous jugerez de ce que je puis faire pour votre Théâtre. Et vous pouvez compter, Monsieur, lui repliqua le Comédien, que vous ferez libéralement récompensé de vos Ouvrages; car je puis, sans me flater, ajouta-t-il d'un petit air qui marquoit qu'il étoit très-content de lui-même, prétendre que les Ouvrages d'esprit sont un peu de mon ressort. Mais je ne m'apperçois pas que vos momens sont chers, & que peut-être je vous retiens ici trop long-

long-tems. Adieu , Monsieur ; j'aurai demain l'honneur de vous aller voir.

N'admirez-vous pas, ma chere Amie , me dit Mademoiselle de Mezin en interrompant son récit, que voilà pour mon Epoux le commencement d'une fortune bien brillante ? Mais hélas ! il a à s'attendre à bien d'autres humiliations ! Quelles voyes rampantes ne fut-il pas obligé de tenter pour avoir de quoi fournir aux besoins d'une vie triste & obscure ! Mais je reviens aux Vers qu'il avoit promis. Il m'en dit le sujet , & me pria même de composer quelques Couplets. J'eus beau vouloir m'en défendre, par la crainte que j'avois de ne pas réussir, il falut céder à ses instances, & exécuter les idées qu'il me donna. L'espérance d'avoir à composer quelque grande Pièce, dont il se promettoit un gain

rai-

raisonnable, l'engagea à donner une attention particulière à la Composition de ce premier Ouvrage, auquel j'ai eu quelque part, mais si petite, que je n'en tirerai pas vanité. Ce n'est qu'un petit nombre de Strophes de Vers que vous ne ferez peut-être pas fâchée d'entendre. Les voici : Vous en sçavez le sujet : Jugez s'il est bien rempli.

*Le Parterre, Juge sévère,
Se fait craindre par son sifflet.
Vainement on cherche à lui plaire ;
Rarement il est satisfait.
A notre tour de ce Parterre
Traçons le comique Portrait.*



*L'un y rit, lorsqu'il y voit rire,
L'autre y pleure, s'il voit pleurer :
Celui-ci sottement admire,
Sans voir ce qu'il doit admirer :*

D'un

*D'un autre l'injuste Satyre ,
Bien ou mal, veut tout censurer.*



*Nul qui veuille se reconnoître
Dans les Portraits que nous traçons :
Si nous jouons un Petit-Maitre,
Bien haut il fiffle nos leçons ;
En Fat le faisons-nous paroître,
Lui-même il rit de ses façons.*



*Blâmons-nous le trop de molesse
Des Papas toujours indulgens,
Ou la trop sévère rudesse
Des Peres nez peu complaisans ;
Ce sont sourds à qui l'on s'adresse :
Eux-mêmes rient à leurs dépens.*



*D'un vil Commis, né dans la crasse ,
Condamnons-nous la vanité,
Opposons nous à son audace*

*Ce que ses Peres ont été ;
 Nous croit-il nous ? Il se fait grace ,
 Lui-même il rit de sa fierté.*



*Insatiable de louange
 Le Tartuffe dévotieux ,
 Ne trouvera-t-il pas étrange
 Qu'on blâme son couroux pieux ?
 C'est pour soi que l'homme se venge ,
 Et le Dévot venge les Cieux.*



*Que dans les égoûts du Parnasse
 Croassent mille froids Rimeurs ;
 Que leurs Vers sans art & sans grace
 Fatignent de bénins Lecteurs :
 De les siffler a-t-on l'audace ?
 Voilà nos Midas en fureur.*



*A la Vieille Maman coquette
 Qui vient marchander des Galans ,
 Re-*

*Remontrons-nous que la fleurette
Ne doit se cueillir qu'au printems ;
Belle leçon qu'elle rejette ;
Elle est jeunette à cinquante ans.*

Je ne vous demande point votre sentiment , me dit mon Amie , après m'avoir récité ces Vers ; car je suis assurée que vous conviendrez avec moi , qu'un Maître de l'art ne les désavoueroit pas. Le tour , l'expression , les pensées , tout y est véritablement digne d'admiration ; aussi commencerent-ils à faire quelque nom à mon Epoux. L'Acteur à qui il les avoit promis , ne manqua pas de venir le trouver le lendemain. Il en fut si content , qu'il pria mon Epoux de lui composer une Comédie en un Acte & en Prose , qu'il promit de faire représenter dès qu'elle seroit achevée.

C'étoit-là en apparence une
VIII, Part. G oc-

occupation lucrative pour l'infortuné de Lerban. Un travail de quinze jours lui suffit pour finir cette seconde Pièce ; mais quel profit en tira-t-il ? Il eut le chagrin d'être la dupe de sa bonne-foi. Cet ouvrage, travaillé avec tant de soins, demeura entre les mains du Comédien , qui eut l'effronterie de nier que mon Epoux l'eût composé, & qui ne voulut jamais s'en désaisir.

Voilà donc nos espérances évanouies, du moins celles que nous avions conçues sur le profit qui nous en reviendrait. Dans quel abîme de miseres ce contretems ne nous plongea-t-il point ! Quelle humiliante avanien'avions-nous pas à craindre ! Notre Hôtesse n'avoit pas le cœur assez tendre pour compâtrir à nos malheurs. Il lui falloit de l'argent ; mais en avions-nous à lui donner ? Espérons-nous même d'en trouver ?

ver ? Nous demandames cependant un délai de huit jours, qui ne nous fut accordé qu'après nous être abaissés aux plus humbles prières. Pour moi, je répandois des ruisseaux de larmes; & n'en avois-je pas grand sujet ? Je paroissais toucher de près au moment où ma pauvreté alloit me rendre un objet de pitié pour le Public. Mon inconsolable Epoux tâchoit de faire violence à ses pleurs pour essuyer les miens. Il ne cessoit de se reprocher les malheurs qui nous accabloient : Oui, me disoit-il, chere & aimable Epouse, c'est moi, c'est moi seul que le Ciel devoit punir, puisque c'est moi qui suis le seul coupable. Aveuglé par ma passion, hélas ! devois-je vous en rendre l'infortunée victime ! N'aurois-je pas dû prévoir cet affreux tissu d'infortunes que je vous préparois, en vous rendant sensible à mes sollicita-

tions ! Eh ! pourquoi , cher Epoux , lui répondis-je , vous reprocher des fautes dont vous n'êtes pas responsable : c'est mon amour seul que j'ai écouté ; c'est de ma tendresse que j'ai pris conseil , lorsque j'ai consenti à suivre vos pas. Ces malheurs qui vous affligent , j'en ai prévu une partie , & ils ne m'ont point effrayée. Aussi , si je m'en plains , c'est que j'ai l'accablante douleur de vous les voir partager avec moi. Mais tâchez , cher Epoux , ajoutai-je , de vous servir de la force de votre esprit , pour vous roidir contre ces premiers revers ; & loin de nous livrer à d'inutiles plaintes , ne songeons qu'aux moyens qui peuvent apporter quelque remède à nos maux. Vous m'avez dit que l'on vous a promis de l'occupation , voyez une seconde fois ceux à qui vous vous êtes adressé.

Mon Epoux suivit mon conseil,

feil, & il réussit. Un Libraire nous tendit une main secourable dans nos besoins. Il lut quelques pages d'un Ouvrage de la composition de mon Epoux, & il parut charmé de sa façon fine & délicate d'écrire. Il l'exhorta à travailler à un Roman, & s'engagea à en faire les fraix. C'étoit-là pour mon Epoux une fortune qui le transporta de la joye la plus vive. Il vola dans ma chambre, pour m'apprendre cette heureuse nouvelle ; & sans perdre de tems, il se livre au travail avec tant d'ardeur, qu'il plaignoit les momens qu'il donnoit au sommeil. Au bout d'une semaine, la Première Partie de son Ouvrage est achevée, & il en reçoit la somme immense de trente florins : quel trésor entre nos mains ! mais il n'y séjourna pas long-tems ; il passa bientôt dans celles de notre avide Hôte-

tesse, plus contente que nous-mêmes de notre bonne-fortune : mais il nous en faloit une pareille pour achever de calmer ses inquiétudes & les nôtres ; car nous étions ses débiteurs, & des débiteurs misérables : Quel sujet par conséquent de crainte, & pour elle, & pour nous ! Mais le fruit d'une seconde semaine de travail va nous rendre riches, parce qu'il suffira à acquitter nos dettes. Mais nous étions malheureusement condamnés à en contracter bientôt de nouvelles. Ce Libraire, dont les bontés firent pendant un tems toute notre ressource, fut obligé de faire un voyage qui dura plus d'un mois ; & la durée de ce cruel mois valoit pour nous celle d'un siècle entier. Toujours même assiduité au travail de la part de mon Epoux, & point d'argent à recevoir : quelle fut la

la

la suite de ce fâcheux incident ? C'est que notre incivile Hôtesse vint nous dire, que l'on ne nous apporteroit plus à manger dans notre chambre , & qu'il falloit commencer à nous contenter de sa table. Nous voilà donc obligez de prendre nos repas dans la compagnie d'une Servante de cabaret , d'un Enfant criard , & d'un Aubergiste brutal & grossier ; joignez à cela la figure dégoûtante de sa Femme maussade. Je laisse à juger comment nous étions servis ! Et quel besoin cependant mon Epoux , qui étoit de la compléxion du monde la plus délicate , n'avoit-il pas d'une bonne nourriture ? Aussi son estomac affoibli, autant par son opiniâtre assiduité au travail que par son abstinence , se déranger de façon , qu'il commença à ne plus faire ses fonctions. C'étoit à chaque instant de ter-

ribles maux de tête dont il étoit tourmenté , & qui ne lui faisoient cependant rien relâcher de son application. Le tems même destiné au repos , il le consacroit en partie à arranger dans sa tête les idées qu'il vouloit coucher sur le papier pendant le jour. Mais il sembloit ne faire aucune attention à la diminution de ses forces ; il ne consultoit que son inquiète tendresse pour moi, qui lui faisoit porter ses vûes dans l'avenir ; il auroit voulu m'en procurer un moins malheureux : & ce n'étoit que par l'exercice continuel des talens de son esprit, qu'il pouvoit fournir à nos communs besoins. Ces besoins ne devoient pas tarder à augmenter ; car je commençai à m'appercevoir , que j'étois destinée à devenir Mere. J'avois peine à le declarer à mon Epoux ; mais enfin il le sçut par

no-

notre Hôteſſe, à qui j'en avois fait confidence. Quel excès de joye ne lui cauſa pas cette nouvelle ! Le doux titre de Pere qu'il alloit acquerir , pouvoit-il ne pas redoubler ſes tendres attentions pour moi ? Que de marques n'en recus-je pas ! Que de ſoins pour ma ſanté , dont la conſervation commençoit à l'intéreſſer doublement ! Mais en même tems , combien ſon bon cœur ne ſouffroit-il pas de ce que l'indigence lui ôtoit les moyens de me fournir les douceurs & les commoditez d'une vie moins triſte que celle que je menois ! Nous n'étions cependant pas encore au plus haut degré de nos infortunes.

J'ai dit que ce Libraire dont j'ai parlé , nous avoit laiſſez par ſon abſence dans une pauvreté extrême. Il revint enfin. Mon Epoux avoit achevé ſon premier

mier Ouvrage , composé de trois Volumes ; il en reçut l'argent , & voici l'usage qu'il en fit. Nous avions bien des dettes à payer, il les acquitta , & nous sortimes de notre première Auberge , pour nous renfermer dans une misérable chambre, où par notre économie , que nous étions obligez de pousser à l'excès , nous pûssions nous épargner quelque dépense. Que l'on s'imagine toutes les rigueurs de la pauvreté ; aucune que nous n'eumes à essuyer, j'aurois trop de larmes à répandre , si je voulois en rappeler toutes les circonstances : mais en voici une que je ne dois pas omettre.

Malgré toutes les miseres de la vie dure que nous traînions, je ne laissois pas cependant que d'avancer heureusement en grosseffe ; & je n'avois pas lieu de
m'at-

m'attendre au funeste accident qui m'arriva : voici à quelle occasion. L'Hôte chez qui nous demeurions, mourut après quelques jours d'une maladie qui ne parut pas dangereuse dans les commencemens. Sa mort , à laquelle je fus malheureusement présente , me saisit d'une telle frayeur , qu'il se fit chez moi un bouleversement universel. Huit jours cependant se passèrent sans que je ressentisse rien d'extraordinaire ; mais au bout de ce terme je fus obligée de garder le lit. Quelles allarmes pour mon tendre Epoux ! Sa douleur le met comme hors de lui-même ; il ne se possède plus ; il me serre entre ses bras ; me fait les plus touchantes caresses ; m'arrose de ses pleurs ; ne cesse de me demander si mon mal diminué. Mais à peine avois-je la force de lui répondre. Il
ap-

appelle du secours ; notre Hôtesse & une de ses Amies montent dans ma chambre. Il leur fut aisé de connoître la cause de mon mal. Mon inquiet Epoux, ayant appris de quoi il étoit question, ne veut se reposer sur personne du soin de me procurer le ministère d'une main habile ; tout délai lui paroît dangereux ; la vie d'une Epouse qu'il adore, est en péril. La crainte qui le trouble, lui prête des aîles. Il vole par-tout pour chercher la personne qui devoit me secourir, mais inutilement. Il revient enfin tout hors d'haleine. Il ne peut me parler : je lui tends une main, sur laquelle il se jette, & qu'il baise un million de fois. Quelle scène plus attendrissante ! Je ne m'occupe plus de mes maux ; je ne songe qu'à délivrer mon Epoux de la crainte qui l'agite. Mais les Femmes
qui

qui étoient auprès de moi, mirent fin aux innocentes caresses que nous nous prodiguions. Il y a tems pour tout, Monsieur, dirent-elles à mon Epoux; Mademoiselle n'est pas hors de danger : il n'y a point de Sage-Femme; eh bien, nous ferons ce que nous pourrons pour la soulager. Mais il nous faut bien de petites choses que nous n'avons pas, & qu'il faut vite aller chercher : des cordiaux promptement, ou du moins des ingrédiens nécessaires pour en faire ? Tout de suite mon Epoux court une seconde fois avec précipitation, & ne tarde pas à revenir, après avoir fait lui-même les emplettes de mille bagatelles qu'on lui avoit nommées. Quel message, quelle commission pour le cher de Lerban ! Je vous en ai fait le portrait comme d'un vrai Petit-Mâitre,
uni-

uniquement occupé de ses plaisirs , accoutumé dès son enfance à toutes les douceurs d'une vie molle & sensuelle. Je vous ai dit sa naissance & son rang ; jugez par-là combien devoient être humiliantes pour lui , les circonstances où il se voyoit ! Mais il s'agissoit de sauver la vie à une Epouse , pour qui il auroit sacrifié mille fois la sienne. Un amour aussi tendre & aussi vif que le sien , pouvoit-il ne pas se complaire dans les services , quoique vils & abjets , qu'il me rendoit ?

Les remèdes que l'on me donna , produisirent un si heureux effet , qu'au bout de deux heures je fus soulagée d'une partie de mon mal , ne l'ayant été totalement que huit jours après. Cet accident qui fut d'abord dangereux , me retint plus de
quinze

quinze jours au lit ; que de remèdes , que de foulagemens , que de douceurs qui m'étoient nécessaires , & que notre extrême indigence ne me permettoit-pas d'espérer !

Mais voici , ma Chere , me dit mon Amie en interrompant son récit , celle de mes Aventures que je vais vous raconter avec le plus de plaisir , & je suis assurée que vous serez surprise de ce que vous allez entendre. Car devois-je m'attendre dans une Terre étrangere , où je n'avois nulle liaison , nulle connoissance , nulle habitude , que j'y trouverois une personne compâtissante & généreuse , au point que , peu contente de pourvoir à tous mes besoins , elle prévint jusqu'à mes desirs ? Avec quel attendrissement , avec quelle vive reconnoissance ne me rappellé-je pas encore à l'heu-
re

re qu'il est le souvenir de ses bontez !

Ce fut elle , qui , durant le cours de ma maladie , plus tremblante que moi pour les périls qui menaçoient mes jours , ne borna pas sa générosité à me procurer le nécessaire , mais qui l'étendit jusques à ne me pas laisser manquer d'aucune douceur que j'aurois pu désirer dans un état plus aisé que celui où j'étois réduite. Je dûs donc mon entière guérison aux secours prévenans que sa compatissante bonté me prêta. Mais si je n'eus plus à craindre pour ma vie , je commençai bientôt après à frémir pour les dangers où celle de mon Epoux étoit exposée. Il dépérissoit chaque jour à vûe d'œil. Le courage que lui prêtoit son tendre amour pour moi , ne pouvoit plus lui donner les forces néces-
sai-

faire pour résister aux fatigues
 d'un travail opiniâtre. Pouvoit-
 il cependant l'interrompre, sans
 que nous fussions livrés aux ex-
 trêmités de la plus affreuse indi-
 gence? C'en est trop, lui dis-je,
 cher & aimable Epoux; votre
 triste état, bien plus que le mien,
 me désespère : ne nous roidissons
 plus contre la barbarie du sort
 cruel, qui ne cesse de nous per-
 sécuter. Epargnons-nous la mor-
 telle douleur de nous voir l'un
 & l'autre les infortunées victimes
 de notre amour. Sans cesser de
 nous aimer, consentons à nous
 séparer; cette séparation pourra
 peut-être finir bientôt. Vous
 m'avez parlé de l'inflexible sévé-
 rité de vos Parens; ce n'est point
 dans leurs bras barbares que vous
 devez aller vous jeter; je ne vous
 le conseille pas : le portrait que
 vous m'en avez fait, me laisse
 trop prévoir les cruels traitemens

que vous auriez à redouter de leur ressentiment. Je dois même ajouter, que quand vous pourriez les fléchir, peut-être n'échapperiez-vous pas à la vengeance de ma famille. Mais examinez : n'avez-vous pas hors de la France quelque Ami qui puisse, pendant quelque tems seulement, vous donner un azile ?

Mon tendre Epoux, accablé d'une douleur mortelle, ne me répondoit que par ses soupirs. L'idée seule de cette separation le faisoit frémir. Mais d'un autre côté, pouvoit-il se résoudre à voir périr de misere entre ses bras cette chere Epouse qu'il idolâtroit ! C'étoit-là cependant la malheureuse destinée qui nous attendoit. De Lerban m'avoit parlé autrefois d'un puissant Protecteur qu'il avoit à la Cour de l'Empereur. Je n'oubliai rien pour l'engager à tourner ses vûes de ce
cô-

côté-là. Il étoit nécessaire de prendre une prompte résolution. Mais qu'allois je devenir moi-même ? C'étoit-là l'unique sujet de ses inquiétudes. Il me fut facile de le deviner : Mais je crus pouvoir aisément le calmer. Ignorez-vous , lui dis-je , mon Cher, ce que je puis espérer de l'amitié de ma généreuse Bienfaitrice ? Ne suis-je pas assurée de trouver dans ses bontez une ressource dans ma misere ? Non, elle ne m'en refusera pas le secours. Elle sera touchée des périls que je puis courir : & elle me fera la grace de me continuer ses soins jusqu'à ce que je sois renduë à la tendresse de mes Parens. Dès que vous aurez trouvé un azile chez votre Ami, elle les instruira du lieu de ma retraite , & ils ne tarderont pas à m'y venir chercher. J'aurai bien des reproches à essuyer ;

mais je ne veux point que ces reproches retombent sur vous. Je ne craindrai point de leur avouer, que mon amour, que ma tendresse seule m'a renduë la Compagne de vos infortunes. Je leur apprendrai ce que votre généreuse confiance vous a fait entreprendre pour me soustraire aux humiliantes rigueurs d'une extrême indigence.

Toujours des soupirs & des larmes ; & je ne pouvois arracher d'autre réponse au triste de Lerban. Pouvoit-il ne pas sentir la solidité des raisons que je lui apportois ? Mais quel parti plus cruel que celui que je lui propoisois ! Ce fut cependant une nécessité pour lui de s'y résoudre. Mais comment sans argent entreprendra-t-il un si long voyage ? Nouvelle difficulté embarrassante, mais que je trouvais cependant le moyen de lever,
&

& ce fut par le secours de ma généreuse Bienfaitrice.

N'attendez pas , ma chere Amie , me dit Mademoiselle de Mezin fondant en pleurs , que j'essaye de vous exprimer à quel transport de douleur nous nous livrâmes , mon cher Epoux & moi , lorsque le moment arriva où il devoit s'arracher d'entre mes bras : ô Dieu ! quelle separation plus cruelle ! De combien de larmes ne furent pas arrosez ces tristes adieux !

Les soins assidus & empressez de mon adorable Amie , qui m'avoit fait la grace de me loger chez elle , ne purent me consoler. Je ne lui fis plus alors un mystère de ma naissance & de mes Parens. Elle leur écrivit , & en reçut une lettre toute remplie des témoignages de la plus vive reconnoissance. Cette lettre fut suivie de près de l'arrivée du Baron,

ron , mon frere , avec qui je retournai à Paris. L'excessive bonté qui faisoit le caractère de ma vertueuse Mere , ne lui permit pas de m'accabler de tous les reproches que je méritois. Mais sa tendresse ne se borna pas-là. Comme je ne lui avois pas fait un secret des liens indissolubles qui m'unissoient au cher de Lerbant , elle écrivit à ses Parens de la manière du monde la plus pressante , pour les engager à ratifier par leur aveu notre mariage ; mais tous les mouvemens qu'elle se donna pour fléchir leur sévérité , furent inutiles. Trois années se sont écoulées , sans qu'ils aient voulu entendre parler de mon malheureux Epoux. J'espérois cependant que le tems mettroit fin à leur injuste ressentiment. Mais , hélas ! la cruelle mort vient de m'ôter toutes les espérances dont je me flatois.

Ce

Ce cher Epoux, cet Epoux que j'adorois, n'est plus. La voilà encore, me dit mon Amie en tirant la lettre par laquelle on lui avoit annoncé la mort de l'infortuné de Lerban; la voilà cette lettre barbare, qui m'apprend qu'il n'y a plus d'Epoux pour moi.

Hélas ! ce cher & aimable Epoux, trop digne de toute ma tendresse, n'a pu survivre aux cruels maux de l'absence, & au désespoir où l'a livré l'inexorable sévérité de ses Parens inhumains. En prononçant ces derniers mots, ma charmante Amie s'étoit jetté à mon col; elle versoit des ruisseaux de larmes; ses tristes & fréquens soupirs lui coupoient entierement la parole. Quel mal ne me voulus-je pas d'avoir exigé de sa complaisance un récit qui renouvelloit de si mortelles douleurs ! Quels motifs
de

de consolation ne fus-je pas obligée d'employer pour remettre quelque calme dans son ame ! J'avois beau essuyer ses larmes. L'idée de son cher de Lerban lui en faisoit répandre à chaque instant de nouvelles. J'espérois que les douceurs du sommeil aideroient à calmer ses douleurs. Je la pressai donc de se mettre au lit ; & lui ayant fait valoir pour cet effet le besoin que j'avois moi-même de prendre du repos, je parvins à lui persuader, de s'y livrer pareillement.

Fin de la Huitième Partie.



L A
NOUVELLE
MARIANNE;
O U L E S
M E M O I R E S
D E L A

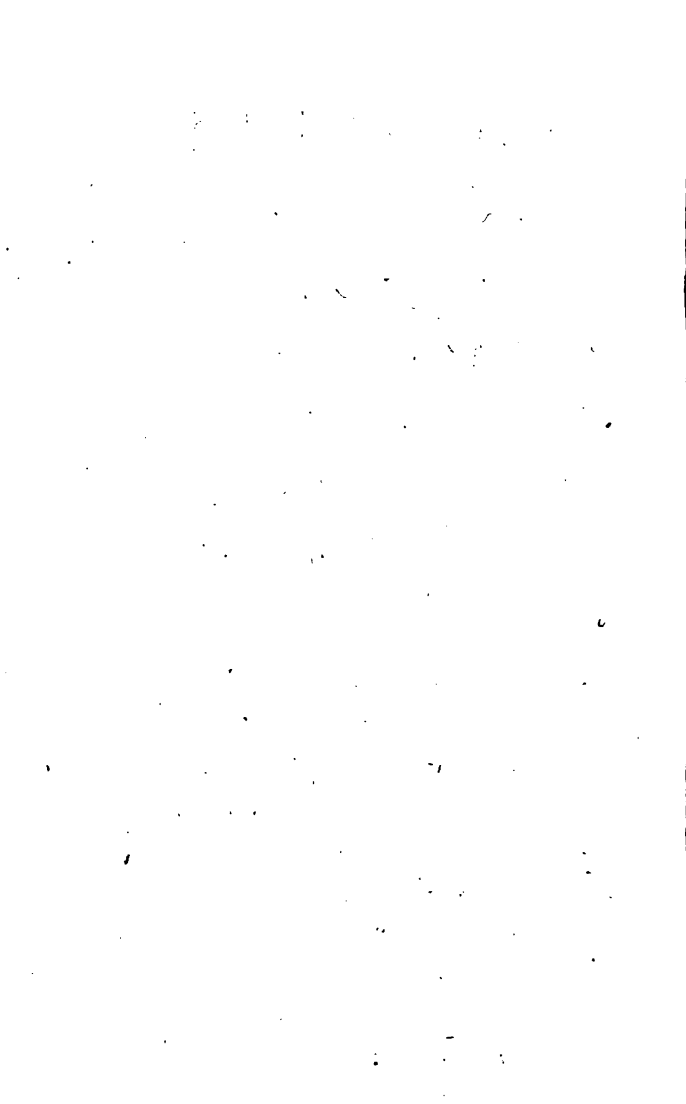
BARONNE DE ****,

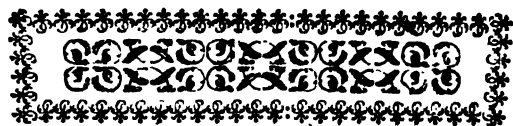
Ecrits par elle-même.

NEUVIEME PARTIE.



A L A H A T E,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. D C C. X L.





LA NOUVELLE
MARIANNE,
O U L E S
M E M O I R E S
D E L A
BARONNE DE ***.

NEUVIEME PARTIE.

Nous avions poussé , mon
Amie & moi, bien avant
dans le jour notre som-
meil. Dès que nous
fumes éveillées , Mademoiselle
de Mezin fut la première à me
presser de hâter l'exécution du
dessein que j'avois, d'aller pas-
ser une année dans quelque
IX. Part. A Cou-

Couvent. Vous assurerez mon bonheur, me dit-elle, si vous pouvez obtenir de mon Pere que j'aye l'avantage de vous tenir compagnie dans cette retraite ; car je serois inconsolable, si je devois vivre éloignée de vous : Ainsi, si l'intérêt de mon repos vous est cher, n'oubliez rien, ma chere Amie, pour rendre le Comte sensible à vos désirs & aux miens. Eh! qu'est-il besoin, ma Chere, lui répondis-je, de me recommander si instamment une chose dont le succès me tient si fort à cœur ? Oui, j'espère que le Comte ne refusera pas de s'y prêter. Voici l'heure qu'il se promene ordinairement dans le jardin ; aussi-tôt que je serai habillée, j'irai l'y trouver, & vous ne tarderez pas à être instruite du resultat de notre entretien. L'envie que j'avois de

de porter le Comte à m'accorder ma priere, me fit mettre un peu plus de façon que de coutume à ma parure. C'étoit-là cependant une petite affectation que je voulus cacher; ainsi, sous un negligé apparent, j'eus soin de ne rien omettre de ce qui pouvoit donner quelque éclat à mes charmes. La glace que je consultois, & qui me rendoit toute entiere., offroit à mes yeux une petite figure dont j'étois fort contente. Ayant l'esprit en repos de ce côté-là, je me disposai à aller trouver le Comte. Je plairai, me disois-je en moi-même; je réussirai; il ne faut pour cela que flater de quelque espérance mon vieux Amant. Il est vrai que la petite tromperie que je lui prépare, va faire souffrir la droiture & la sincerité de mon

caractère ; mais mon amour pour le Baron ne peut-il servir d'excuse à cette innocente ruse ? Ma retraite dans un Couvent n'est-elle pas nécessaire pour le rassurer contre les frayeurs qui pourroient l'inquiéter pendant le tems de la cruelle absence à laquelle on le condamne ? Essayons même , s'il est possible , de faire révoquer cet arrêt ; ou si nous ne réussissons pas , tenons ferme dans le dessein médité.

Occupée de ces réflexions , je descendis dans le jardin où se promenoit le Comte. J'avois un Livre en main que je ne tenois que par pure contenance , parce que je ne voulois pas que le Comte pût soupçonner , que le désir de m'entretenir avec lui , fût le motif de ma promenade. Je ne l'eus pas plutôt apperçu , que j'affectai de vouloir

loir éviter sa rencontre ; mais il vint précipitamment à la mienne , & me fit des reproches sur ce que je paroissais me disposer à fuir sa présence. Eh ! quoi donc , ma charmante Demoiselle , me dit-il , ne vouliez-vous quitter ces lieux , que parce que peut-être je puis vous les rendre odieux en m'y trouvant avec vous ? Je vais , s'il le faut , vous ceder la place. Ce sont-là , en vérité , Monsieur , repris-je , des sentimens bien injustes & bien ingrats que vous me prêtez ; croyez , je vous prie , que la crainte seule de me rendre incommode , m'engageoit à me retirer. Vous ! Mademoiselle , reprit le Comte , vous ! craindre de vous rendre incommode ! Voilà dans votre bouche un langage qui me surprend & m'attriste , & je ne vois que trop , que je ne puis en tirer un augure

bien favorable pour mon amour. Mais puisque le hasard me procure un entretien avec vous, parlez-moi, de grace, avec franchise. Vous m'avez promis de faire des réflexions : dites-moi, puis-je espérer que votre cœur un jour parlera en ma faveur ? Ce que j'ai résolu au sujet du Baron, cet exil auquel je le condamne, me le pardonnerez-vous ? Eh ! qui suis-je, Monsieur, repris-je, pour oser contredire vos volontez ? Mais si vous me permettez de vous expliquer ma pensée, je ne vous cacherai pas, que je crains que votre tendresse ne souffre de l'arrêt que vous avez prononcé contre un Fils qui vous est cher. A peine deux mois se feront écoulés, que vous regretterez la douce satisfaction de le voir : ainsi, c'est pour votre propre contentement que j'ose, Monsieur, vous

vous prier de ne pas bannir de ces lieux un Fils tendrement chéri, & qui vous adore. Je vous entens, Mademoiselle, me répartit le Comte; & j'avois bien prévu que vous ne vous accommoderiez pas de l'absence de mon Fils. Pourrois-je ne pas envier son bonheur? Mais croyez-vous, Mademoiselle, que le prix que je propose à son obéissance, ne soit très-capable d'adoucir ce que mon ordre a de rigoureux? La promesse, par laquelle je me suis engagé de consentir, au bout d'une année, à ses desirs, ne doit-elle pas lui rendre supportables les maux de l'absence? Laissez-moi du moins ce tems-là, pour essayer si je puis me rendre agréable à vos yeux. Souffrez que j'espère que peut-être vous ne dédaignerez pas mes hommages, lorsque je serai seul à vous en rendre. Je ne suis rien moins

qu'insensible, Monsieur, repris-je, à l'honneur que vous voulez bien me faire; je connois tout le prix de vos bontez; elles me touchent d'autant plus que je les mérite moins : mais je vous en fais juge vous-même. Vous m'avez déclaré vos intentions; j'en connois, il est vrai, la pureté : mais pensez-vous que la bienséance permette que je demeure une année entière avec un Amant déclaré ? Car c'est sur ce pied-là qu'il faudra vous voir ; ainsi, Monsieur, si vous voulez me convaincre que je vous suis véritablement chère, ne me refusez pas une grace que j'ai à vous demander. Continuez-moi encore pendant une année, dans quelque Couvent, le secours de vos bontez; je n'y ferai pas privée de l'honneur de vous voir : Je vous avoue même que vous m'obligerez sensiblement, si vous me faites la
grace

grace d'y multiplier vos visites ;
 elles ne pourront jamais être as-
 sez fréquentes à mon gré. Eh !
 que me dites-vous-là , ma char-
 mante Demoiselle ? reprit le Com-
 te , en prenant une de mes mains
 qu'il ferra tendrement , & que je
 lui abandonnai sans peine ; parce
 que je me serois cru heureuse ,
 si par cette petite faveur j'avois
 pu obtenir la grace que je sou-
 haitois : ne me trompez-vous
 point ? Quoi ! puis-je croire que
 mes soins ne vous déplairont
 point ; que ma présence ne vous
 sera pas importune ? Vous ne tar-
 derez pas , Monsieur , lui repli-
 quai-je , à en faire l'épreuve , si
 vous voulez bien vous rendre à
 mes prières. Peut-être même
 arrivera-t-il que je vous donne-
 rai lieu de vous plaindre de mes
 importunités. Eh ! comment ,
 s'il vous plaît ? reprit-il ; le cas
 me paroîtroit merveilleux. C'est

qu'il se pourroit bien repartis-je, que vous ne vous accommodassiez pas de venir souvent vous ennuyer à la grille avec moi, & que le nombre des visites dont vous auriez commencé à m'honorer, vînt bientôt à diminuer; voilà ce qui ne m'accommoderoit point du tout, & m'engageroit à prendre la liberté de vous en faire des reproches.

C'étoit une nécessité pour moi de flater ainsi le Comte, parce que rien ne me tenoit plus à cœur que d'en obtenir la grace que je sollicitois; & il me semble que je ne pouvois gueres mieux m'y prendre. Aussi le Comte fut-il tellement transporté de joye, que les paroles lui manquoient pour s'exprimer. Il tenoit une de mes mains, qu'il avoit baisée je ne sçais combien de fois, avant que j'eusse songé à la retirer. Nouvelle faveur qui le pénétoit trop
pour

pour qu'il pût me refuser celle que je lui demandois, & qu'il m'accorda sur le champ de la meilleure grace du monde. Il se fit encore moins prier pour permettre que Mademoiselle de Mezin, mon Amie, me tint compagnie dans le Couvent : mais il étoit arrêté que le Baron partiroit dans trois jours. Je voulois, avant son départ, avoir la consolation de lui parler hors de la maison du Comte, son Pere & son Rival. Pour cet effet, je redoublai mes instances, pour que celui-ci se hâtât de faire choix du Couvent où nous nous réjouissions, mon Amie & moi, de pouvoir passer une année.

Le Comte avoit tant d'ardeur à me complaire, qu'étant sorti le même jour, il me dit le soir, que je pourrois le lendemain entrer dans le Couvent qu'il m'avoit choisi. Il étoit convenu avec
l'Ab-

l'Abbesse, que nous aurions, mon Amie & moi, un appartement commode pour nous seules, que, sans être assujetties à demander des permissions, nous pourrions rendre & recevoir toutes les visites que nous voudrions; que rien enfin ne gêneroit notre liberté. Outre la Dupré, qui devoit nous accompagner dans le Couvent, le Comte nous destina encore une Cuisiniere, qui avoit ordre de ne rien négliger pour nous bien régaler. Je devois bien des remerciemens au Comte pour tant d'attentions, & je les lui fis de la manière la plus obligeante.

Je ne rapporterai pas les entretiens que j'eus avec le Baron, avant mon entrée dans le Couvent. La démarche que j'allois faire, l'ardeur avec laquelle j'avois sollicité le consentement de son Pere, étoient pour lui des garans trop sûrs de mon inviolable

ble constance, pour qu'il pût emporter quelque inquiétude : aussi me parut-il plus disposé qu'auparavant à passer avec patience le tems de son exil. Car s'il n'est rien de plus cruel que la nécessité de s'éloigner d'un objet tendrement chéri, quelle source de consolation pour un Amant, d'être assuré que l'absence ne servira qu'à enflammer davantage les tendres sentimens de celle qu'il adore !

Mais laissons-là le Baron, & tout ce qui se passa jusques à mon entrée dans la Monastère, pour avancer le récit d'un événement, le plus heureux de ma vie.

Le Comte nous conduisit lui-même au Couvent, où tout étoit préparé pour notre reception. Nous montions au parloir, où l'Abbesse parut, & nous fit l'accueil le plus gracieux. Je ne sçais si elle fut aussi contente de ma
phy-

physionomie que je le fus de la sienne; mais il ne me souvient pas d'en avoir jamais vû une plus heureuse & plus revenante. La douceur & la bonté de son ame étoient peintes sur son visage, & vous demandoient toute votre confiance; elles vous la ravissoient même. Vous ne nous avez pas trompées, Monsieur le Comte, lui dit-elle en nous regardant, mon Amie & moi, d'une manière fort obligeante; vous nous aviez fait un portrait bien charmant des Demoiselles que vous vouliez confier à nos soins, mais, quoi que vous en ayez dit, je vois quelque chose de plus aimable encore que ce que vous nous aviez promis. Mesdemoiselles, ajouta-t-elle, en adressant la parole à Mademoiselle de Mezin & à moi, j'espère que vous me ferez l'honneur d'être de mes Amies; car c'est sur ce pied-

pied-là que je fouhaite de vivre avec vous. J'oserai vous demander, Madame, lui répondis-je, que vous veuillez bien m'honorer de vos bontez ; & je n'oublierai rien pour en mériter la continuation. Oh ! de grace, Mademoiselle, me répartit la bonne Abbessé, commencez à vous accoûtumer à me parler comme on parle à une Amie. Je veux être la vôtre ; & je conclurai que vous refusez d'être la mienne, si vous ne me parlez avec plus de cordialité & de franchise : mais nous aurons heureusement le tems de faire connoissance ensemble, & vous ne tarderez pas à convenir, que l'on ne peut être plus ennemie que je le suis de toute cérémonie qui peut gêner tant soit peu l'amitié & la confiance.

On s'entretint encore pendant
quel-

quelques momens. La Dupré, notre Gouvernante, qui étoit entrée dans le Couvent, & qui étoit allée visiter l'appartement qui nous étoit destiné, vint nous dire qu'elle y avoit fait porter nos hardes, & que tout étoit prêt pour nous recevoir; ainsi nous n'eumes plus qu'à entrer. Le Comte ne put s'empêcher de soupirer au moment de cette separation. Ses regards, qui me suivirent aussi loin qu'ils purent, me disoient combien mon éloignement alloit faire souffrir son cœur, très-sensible à cet état de désolation où je le mettois. Je voulus l'en tirer, & rien ne me fut plus aisé. Je retournai donc sur mes pas, & je dis au Comte : Vous nous quittez, Monsieur; mais vous ne me dites pas si j'aurai bientôt l'honneur de vous revoir : vous n'oublierez pas, s'il vous plaît, que

que c'est-là une des conditions auxquelles vous vous êtes engagé; croyez au reste que j'aurai soin de vous la rappeler, s'il vous arrive de ne pas vous en souvenir. Non, ma charmante Demoiselle, me répartit-il, c'est-là une peine que j'aurai soin de vous épargner. Je vous suis cependant bien obligé de ce que vous me permettez de croire que mes visites ne vous importuneront pas : & que manqueroit-il à mon bonheur, si j'étois assuré que vous trouveriez autant de plaisir à les recevoir que j'en aurai à vous les faire. Comptez, Monsieur, lui répondis-je, que si votre félicité dépend de la satisfaction que j'aurai de vous voir, vous pouvez hardiment vous estimer le plus heureux de tous les hommes. Voilà plus qu'il n'en falloit pour laisser le Comte comme enchanté de tout ce que je lui avois dit de

flateur : quelle espérance n'en conçut-il pas pour le succès de ses vœux ! Mais en même tems, qu'il étoit éloigné de pénétrer mes vrais sentimens à cet égard !

Mon dessein cependant n'étoit pas de tromper le Comte : Je lui devois toute mon estime & toute ma reconnoissance ; pouvois-je par conséquent être insensible au plaisir de le revoir ? Voilà ce qu'il ne devoit pas craindre : Mais il se promettoit qu'à ce plaisir pourroit se joindre dans la suite quelque peu d'amour. Eh bien ! qu'il se flate de cette espérance. Suis-je obligée de le détromper d'une erreur qui lui plaît , & dont je puis tirer avantage ? Mais peut-être m'accusera-t-on de n'avoir pas agi en ceci avec toute la bonne-foi que je devois ; soit, j'en fais même l'aveu mais que l'on convienne aussi pour ma décharge,

ge, que je me trouvois dans des circonstances si délicates & si critiques, que j'aurois trop risqué à être plus sincère. Mais je reviens.

Me voilà donc enfin avec ma chere Amie dans le Couvent. Force caresses qui nous furent faites par les Religieuses, nous firent bien augurer de cette maison. Notre entrée fut pour elles une occasion de dissipation qu'elles ne laisserent pas échaper : ajoutons, qu'il falloit bien que leur petite curiosité eût son compte. Ce sont de nouvelles figures qui paroissent; comment sont-elles bâties? De quelle couleur, de quelle étoffe sont leurs habits? Voilà ce qu'il importe de sçavoir. J'ai fait l'éloge de la figure aimable de mon Amie; & peut-être est-ce avec une secrète complaisance que j'ai parlé de la mienne: Que l'on juge si nous pouvions

craindre la censure de ces bonnes Filles, qui venant les unes après les autres nous examiner avec une curieuse avidité, je ne remarquai dans aucune rien de cet air béat & patelin, qui est l'appanage ordinaire du voile. La tristesse, la gêne & la contrainte, paroissoient bannies de cette maison. Ces Religieuses, formées sur l'exemple de leur Abbessé, mettoient dans leurs façons quelque chose de si doux, de si franc & de si aimable, que je ne doutai point de pouvoir passer chez elles les jours les plus heureux. Passons au lendemain, jour qui, quoique destiné au départ de mon Amant, fut le plus fortuné de ma vie.

Le Baron m'avoit appris par un petit billet, que je reçus le soir avant que de me mettre au lit, que tous les préparatifs nécessaires pour son voyage étant faits,

faits , il ne pouvoit plus différer de partir ; qu'il avoit envain pressé le Comte de lui accorder quelques jours de délai , qu'il avoit été inexorable ; qu'ainsi il auroit l'honneur de venir le lendemain me faire ses adieux. On s'imaginera bien que je ne dūs pas passer une nuit fort tranquille : Une absence d'une année ! quel sujet de désolation pour un cœur aussi tendre que le mien ! Ce n'étoit cependant qu'à cette condition que je pouvois être heureuse. Aussi fut-ce-là le motif de consolation qui servit le plus à me faire envisager l'éloignement du Baron avec moins de frayeur. Je sçavois que la parole du Comte étoit inviolable. Au bout d'une année il devoit consentir aux vœux de son Fils , si rien n'avoit pu ébranler sa constance & la mienne : & pouvois-je douter de celle de mon Amant ?

J'avois si peu dormi pendant la nuit, que le sommeil commença à appesantir mes paupieres, lorsqu'il fut tems de me lever. Mon Amie, qui ne voulut pas troubler mon repos, m'en laissa tranquillement goûter les douceurs jusqu'à midi ; & peut-être m'auroit-elle laissée au lit plus long-tems, si l'on n'étoit venu nous avertir, que le Baron nous attendoit toutes deux au parloir. La visite qui m'étoit annoncée, me fit lever précipitamment. Je m'habille à la hâte, sans donner presque aucun soin à ma parure. D'ailleurs il convenoit assez que je parusse dans un désordre qui annonçât celui de mon ame ? Toute occupée des tristes adieux que j'allois recevoir, je ne pris pas garde aux murmures de ma vanité, qui me reprochoit l'air negligé dans lequel j'allois m'offrir aux yeux de mon Amant. Quelques in-

instans suffirent donc pour me mettre en état de descendre à la grille ; & j'y fus accompagnée de Mademoiselle de Mezin.

Dans quel affreux accablement le Baron ne me parut-il pas plongé ! Ses soupirs, ses tristes regards, qui furent bientôt après suivis de larmes amères, me firent connoître, bien mieux que ses discours, l'excessive douleur qui déchiroit son cœur. Quelques momens se passerent, sans qu'aucun de nous eût la force de proférer une seule parole. Mon Amie, peut-être aussi attendrie que moi du départ de son frère, parla la première, & lui fit des reproches sur la tristesse immodérée à laquelle il se livroit : Eh ! songez donc, cher Baron, lui dit-elle, aux raisons que vous avez de vous consoler ; vous voilà affligé, comme si vous étiez le plus infortuné de tous les hommes ;

mes ; avez-vous cependant sujet de vous plaindre si extrêmement de la rigueur de votre sort ? Est-ce trop d'une année d'absence pour mériter le bonheur qui vous est assuré ? Vous-reste-t-il quelque doute sur la sincérité des promesses du Comte ? Eh ! non, ma chere Sœur , répondit le Baron en soupirant , ce n'est point-là le sujet de mes inquiétudes ; ce ne sont pas même les cruels maux de l'absence à laquelle je suis condamné , qui me désespèrent le plus ; mais mon peu de mérite peut-il me rassurer ? Puis-je , éloigné de ces lieux , ne pas vivre dans de continuelles allarmes ? N'y laissé-je pas dans mon Pere un Rival trop redoutable ? Les qualitez qui le distinguent , la reconnoissance qui parlera en sa faveur , tout cela peut-il ne pas me faire craindre ? De grace , Monsieur , lui répondis-je en l'inter-

rom-

rompant , arrêtez ; & si vous m'aimez , ne me laissez pas paroître des soupçons dont ma gloire auroit droit de s'offenser , & que je ne vous pardonnerois peut-être de ma vie : je ne sçais même si je ne vous laisserai pas partir avec tout mon couroux. Oh ! s'il vous plaît , ma chere Amie , me dit Mademoiselle de Mezin en se jettant à mon col , voilà de petits mouvemens de colere que je vous prie de modérer , ou bien je vais à mon tour me fâcher contre vous : car je veux que les craintes du Baron soient mal fondées ; voudriez-vous lui en faire un si grand crime ? Dans l'absence , tout ne devient-il pas pour un Amant un sujet de frayeur ? Mais , cher Baron , rassurez-vous ; c'est moi , c'est une Sœur qui vous aime , qui se charge de donner tous ses soins à entretenir l'objet de votre tendresse dans les favor-

rables intentions que vous lui connoissez. C'est-là , ma Chere, lui répondis-je, s'y prendre assez mal pour raccommoder les choses. Monsieur le Baron vient de faire une faute, & vous jugez à propos d'en faire une plus grande, par la parole que vous lui donnez de le servir auprès de moi : Voilà assurément une promesse qu'il étoit fort nécessaire de faire ; comme si c'étoit par recommandation que l'on aimât, ou que l'on continuât à aimer.

Nous en étions-là de notre conversation , lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée d'une Religieuse , qui , de la manière du monde la plus polie , nous demanda pardon de l'importunité qu'elle alloit nous causer : C'est bien à regret , Mesdemoiselles, nous dit-elle , que je vais peut-être vous incommoder , mais je vous demande en grace de m'ex-

cu-

cufer : une Dame de mes Amies, qui est à présent avec Madame l'Abbesse , vient pour me parler d'affaires importantes ; tous les Parloirs sont remplis , & il n'y a que celui-ci où je puisse recevoir sa visite ; mais elle sera courte. Elle n'eut pas achevé de parler, que la Dame qui avoit été annoncée, entra. Elle étoit vêtue de noir, & avoit un grand-voile qui lui cachoit plus de la moitié du visage , & qui m'empêcha d'en distinguer les traits : ce que j'en voyois cependant, paroissoit m'annoncer une figure qui ne m'étoit pas tout-à-fait inconnue. Son air, sa démarche, son port, fixèrent mes regards, jusqu'à ce qu'elle eût pris place auprès de la Religieuse, son Amie. Un pressentiment secret agissoit en moi. Le Baron, ou le Baron lui-même, cet Amant qui m'étoit si cher, me parloit, & c'étoit avec beaucoup de

de distraction que je l'écoutois. J'attens impatiemment que la Dame inconnue ait commencé l'entretien avec son Amie. Elle parle enfin ; nouveau sujet de surprise : le son de sa voix passe jusqu'à mon cœur. Je prête une nouvelle attention à ses discours, & faisie d'un mouvement qui me ravit comme hors de moi-même, je vole auprès de celle dont la voix m'avoit si vivement frappée. Non , m'écriai-je en m'approchant d'elle, je ne me trompe point ; c'est ma chere & aimable Amie, c'est Mademoiselle Delanoy dont je viens d'entendre la voix. Au son de la mienne, cette Dame quitta sa place, & vint à ma rencontre : nous voilà vis-à-vis l'une de l'autre ; nous nous reconnoissons toutes deux ; nous heurtons nos têtes contre les grilles, qui s'opposoient aux tendres & vives caresses.

resses que nous avions à nous faire (car c'étoit Mademoiselle Delanoy) nos transports marquoient combien nous souffrions de ne pouvoir nous jeter au col l'une de l'autre. Ma tendre & fidèle Amie ! Ma chere & aimable Amie ! Ce furent-là les seules paroles que nous répétâmes une infinité de fois. Quel bonheur ! Quel comble de joye ! Aurions-nous pu l'espérer ! Quel hazard plus heureux ! Nos discours pouvoient-ils ne pas se ressentir du trouble charmant qui nous agitoit ?

Le Baron & Mademoiselle de Mezin étoient au fait de mes Avantures. Je n'avois pu les leur raconter, sans leur parler souvent de la tendre amitié qui nous lioit, Mademoiselle Delanoy & moi. Ainsi, lorsque j'eus prononcé son nom, en me précipitant vers elle, mes transports ne
les

les étonnerent point. Mais, quelles nouvelles plus ravissantes que celles qu'elle avoit à m'apprendre !

Quelle rencontre pour moi plus heureuse ! me dit-elle. Après plusieurs années d'absence, j'ai le doux plaisir, ma Chère, de vous revoir ! Avec quelle inquiète ardeur n'ai-je pas soupiré après ce doux instant ! Depuis trois mois sur-tout, que de mouvemens, que de soins, ne me suis-je pas donnée pour avoir de vos nouvelles ! Et quelles cruelles inquiétudes n'aurois-je pas épargné à vos infortunéz Parens, si j'avois pu les instruire de votre sort !

A ce mot de Parens, je marquai une extrême surprise. Je ne me possédai plus. A mes Parens ! ma Chère, dites-vous, m'écriai-je, à mes Parens ! Eh quoi ! puis-je croire que j'en aye encore
sur

sur la terre ? Puis-je croire que je ferai renduë à leur tendresse ? Oh ! achevez, de grace, ma chere Amie, ajoutai-je, je n'aurai plus de vœux à former, si vous pouvez m'instruire de ma naissance. C'est-là un point, ma Chere, me dit-elle, qu'il m'est aisé de vous éclaircir, puisqu'il n'y a pas encore trois mois que j'ai eu moi-même l'honneur de parler à Mylord Rendan, votre Pere.

Ah ! quel désespoir ne lui a pas causé le mortel chagrin qu'il a eu de voir que tous les soins qu'il a pris pour avoir des nouvelles de sa chere Marianne, étoient inutiles. Non, jamais on ne vit un Pere plus tendre & plus affligé que lui ! Son amour l'avoit fait voler d'Angleterre à Meaux, dans l'espérance de vous y trouver. Il accable de reproches l'Abbesse, qui ne peut lui rendre le précieux dépôt qui lui a été con-

confié. Informé de l'étroite liaison qui étoit entre nous , il ne doute pas que je ne sois instruite de votre destinée. Il demande mon adresse ; on la lui donne ; & dans le même moment il se rend à Paris chez moi. On m'annonce sa visite , & je la reçois. Vous voyez, Madame, me dit-il en m'abordant , le plus malheureux de tous les Peres ; je n'avois qu'une Fille unique que j'adorois , quoique je n'aye jamais eu le plaisir de la voir : dites-moi, je vous prie , puis-je espérer qu'elle fera rendüe à mes vœux ? Je viens de Meaux , où je sçavois qu'elle étoit en pension dans un Couvent. J'ai eu la mortelle douleur de n'en pouvoir apprendre aucune nouvelle. L'on m'a dit, Madame, que vous étiez la fidèle Amie de cette Fille infortunée , nommée Marianne ; de
gra-

grace , rendez-moi la vie en m'instruisant de son fort : dites-moi , où puis-je retrouver ce cher objet de ma tendresse ? Comment , Monsieur , lui dis-je , vous êtes le Pere de la charmante Marianne , de cette Amie que j'aime plus que moi-même ! & vous venez m'en demander des nouvelles ? Hélas ! que de larmes & de soupirs ne m'a pas déjà coûté l'incertitude de son fort ! & que de perquisitions & de recherches n'ai-je pas faites pour en sçavoir quelque chose ! Mais tous mes mouvemens & tous mes soins à cet égard n'ont été suivis d'aucun succès : & vous me voyez , Monsieur , livrée , comme vous , aux mêmes inquiétudes.

Je n'essayerai point , ma Chere , dit Mademoiselle Delanoy , de vous exprimer l'excessive douleur que le désolé Mylord fit paroître. Elle lui fit répandre un

torrent de larmes; son visage en étoit baigné: j'y mêlai les miennes. Il a passé ici deux mois, qu'il a employez en d'inutiles recherches. Il m'a fait chaque jour l'honneur de me venir voir. Vous seule faisiez le sujet de nos tristes entretiens. Aucune de vos Aventures qui ne fût pour lui très-intéressante, & qu'il ne m'ait fait répéter plusieurs fois. Il m'a raconté aussi les siennes, & celles de votre tendre Mère.

Mes soupirs & mes pleurs m'avoient ôté la force de répondre à mon Amie. J'étois saisie au point, que je craignois à chaque instant de tomber en foiblesse. C'étoit mille mouvemens divers qui s'élevoient dans mon cœur. Si l'espérance de retrouver mes Parens me transportoit de joye, ce sentiment étoit troublé par la part que je prenois à la tristesse où les
les

les livroit la cruelle incertitude de ma destinée.

Mademoiselle Delanoy devoit me faire un récit touchant : comme elle m'avoit dit sçavoir les Aventures de mes Parens , je mourois d'impatience de les apprendre. Elle prévint mes desirs : Je vois bien, me dit-elle, que je ne dois pas songer à vous quitter de toute la journée, tant j'ai de choses merveilleuses à vous dire. Je serois d'avis que vous me fîsiez la grace de venir dîner chez moi. L'Abbesse de ce Couvent est de mes Amies ; & je suis sûre qu'elle ne me refusera pas la permission que je vais lui demander de vous emmener. Mon carosse est là-bas , nous n'aurons qu'à y monter. Si j'osois espérer , ajouta-t-elle, que Monsieur & Mademoiselle (c'est au Baron & à Mademoiselle de Mezin qu'elle adressa ces paroles) voulussent me fai-

re la même grace , j'aurois l'honneur de les en prier instamment.

La partie étoit trop du goût du Baron & de sa Sœur, pour qu'ils ne l'acceptassent pas volontiers. Il ne s'agissoit plus que de parler à l'Abbesse ; & ce fut un soin dont je me chargeai. Mon impatience me fit bientôt rejoindre mon Amie, qui, en m'attendant, s'entretint quelques momens avec la Religieuse qu'elle étoit venu voir, & à qui elle n'avoit pas encore eu le tems de dire un mot. L'Abbesse voulut elle-même nous conduire , Mademoiselle de Mezin & moi, jusqu'à la porte du Couvent : Voilà, Madame, dit-elle à mon Amie, des Demoiselles que je vous confie ; mais c'est à condition que vous me ferez la grace de les ramener de bonne-heure. Oui, Madame , lui répondit Mademoiselle Delanoy ,
je

je vous le promets : mais j'espère aussi que vous ne me refuserez pas le plaisir de jouir quelquefois chez moi de leur compagnie ; car je prévois, que c'est-là une prière que j'aurai souvent à vous faire. Après quelques révérences faites à l'Abbesse , nous voilà, le Baron, mes deux Amies & moi, montez en carrosse. Vous voudriez peut-être , ma Chere, me dit Mademoiselle Delanoy , que j'entamasse dès ce moment le récit intéressant que j'ai à vous faire ? Mais il faudra , s'il vous plaît, contenir votre impatience ; nous aurons le tems de nous entretenir après le repas : contentez-vous jusqu'à ce tems-là de l'assurance que je vous donne, que je n'ai que des choses très-agréables à vous apprendre. Mais, ajouta-t-elle, scavez-vous que j'ai bien de reproches à vous faire ? Des reproches, à moi ! ma chere Amie,

lui repartis-je ; ah ! comment donc ? Comment ! me repliqua-t-elle ; c'est qu'il paroît que vous songez bien peu à mes intérêts : Quoi ! vous me voyez en grand deuil , & vous ne m'en avez pas encore demandé la raison ? Sçavez-vous que depuis six mois je suis veuve ? Je vous avois dit, lorsque je sortis de notre Couvent de Meaux, que mes Parents me rappelloient à Paris pour me marier au Marquis du Fresnoi ; rappelez-vous les cruelles allarmes que cette nouvelle me causa ; je ne soupçonnois cependant qu'une partie des malheurs dont j'étois menacée. Je vous les raconterai à leur tour, & je suis sûre que vous ne pourrez en entendre le récit sans répandre des larmes. Mais ne nous occupons aujourd'hui que du plaisir que nous avons de nous revoir ; apparemment nous ne serons pas condamnées à nous separer si-tôt ;
ainsi

ainsi nous pourrons donner bien des momens à nous raconter nos aventures : Mais je souhaite bien que les vôtres n'aient pas été aussi tristes & aussi affreuses que les miennes.

La Marquise de Fresnoi (car c'est de ce nom-là que j'appellerai dorenavant mon Amie) me donna lieu ensuite, par les questions qu'elle me fit, de lui apprendre une partie des obligations que j'avois à la généreuse Comtesse, Mere du Baron & de Mademoiselle de Mezin; de façon qu'elle comprit aisement, qu'elle m'avoit trouvée dans la compagnie de deux personnes à qui je devois être tendrement attachée. Je suis charmée, me dit-elle, on ne peut l'être davantage, des choses que vous venez de m'apprendre, parce que je suis assurée que Monsieur & Mademoiselle ne pourront que prendre beaucoup de

part aux heureuses nouvelles que j'ai à vous donner: je ne sçais même, si je me trompe; mais il me semble que Monsieur le Baron a quelque raison particuliere d'y prêter plus d'attention que tout autre. Comment donc, ma chere Amie ? lui répondis-je; il me semble que dans peu de tems vous vous croyez bien sçavante ? Vous ne déguiserez pas avec moi, me repartit-elle, quand je vous aurai dit à qui je dois cette science : c'est au talent que j'ai de lire dans les yeux.

Il faut remarquer que ceux du Baron, qui n'avoient point encore été détournés de dessus moi, me tenoient un langage si intelligible & si tendre, qu'ils mirent aisément la Marquise au fait de ce qu'elle devoit penser.

En nous entretenant ainsi, nous arrivâmes & descendîmes chez elle. Ses ordres furent donnés pour

pour que l'on nous servît promptement à dîner ; ainsi nous ne tardâmes pas long-tems à nous mettre à table. Ce fut pendant le repas que j'achevai d'instruire mon ancienne Amie de toutes mes Aventures qu'elle ignoroit. J'en étois au départ du Baron , lorsqu'elle m'interrompit pour me dire , que si l'on s'en rapportoit à son avis, mon Amant auroit à faire un voyage bien différent de celui pour lequel il se préparoit. C'est pour l'Angleterre, Monsieur, lui dit-elle , que vous devez vous embarquer au plus vite, pour arracher les Parens de mon Amie à la mortelle douleur qui les accable ; vous les instruirez de son sort ; vous solliciterez leur consentement ; & je crois qu'ils ne refuseront pas de se prêter à vos désirs. Je vous ai dit que j'ai l'honneur de connoître particulièrement le Pere de Mademoi-

selle ; j'entretiens même un commerce de lettres avec lui ; vous lui en remettrez une de ma part ; & mon Amie écrira aussi de son côté : n'en est-ce pas assez pour que vous puissiez vous promettre le plus heureux succès ? Le Baron ne sçavoit où trouver des termes pour exprimer à la Marquise toute sa reconnoissance. Quelles citations de graces , Madame , lui dit-il , n'ai-je pas à vous rendre ? Rien de plus sage que l'avis que vous me donnez. Avec quelle ardeur aussi ne vais-je pas entreprendre le voyage que vous me conseillez ? Souffrez , mon adorable Reine , me dit-il , que je parte sur l'heure : puis-je trop me hâter d'aller essuyer les pleurs de vos chers Parens ? Que ce soit moi qui ait le bonheur de leur apprendre , que votre sort ne leur laisse plus de larmes à verser. Je vous sçais bon gré , Monsieur ,
lui

lui répondis-je, de votre empressement : oui, avancez les momens de votre départ, pour hâter ceux de votre retour. Mais peut-être y a-t-il des arrangemens à prendre pour votre voyage ; & ces arrangemens dépendent des éclaircissemens que mon Amie va me donner sur ma naissance. Non, ma Chere, me répondit-elle, je ne reculerais pas davantage votre joye, & vous allez apprendre à quel sang illustre vous devez votre origine. Passons, si vous le voulez bien, dans mon cabinet ; j'ai donné mes ordres pour que l'on ne vienne pas nous interrompre. J'ai aussi à vous y montrer un bijou qui vous doit être bien cher.

C'étoit en nous levant de table que la Marquise nous parloit ainsi. Nous la suivîmes dans son cabinet, où elle ne fut pas plutôt entrée, qu'ayant ouvert un petit coffre, elle tira d'un étui, une
mi-

miniature travaillée avec beaucoup de délicatesse. Le voilà, me dit-elle, en me le présentant, ce bijou dont je vous ai parlé ; examinez-le , & jugez , s'il n'est pas juste que je le conserve avec soin : mon Portrait ! m'écriai-je après avoir jetté un premier coup d'œil sur cette miniature (& il est vrai que mon visage y étoit rendu trait pour trait) voilà qui me surprend ! & il faut sans doute que ce soit-là un ouvrage d'imagination. Mais quelle fut ma surprise , lorsque mon Amie m'apprit, que le Portrait que j'avois entre les mains, lui avoit été donné par mon Pere, & que c'étoit celui de ma Mere ! Je ne pouvois me lasser de le baiser ; je m'attendrissois même au point que je ne pus retenir mes larmes. Attendez pour en répandre , me dit la Marquise, que vous soyez entre les bras de cette tendre & ai-

aimable Mere , dont je vais vous raconter l'Histoire , telle qu'elle m'a été rapportée par Mylord votre Pere. Là-dessus, après nous être assis, elle commença ainsi son récit.

Celle à qui vous devez le jour , ma chere Amie , s'appelloit Mademoiselle de Crezé , avant qu'elle fût mariée à Mylord de Rendan. Elle nâquit à Grenoble en Dauphiné , où ses Parens faisoient leur séjour ordinaire. Le Comte de Crezé , son Pere , avoit signalé son courage dans plusieurs batailles , & avoit mérité d'être élevé aux plus brillans emplois ; mais ses biens n'étoient pas , à beaucoup près , proportionnez à l'éclat de sa naissance & de son rang. Ce fut pour pouvoir les soutenir , qu'il épousa une riche Héritiere ; mais la mort ne le laissa pas jouir long-tems des grands revenus que sa nouvelle Epouse lui apporta en mariage. Il
s'ar-

s'arracha d'entre ses bras au bout d'une année pour aller au siège de Landau, où il fut tué, à la tête de son régiment. On n'apprit pas cependant si-tôt cette nouvelle à la jeune Comtesse, parce qu'elle n'attendoit alors que le moment pour accoucher, & elle accoucha en effet huit jours après la mort de son Epoux; ce fut à votre aimable Mere qu'elle donna le jour. Deux mois s'écoulerent avant que l'on eût instruit la jeune Veuve de son malheur. Elle en parut inconsolable; mais la fin de son deuil fut aussi celle de sa douleur & de ses larmes. Ce ne fut plus cette Veuve désolée qui fuyoit toutes les compagnies qui pouvoient la distraire de son chagrin. Elle recommença à paroître dans le monde avec éclat, & à y faire une figure brillante. Elle crut être en droit de soutenir, par un luxe & un faste

ex-

excessifs , le titre de Comtesse qui flattoit sa vanité, parce que, quoiqu'elle fût d'une extraction noble, il n'y avoit cependant jamais eu dans sa famille aucun titre qui l'eût illustrée. Son esprit , ses manières polies & engageantes , jointes aux grandes dépenses qu'elle faisoit , attirèrent bientôt chez elle tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées dans la ville. Mais il faut dire pourtant , que , quoique la jeune Comtesse parût toute occupée de son plaisir , elle ne negligea pas le soin de l'éducation de Mademoiselle de Crezé , sa fille, & qu'elle eût toujours pour elle une tendresse infinie ; jamais aussi enfant ne mérita plus d'être aimée. A mesure qu'elle grandissoit , elle laissoit voir en elle les qualitez les plus capables de charmer & de plaire : esprit , beauté , douceur , modestie & sagesse , rien ne lui man-

manquoit de tout ce qui peut rendre une jeune personne accomplie.

C'est pour en venir plutôt aux Aventures intéressantes de son Histoire, que j'ometts tout ce qui se passa jusqu'au moment qu'elle fut tirée d'un Couvent, où l'on avoit achevé de polir son éducation. La jeune de Crezé, âgée alors de quinze ans, fit sa première apparition dans le monde. Ses charmes naissans ne tarderent pas à lui faire un grand nombre de tendres & sinceres adorateurs. Mais l'heure n'étoit pas encore venuë où elle devoit faire la première épreuve de la sensibilité de son cœur : peut-être sa petite vanité lui laissoit-elle voir avec quelque plaisir cette foule d'illustres soupirans que ses appas attachoient continuellement à sa suite ; mais elle opposoit un cœur insensible à tous les vœux qu'ils lui

lui adressoient. Chaque jour il se présentoit pour elle quelque nouveau parti, également honorable & avantageux ; mais aucun n'étoit de son goût.

Le moment cependant approchoit, que l'Amour alloit offrir à ses yeux celui qui devoit triompher de son indifférence. Le jeune Lord de Rendan, qui sortoit de la plus illustre & de la plus ancienne Noblesse d'Angleterre, voyageoit depuis deux ans dans les divers Etats de l'Europe, avec une nombreuse suite. Il venoit de Paris, & suivoit la route du Piémont, pour passer de-là dans les autres Cours d'Italie, lorsqu'une maladie le surprit à Grenoble, & l'obligea d'y faire quelque séjour. Sa convalescence fut suivie de près de l'entier rétablissement de ses forces. Il ne se hâta pas cependant de partir, parce qu'il s'étoit fait à Gre-

noble un nombre d'amis choisis, qui, par leurs pressantes instances, l'engagerent à différer son voyage de quelques mois.

Mylord n'avoit point encore paru chez la Comtesse de Crezé, où se tenoient les plus brillantes assemblées ; & il y fut introduit & reçu avec toutes les marques de distinction dûes à son mérite & à son rang. Peu de figures aussi revenantes, de physionomies aussi heureuses que celle de ce jeune Seigneur ; & cet extérieur si charmant étoit soutenu par les qualitez les plus estimables du cœur & de l'esprit. Rien de plus aimable, de plus poli & de plus aisé que ses manières & ses façons ; rien de plus noble & de plus élevé que ses sentimens. C'étoit dans ses expressions un tour fin & délicat, qui faisoit que l'on l'écoutoit toujours avec plaisir. C'étoit de continuelles saillies
les

les plus heureuses & les plus spirituelles, que la vivacité de son imagination lui fournissoit, & qui prêtoient de l'enjouement à tous ses discours.

Voilà, ma chere Amie, dit la Marquise en interrompant son récit, un portrait de Mylord, votre Pere, qui n'est qu'ébauché. Vous pourrez bientôt juger par vous-même, si je pouvois en faire un plus ressemblant. Mais je reviens à l'accueil que l'on lui fit chez la Comtesse. Elle connut tout le prix du mérite du jeune Etranger, & elle en parut charmée. J'espère, Monsieur, lui dit-elle, que vous voudrez bien ne pas vous en tenir à cette première visite que vous m'avez fait l'honneur de me faire. C'est moi, Madame, reprit Mylord, qui dois vous remercier de ce que vous voulez bien me pardonner

la liberté que j'ai prise , d'oser , quoiqu'étranger , venir vous offrir mes respects ; & je vous demande en grace , Madame , de vouloir me continuer la même indulgence , parce que je ne pourrai pas m'empêcher de commettre souvent la même faute. Ce n'en est pas-là une , Monsieur , reprit la Comtesse , que l'on aura peine à vous pardonner : mais il en est une autre , dans laquelle je vous prie de ne pas tomber , & que je ne vous pardonnerois pas facilement ; c'est que vous ne nous priviez pas du plaisir de vous voir souvent.

Peut-être allez-vous me dire , que , pour une première entrevûe , voilà un peu trop de politesse de la part de la Comtesse : mais le jeune Mylord étoit fait comme l'Amour ; & le cœur de la Comtesse , âgée seulement de
trente

trente à trente-deux ans, n'étoit rien moins qu'insensible..

Me permettez-vous d'ajouter, ma chere Amie, me dit la Marquise, que la Comtesse, votre Grand'-mere, pouffoit les choses au point, qu'elle étoit même jalouse des charmes naissans de Mademoiselle de Crezé, sa fille. Ce n'est au reste, ajouta-t-elle, que sur le rapport de Mylord que je vous raconte toutes ces choses. Deux ou trois entretiens avec la Comtesse lui suffirent, pour le mettre au fait des impressions que sa vûë avoit faites sur son cœur. Mais le sien malheureusement ne se trouva pas blessé du même trait. Les jeunes appas de l'aimable de Crezé l'avoient charmé : mais continuellement éclairé par les yeux d'une Mere jalouse, il mouroit d'envie d'avoir une conversation particuliere avec l'objet de sa tendresse, sans pou-

voir en trouver l'occasion. Les soupirs cependant & les regards allerent leur train pendant un tems : Mais un Amant peut-il se contenter toujourns de ces muets truchemens ? Le hazard enfin le servit mieux que tous les mouvemens qu'il auroit pu se donner.

La Comtesse s'entretenoit avec lui , lorsqu'elle reçut une lettre qui demandoit une prompte réponse ; ce qui l'obligea de se retirer dan son cabinet : mais toujours plus enchantée de la conversation de Mylord , elle le pria de souffrir que sa fille lui tint compagnie , en attendant que la lettre qu'elle alloit écrire lui permît de lerejoindre. Quelle occasion plus conforme aux desirs du passionné Mylord ? Et avec quelle ardeur aussi n'en profita-t-il pas ? Il avoit déjà démêlé dans les regards que la jeune de Crezé lui avoit quel-

quelquefois jettez à la derobée, que sa vûe ne lui étoit peut-être pas indifférente. Le rouge qui lui monta au visage lorsqu'elle se trouva seule avec lui, lui fit conjecturer une partie des choses qui se passaient dans son cœur. Que je serois heureux, Mademoiselle, lui dit le Seigneur Anglois, si j'osois espérer que vous ne vous fussiez pas offensée des vœux tendres & respectueux que mes regards vous ont adressés ! A moi, Monsieur ! reprit d'un ton étonné & en rougissant encore davantage Mademoiselle de Crezé ; voilà ce que je n'ai point du tout sçu deviner. C'est cependant ce que vous auriez facilement pu connoître, reprit Mylord : mais, Mademoiselle, ajouta-t-il, dût-je m'exposer à tout votre ressentiment, je ne puis tenir plus long-tems renfermez dans mon cœur, les sentimens que la vûe de vos charmes

y a fait naître ; blâmez, si vous le voulez, la temérité d'un pareil aveu ; mais vous me feriez assurément la grace de me le pardonner, si vous connoissiez toute la violence de mon pur & sincere amour. Ce n'est pas-là encore tout mon crime. Ne vous surprendrai-je point, en vous disant que cet amour dont je vous fais l'aveu, m'a fait recourir à des détours qui semblent démentir la droiture naturelle de mon caractère ? Vous avoueraï-je, que vous seule étiez l'objet des soins fréquens que j'ai rendus à la Comtesse ? Que je n'ai cherché à m'insinuer dans ses bonnes grâces, & à me rendre digne de son estime, que pour qu'elle ne me jugeât pas indigne de la vôtre ? Vous dirai-je enfin, que l'espérance de jouir du ravissant plaisir de vous voir, a été l'unique motif de mes visites si souvent réitérées ? Pronon-

cez.

cez à présent , Mademoiselle ; voilà mon crime : si c'en est un de vous adorer , je suis le plus coupable de tous les hommes. En vérité , Monsieur , répondit Mademoiselle de Crezé au Mylord , ces declarations me paroissent un peu brusques , & il me semble que je n'avois pas grand lieu de m'y attendre. Je les veux cependant croire sinceres ; & je ne vous cacherai pas qu'elles me font trop d'honneur , pour que je puisse m'en offenser. Mais , Monsieur , quel succès pouvez-vous espérer de votre amour ? Je suis soumise aux volontez d'une Mere , & cette Mere ne m'accablera-t-elle pas de tout son couroux , si elle apprend que.... Eh ! non , Mademoiselle , lui répondit le Mylord en l'interrompant , ne vous laissez point allarmer par ces vains sujets de frayeur ; souffrez seulement que j'espère , & reposez-vous sur moi

du soin de vaincre les autres obstacles qui s'opposeroient à mes vœux. La présence inopinée de la Comtesse , qui venoit d'achever sa lettre , mit fin à cette conversation. Ce fut une nécessité pour Mylord , d'en recommencer une autre , où il alloit payer le plaisir qu'il avoit eu d'entretenir son Amante. Il ne pouvoit se dispenser de parler d'amour à la Comtesse : & que n'en coûte-t-il pas , lorsqu'on est forcé d'exprimer des sentimens que le cœur dément ! Quelle contrainte pour une ame naturellement sincere , lorsqu'elle est obligée de feindre ! Mais d'un autre côté est-il rien qui rebute un cœur bien tendre , lorsqu'il s'agit de l'intérêt de son amour ? L'heureux Mylord aimoit depuis deux mois l'aimable de Crezé , sans sçavoir si elle étoit sensible à son amour , dont il n'avoit pu encore l'entretenir ;

&

& la conversation qu'il venoit d'avoir avec elle, lui permettoit de se flatter, qu'elle feroit tomber son choix sur lui, si elle étoit la maîtresse de disposer de sa main comme de son cœur. Les obstacles qu'il avoit à craindre ne pouvoient donc venir que de la part de la Comtesse, qui n'auroit pû modérer son jaloux dépit, si elle se fût apperçue, qu'elle avoit en sa fille, une Rivale à qui on la sacrifioit. Auroit-elle pu, sans éclater, apprendre qu'elle avoit été jusqu'alors le jouet des artifices de Mylord ? Il étoit donc absolument nécessaire pour le succès de ses vœux, qu'il continuât d'entretenir la Comtesse dans son erreur. La chose n'étoit pas facile : car est-il rien qui se cache plus malaisément que l'amour ?

Nos deux jeunes Amans, privez de la consolation de goûter les charmes d'un entretien
par-

particulier , furent obligez , pendant un tems , de s'en tenir au plaisir qu'ils avoient d'exprimer leurs tendres sentimens dans les lettres fréquentes qu'ils s'écrivoient , & qu'ils avoient la facilité de se rendre , par l'exactitude de Mylord à venir faire sa cour à la Comtesse. Mais ce qu'il y a de plus singulier , c'est que jamais il ne lui tenoit de discours plus tendres & plus passionnez , que lorsque la jeune de Crezé étoit à portée de les entendre : artifice dont la Comtesse ne pouvoit avoir aucun soupçon. Se seroit-elle en effet imaginé , que c'étoit-là une collusion entre Mylord & sa Fille ? Ils étoient cependant convenus ensemble , que Mademoiselle de Crezé prendroit pour elle , tout ce qu'il diroit de tendre & de galant à sa Mere : & c'étoit par des regards jettez à la derobée & comme à l'hazard ,
qu'el-

qu'elle répondoit à son Amant, & qu'elle le dédommageoit de la contrainte à laquelle cette feinte l'assujettissoit.

Cette gêne eût peut-être encore duré long-tems, sans un accident qui sembloit devoir déceler leurs artifices, & qui, contre toute espérance, avança leur bonheur. Une lettre de Mylord à son Amante, tomba, je ne sçais par quel hazard, entre les mains d'une des femmes de chambre de la Comtesse. Cette femme, appelée Fantin, après en avoir fait la lecture, se dispoisoit à la remettre à sa Maîtresse, lorsque Mademoiselle de Crezé entra dans sa chambre : Tirez-moi, je vous prie, ma chere Fantin, lui dit-elle, d'un embarras extrême; je suis inquiète, on ne peut davantage, pour un papier que j'ai perdu, & que j'ai déjà cherché inutilement par-tout : comp-
rez-

tez sur mon éternelle reconnoissance , si par vos soins je puis le recouvrer. Il faut donc, Mademoiselle, répondit la Fantin, que ce soit un billet dont la perte vous tienne bien à cœur : seroit-ce, par hazard, quelque billet tendre d'un Amant ? Ce ne seroit pas-là le compte de Madame la Comtesse : oh ! pour elle, elle est assurément en âge d'avoir des Soupirans ; mais vous, Mademoiselle, avec vos quinze ou seize ans, voyez si c'est à vous de vous mêler d'aimer, & de vouloir être aimée. Laissez-là toutes ces plaisanteries , reprit la triste de Crezé ; tâchez de me rendre le service que je vous demande, & soyez sûre que je n'en ferai pas ingrate. Mais , Mademoiselle , reprit la Fantin, qui avoit l'ame du monde la plus vénale & la plus intéressée, il est bon ce me semble , avant tout , que
nous

nous convenions de nos petits faits. Je vous avoue que j'ai des secrets merveilleux pour faire retrouver les choses perduës; eh bien, je m'en servirai pour vous tirer de peine : mais cette reconnoissance dont vous me parlez, à quoi la bornez-vous ? A de simples remercîmens ? C'est cependant une pièce rare que celle que vous redemandez : ô ! si Madame la Comtesse avoit le plaisir de la voir... Ah ! je n'en doute plus, ma Chere ; interrompit Mademoiselle de Crezé en se jettant à son col : c'est vous, j'en suis sûre, qui avez la lettre que je cherche ; rendez-la moi , je vous prie : voilà ma bourse que je vous donne ; je suis fâchée de n'être pas plus riche. La lecture du billet que vous tenez , a dû vous faire connoître les sentimens de Mylord pour moi ; je l'instruirai du service que vous me rendez , & osez

osez tout vous promettre de sa générosité. Voilà, reprit l'intéressée Fantin, ce qui s'appelle parler clair & comme il faut : Voyez, ajouta-t-elle en montrant la lettre en question, si ce n'est pas votre Ange & le mien, qui vous ont conduite auprès de moi. Allez, Mademoiselle ; ou ne perdez plus de billets, ou faites en sorte qu'ils tombent toujours dans des mains aussi sûres que les miennes. Mais vous n'oublierez pas ce que vous m'avez promis ; & de mon côté, je me souviendrai de ne jamais souffler mot de tout ceci à qui que ce soit.

Mylord Rendan ne manqua pas d'être instruit le même jour, par un billet, de ce qui venoit de se passer entre son Amante & la Fantin ; & il ne lui fut pas plus difficile de se ménager un entretien avec cette Femme, que de la mettre dans ses intérêts. Sa libéralité
fit

fit pleuvoir sur elle les présens. C'étoit-là l'accommoder trop selon son goût, pour que l'on ne pût pas tout attendre de son zèle & de son esprit intrigant. Car il est bon de sçavoir, que jamais femme n'eut autant de talens d'avancer le succès d'une intrigue, ni plus d'adresse & d'industrie que la Fantin. La voilà donc devenue la Confidente de nos deux Amans ; & le premier service qu'elle leur rendit après cette affaire, c'est qu'elle trouva le moyen de leur menager à petit bruit nombre de rendez-vous. Mais Mademoiselle de Crezé exigea d'elle, d'être toujours présente aux entretiens qu'elle auroit avec Mylord, & qui continuerent pendant plusieurs mois, sans que la Comtesse en eût aucun soupçon. La facilité qu'ils eurent de se parler, ne servit qu'à fortifier leurs mutuels sentimens de

tendresse & d'estime. Leurs plaintes étoient communes, parce qu'ils ne pouvoient encore flater leurs vœux d'aucune espérance.

Quel malheur que le mien ! disoit l'amoureux Mylord : peut-être serois-je heureux, si l'on avoit pour moi des intentions moins favorables. Quelle contrainte plus triste & plus affreuse que celle où je suis réduit ! Me voir à chaque instant forcé de trahir les sentimens de mon cœur, sans pouvoir cependant espérer aucun fruit de cette dure contrainte ! c'est plus qu'il n'en faut pour me rendre le plus malheureux de tous les Amans : Et que deviendrait mon amour, que deviendrais-je moi-même, si, faisant l'aveu de ma sincère flamme, je laissois comprendre à la Comtesse tous les artifices que mon amour m'a fait employer ? Détrompée

pée d'une erreur qui la flate, loin de m'accorder le consentement qui peut assurer mon bonheur, ne me banniroit-elle pas à jamais de sa maison ? Ne deviendrais-je pas pour elle un objet de haine & d'horreur ? Ah ! je ne le vois que trop ! il n'y a qu'un unique moyen qui peut me rendre heureux : mais la crainte m'empêche de le proposer. Eh ! pourquoi m'en faire un mystère ? répondit Mademoiselle de Crezé au passionné Mylord ; car c'est sans doute un moyen qui n'a rien de contraire au caractère d'honneur & de probité dont vous faites profession : ainsi, pourquoi appréhender de vous expliquer ? Je vais, Mademoiselle, reprit-il, vous ouvrir ma pensée, puisque vous me le permettez : ce sont les lumières de la raison seule que je veux que vous consultiez. Je vous le demande, Mademoiselle : Pen-

sez-vous que la validité des liens les plus indissolubles dépende de quelques cérémonies extérieures, ou d'un consentement souvent arraché par l'intérêt ou par l'ambition ? Doit-on, dans une union à laquelle est attaché le bonheur de la vie, consulter d'autres sentimens que ceux de l'amour le plus tendre, & de la plus parfaite estime ? J'ose me flater, Mademoiselle, ajouta le Mylord, que vous ne doutez point de la pureté & de la droiture de mes intentions. Peut-être n'hésitez-vous pas de vous en rapporter à ce que vous avez pu apprendre de ma naissance. Croyez-vous qu'un Hymen secret ? Eh ! le voilà donc, Monsieur, interrompit vivement Mademoiselle de Crezé, ce moyen qui vous reste pour assurer votre bonheur ? Mais avez-vous examiné s'il n'a rien d'offensant pour mon honneur ? Je veux croire

croire que de pareilles unions ne font peut-être pas désapprouvées dans votre patrie : mais... Eh bien, mais, reprit la Fantin, qui, par son titre de Confidente, ne craignoit pas de dire librement sa pensée ; ne voilà-t-il pas vraiment de quoi vous épouvanter ? Eh ! pardi, quand des Parens ne veulent pas entendre raison, faut-il pour cela que les Enfans soient déraisonnables comme eux ? Voilà, par exemple, Madame la Comtesse qui ne voudra pas vous donner Monsieur pour Époux, parce qu'elle le veut garder pour elle : eh bien, puisqu'elle ne songe qu'à ses intérêts, de quoi se plaindra-t-elle, si de votre côté vous songez un peu aux vôtres ? Eh ! croyez-moi, Mademoiselle, ne faites pas trop la délicate ; l'occasion est belle, profitez-en ; soufflez à Madame votre Mere la fortune qu'elle vous envie.

La Fantin eut beau cependant appuyer son avis de toutes les raisons qu'elle put imaginer, Mademoiselle de Crezé en parut peu touchée. Et ce ne fut qu'après bien du tems que le Mylord put la faire entrer dans ses vûes. Voici ce qui acheva de vaincre sa résistance.

Il y avoit déjà quelques mois que la Comtesse avoit parlé de mariage au Mylord. Cette proposition, comme vous jugez bien, n'étoit gueres du goût de celui à qui elle la faisoit, mais qu'il éludoit cependant poliment, en prétextant qu'il ne pouvoit espérer d'obtenir le consentement de ses Parens. C'est un obstacle, lui dit la Comtesse, mais qui ne me paroît pas insurmontable, si vous voulez n'écouter que la voix de votre amour. Eh ! comment donc, Madame ? lui répondit le Mylord ; expliquez-vous, de grâce :

ce : car enfin , quelque honorable que puisse être votre alliance pour ma famille , si elle a des vûes différentes pour mon établisse- ment , puis-je me flater qu'elle consente jamais à mes vœux ? Eh bien , Monsieur , reprit la Comtesse , ce sera en unissant se- cretement votre sort au mien , que vous n'aurez pas besoin de solliciter ce consentement que vous craignez de ne pas obtenir.

Après un semblable conseil donné au Mylord par la Com- tesse même , auroit-elle pu trou- ver mauvais que sa Fille en pro- fitât ? Ce fut - là aussi la raison que le Mylord fit valoir auprès de son Amante : Qu'auroit-elle pu y opposer ? Mais elle vou- loit qu'il ne manquât rien à la validité des liens qui l'uniroient à son Amant ; & il y avoit en cela bien des difficultez à surmonter. L'intrigante Fantin se chargea de

les lever. J'ai heureusement, dit-elle, un de mes Parens qui est apprentif Curé ; laissez-moi le soin de lui parler ; je lui donnerai de si bonnes raisons, & Monsieur me fournira de quoi les appuyer si bien, que je vous donne d'avance ma parole qu'elles feront leur effet. Je connois le personnage, puisqu'il est de ma race ; & je sçais qu'il entend toujours raison quand on lui parle d'or. Voilà donc d'abord un Prêtre gagné ; c'est moi qui en réponds. Mais où fera-t-il en votre faveur son petit ministère ? Tenez, Monsieur, dit-elle au Mylord, il me vient une pensée. Madame la Comtesse a un Château qui n'est éloigné que de quelques lieues d'ici, & dans ce Château il y a une Chapelle ; eh bien, c'est-là que vous pourrez épouser Mademoiselle. Vous allez peut-être me demander comment ?

ment ? Ecoutez-moi ; voici les petits arrangemens que nous avons à prendre. D'abord il suffira de dire à Madame la Comtesse, que vous auriez quelqu'envie de prendre l'air de la campagne : je vous laisse à penser , si , empressée comme elle est à prévenir vos désirs, elle hésitera d'en faire la partie avec vous ? Vous ferez donc avec elle dans son Château ; car elle ne peut vous conduire que là ; & elle ne laissera pas sans doute ici Mademoiselle. Rien , comme vous voyez, en tout cela qui n'aille tout seul, & le reste ira aussi aisément. Mon Parent sera exact à se rendre au Château, le jour qui lui aura été marqué. Madame la Comtesse ne veille pas toujours ; elle dort sans doute quelquefois ; nous profiterons du tems de son sommeil , pour nous rendre à la Chapelle, où votre mariage se fera

en belle & bonne forme. On ne peut rien de mieux , s'écria le Mylord , transporté de joye ; & tout de ce pas je vais préparer les choses pour l'exécution de ce dessein. La journée ne se passera pas, reprit la Fantin, sans que j'aye fait marché avec mon petit Cousin le Vicaire.

Aucune de ces mesures qui ne réussit au gré des desirs du Mylord. Le voilà, au bout de huit jours, devenu l'heureux Epoux de Mademoiselle de Crezé. Mais, hélas ! il ne jouit pas long-tems de son bonheur ! Il se disposoit à écrire à ses Parens , lorsqu'il en reçut des lettres pressantes qui le rappelloient en Angleterre, pour des affaires qui demandoient indispensablement sa présence, & qui ne pouvoient souffrir aucun retardement. Quelle nécessité plus cruelle que celle où il se trouva réduit ? Comment s'arracher d'en-
tre

tre les bras de cette Epouse qu'il adore? Il n'oublia rien pour la déterminer à le suivre. Nous déclarerons, lui dit-il, avant notre départ, notre mariage à la Comtesse; elle éclatera, je n'en doute aucunement; mais la fuite nous dérobera à son courroux. Mais, Monsieur, répondit Mademoiselle de Crezé, n'ai-je que le seul courroux de ma Mere à redouter? Vos Parens approuveront-ils votre choix? Vous ne leur avez pas demandé leur consentement; pourront-ils vous pardonner ce défaut de soumission à leurs volontez? Et pourrois-je ne pas me ressentir de la colere qui les animera contre vous? De quel œil me verront-ils? Voudront-ils reconnoître en moi votre Epouse légitime? Ce sont-là, Monsieur, les sujets de crainte qui m'effrayent; ainsi, prenons d'autres arrangemens, où il y ait moins

moins de danger. Hâtez-vous de partir, puisque rien ne peut retarder votre voyage. Rendu aux vœux de vos Parens, instruisez-les de notre union ; & attendez-vous aux reproches que vous aurez sans doute à en essuyer : mais espérez que par vos prières vous réussirez à les fléchir. Votre bonheur leur est cher. S'opiniâtreroient-ils à vous refuser, ce qui seul peut assurer votre félicité ? Non, leur tendresse ne pourra tenir contre vos instances réitérées, & contre le désespoir où ils vous verront livré par leur refus. Ils autoriseront notre mariage de leur aveu : Ils vous permettront de revenir prendre ici une Epouse, qui ne cessera de verser des larmes jusqu'à ce que vous soyez rendu à sa tendresse. C'est alors que je vous suivrai avec joye dans votre Patrie, parce que je serai assurée de l'accueil que me fera

fera votre famille. Mais jusqu'à ce tems-là , je continuerai à faire à ma Mere un secret de notre Hymen : flatez-la même , s'il le faut , de l'espoir d'un prompt retour. C'est-là , je crois , le parti le plus prudent que vous ayez à prendre. Mylord Rendan ne le suivit cependant qu'après avoir renouvelé les plus vives instances à son Epouse , pour la déterminer à passer avec lui en Angleterre.

Dequelles larmes ne furent pas arrosez leurs tristes adieux ! c'est ce que je n'essayerai pas d'exprimer. Je ne parlerai pas non plus de la désolation de la Comtesse , qui eut bien de la peine à se consoler , malgré la promesse que le Mylord lui fit de hâter les momens de son retour. Il me reste même tant d'Avantures à vous raconter , que je me contenterai pour le coup de vous en rap-
por-

porter les plus intéressantes.

Mylord Rendan arriva enfin en Angleterre. On juge assez avec quelle ardeur il sollicita le consentement de ses Parens; mais leur inflexible opiniâtreté tint contre ses prières & ses larmes. Il espéra qu'avec le tems il pourroit les fléchir : vain espoir, dont le tems servit à le détromper ! Ses Parens ne l'avoient rappelé, que parce qu'ils avoient conclu pour lui une alliance illustre ; & leur injuste colere redoubloit, à mesure qu'ils désespéroient d'ébranler sa constance. Mais quel sujet de désespoir pour sa malheureuse Epouse, lorsqu'elle apprit la cruelle persécution que son cher Epoux avoit à essuyer ! Elle recevoit de fréquentes lettres ; mais aucune qui lui permît de se flatter de la moindre espérance. Elle ne doutoit pas qu'elle ne pût compter sur son inviolable fidélité ;

lité; elle avoit cependant le mortel chagrin de s'assurer de plus en plus, que ses Parens n'autoriseroient jamais son choix. Mais voici le comble de ses infortunes; c'est qu'elle avançoit chaque jour en grossesse : comment en dérober la connoissance à la Comtesse? Heureusement la Fantin étoit demeurée attachée à ses intérêts; & ce fut elle, qui, par les conseils qu'elle lui donna, l'arracha aux malheurs qui la menaçoient. Il ne s'agit point, Mademoiselle, lui dit-elle, de vous abandonner aux soupirs & aux larmes; il faut de la résolution & du courage : Dieu merci, j'en ai, & pour vous, & pour moi. Sçavez-vous ce qui vous reste à faire? c'est de déloger d'ici promptement. Madame la Comtesse a un voyage à faire à Chambéry; eh bien, nous en ferons un en Angleterre : & pour ne pas manquer

no-

notre coup , vous n'avez qu'à feindre quelque maladie ; par-là vous voilà dispensée d'accompagner Madame votre Mere : pour moi , je ne manquerai pas de prétextes pour m'exempter de la suivre ; car elle a , graces à Dieu , d'autres Femmes de chambre que moi : eh bien , elle choisira celle qui lui plaira le mieux. Voilà donc notre voyage résolu ; songeons à présent comment nous le ferons. D'abord il vous faut un train convenable à votre rang , & qui puisse , à votre arrivée , faire honneur à votre Epoux. C'est-là le point embarrassant , m'allez vous dire ; oh ! point du tout : monnoye fait tout , comme l'on dit ; & heureusement vous sçavez où est le coffre fort. Eh bien , dès que Madame la Comtesse sera partie , vous n'avez qu'à y puiser largement ; & confiez-moi ensuite le soin de
con-

conduire la barque : je me charge, avec de l'argent, de vous mener bon train.

Ce fut-là, ma chere Amie, me dit la Marquise, le conseil que l'entreprenante Fantin donna à celle qui devoit vous donner le jour, & qu'elle suivit. Le jour même du départ de la Comtesse, elle se mit avec sa Conductrice dans une voiture publique, pour se rendre à Lyon, où elle ne fut pas plutôt arrivée, que la Fantin fit emplette d'une chaise de poste, & choisit trois Laquais, qu'elle engagea au service de sa nouvelle Maîtresse, & qui l'accompagnerent dans sa fuite. La crainte d'être surprise, l'obligea de prendre des routes détournées pour venir à Paris. Elle n'en étoit qu'à dix lieues, lorsque les douleurs, à qui vous devez le jour, l'arrêterent à Meaux. On vous

a raconté comment vous futes confiée à la Delort, les soins que votre chere Mere voulut que l'on prît de votre éducation, & comment elle ordonna que l'on vous mît dans le Couvent, où j'ai eu le plaisir de me lier avec vous d'une amitié qui durera autant que ma vie. Mais je ne vous rappellerai pas bien d'autres circonstances de votre naissance, que vous sçavez mieux que moi, puisque c'est de vous que je les ai apprises. Je passe à la suite de mon récit.

Cette chere Mere, dont le souvenir vous a tant fait verser de larmes, n'eut pas plutôt repris un peu ses forces, qu'elle se remit en chemin pour se rendre à Calais, où elle s'embarqua pour l'Angleterre. Mylord Rendan, qui avoit été prévenu de son arrivée, lui avoit fait meubler une maison dans
un

un petit bourg, éloigné de quelques lieues de Londres. Il vouloit dérober cette tendre & fidèle Epouse à la vûe de ses Parens, parce qu'il prévoyoit que sa présence ne serviroit peut-être qu'à redoubler leur couroux. Comme il avoit exactement supputé le jour qu'elle devoit arriver, il eut le plaisir de la recevoir entre ses bras lorsqu'elle débarqua. Fut-il jamais transport de joye pareil à ceux auxquels ils se livrerent ? Eux-mêmes pourroient-ils les exprimer ? Mylord m'en fit un récit si touchant, que je ne pus retenir mes larmes. C'est-là, me dit-il, le moment le plus heureux de ma vie, & dont, après plus de vingt ans, je ne puis me rappeler le souvenir sans un extrême attendrissement. Cette chere Epouse que j'adorois, & que je craignois de ne revoir

jamais, je la tenois entre mes bras. Le plaisir qu'elle avoit de cet heureux événement, ne lui laissoit de force que pour m'exprimer ses transports par les vives & touchantes caresses que je recevois de sa tendresse. C'étoient des ravissements qui nous mettoient hors de nous-mêmes, & qui sembloient devoir nous ôter l'usage des sens. Que de larmes de joye ne répandimes-nous pas ! Tendre & fidèle Epouse ! cher & aimable Epoux ! étoient les seules paroles que nos transports nous permettoient de prononcer, & que nous ne cessions de répéter.

Mais qu'est-ce, ma Chere ? me dit la Marquise, qui me voyoit fondre en larmes ; je m'apperçois que vous voilà attendrie à un point qui m'allarme : tâchez de faire violence à vos larmes, si vous voulez que j'acheve ce qui
me

me reste à vous raconter. Il falut faire une petite pause pour me laisser le tems de me remettre. Le Baron & Mademoiselle de Mezin, mon Amie, ne paroissoient gueres moins attendris que moi, & attendoient avec autant d'impatience la fin des Aventures de mes infortunez Parens, dont la Marquise continua ainsi le récit.

Mylord Rendan conduisit sa tendre Epouse dans la maison qui lui avoit été préparée. Il ne lui put cacher, qu'il n'espéroit presque plus de pouvoir triompher de l'opiniâtre résistance de ses Parens; que chaque jour ils faisoient de nouvelles tentatives pour le déterminer à donner sa foi à l'Epouse qu'ils lui destinoient. Je ne le vois que trop, ajouta-t-il, rien ne pourra vaincre leur refus. Mais ne leur ai-je pas

aussi fait assez connoître, querien ne pourra jamais ébranler mes résolutions?

Quelle fermeté en effet, & quelle constance n'eut-il pas à opposer, pendant plus de vingt ans, à l'injuste ressentiment de ses Pères, qui ne furent pas plutôt instruits de l'arrivée de sa chère Epouse, qu'ils eurent la dureté de bannir ce Fils infortuné de leur présence? Soumissions, prières, larmes, intercessions, rien qu'il n'employât pour les attendrir, & rien qui pût désarmer leur implacable courroux; de sorte que le malheureux Mylord, exilé de la maison de son Père, fut obligé de demeurer, un grand nombre d'années, dans le Bourg où il avoit d'abord conduit sa tendre Epouse, & dont il avoit cru pouvoir la tirer au bout de quelques jours, ou tout au plus

plus dans quelques mois. L'unique ressource qu'il eut dans ses malheurs, c'est qu'il trouva heureusement dans la bourse de ses Amis, de quoi pouvoir fournir constamment aux dépenses nécessaires pour entretenir un équipage & un train conformes à sa naissance & à son rang.

Mais voici, ma chere Amie, une Avanture qui mit vos Parens au désespoir. Vous vous rappelez que vous m'avez dit, que c'étoit par des voyes détournées, & qui vous furent toujours inconnues, qu'ils envoyoit chaque année à la Delort, chargée du soin de votre éducation, l'argent nécessaire pour votre pension; & Mylord votre Pere m'a appris, qu'il se servoit pour cela de l'entremise d'un Banquier de Calais, qui, pendant quinze ans, fut très-exact à s'acquitter de la

commission dont il étoit chargé par vos Parens; mais le désordre de ses affaires le réduisit, lorsqu'on s'y attendoit le moins, à la nécessité de faire banqueroute, & de s'exiler de sa patrie. Une année se passa sans que Mylord fût instruit de ce malheur; & ce fut durant le cours de cette année qu'arriva la mort de la Delort, & que vous vous crutes entièrement abandonnée; tandis que vos Parens, de leur côté, ignorant le malheur arrivé au Banquier chargé de leurs ordres, se désespéroient de ne point recevoir de vos nouvelles.

L'inquiète tendresse de Mylord n'auroit pas manqué de le faire voler auprès de vous à Meaux, si, sur ces entrefaites, son Pere n'avoit été surpris d'une maladie trop dangereuse dès ses commencemens, pour que l'on ne tremblât pas

pas pour ses jours. Cette maladie , qui fut d'une très-longue durée , ne permit pas à Mylord Rendan de contenter l'amour paternel qui l'appelloit auprès de vous. Il vous dépêcha un de ses gens , sur la fidélité duquel il croyoit pouvoir compter , & à qui il remit l'argent nécessaire pour payer votre pension de plusieurs années. Mais le fourbe ne vint pas jusqu'à Meaux. Il s'arrêta à Paris, où les débauches, dans lesquelles il se plongea pendant quelques mois , ne lui laisserent plus rien de l'argent qui vous étoit destiné. C'est-là, ma Chere , la cause de ce prétendu abandon qui vous a fait verser tant de larmes. Mais le moment approchoit où Mylord en auroit lui-même à répandre de bien sinceres. Il n'y avoit plus d'espérance que son Pere pût être long-

tems conservé à la vie. On l'a-
voit averti qu'il touchoit de près
à sa dernière heure. Ce fut alors
qu'il se reprocha son opiniâtre
dureté à l'égard du plus aimable
de tous les fils. Il donna ses or-
dres pour qu'on le fît incessam-
ment venir avec son Epouse. Le
désolé Mylord, accompagné de
votre tendre Mere, vola au-
près de son Pere mourant, &
ils en reçurent les marques les
plus touchantes de la plus vive
tendresse. Cher Fils, lui dit ce
Pere expirant en lui tendant les
bras, oubliez ce que je vous ai
fait ressentir de mon injuste colere.
Je ne devois point opposer une
si longue résistance à vos vœux,
reglez par les sentimens de l'hon-
neur & de la vertu. Continuez,
mon Fils, à aimer cette aimable
Epouse, bien digne de toute vo-
tre tendresse, & à jouir ensemble
des

des douceurs de l'union la mieux assortie. Quels reproches ne me fais-je pas d'avoir si long-tems traversé votre bonheur ! Et avec quelle ardeur ne travaillerois-je pas à l'accroître , si le Ciel vouloit prolonger mes jours ? Et vous , Madame , ajouta-t-il , en se tournant du côté de votre triste Mere qui fondoit en larmes , me permettez-vous d'espérer que vous perdrez le souvenir de mes injustices ? Que je suis malheureux de ne pouvoir les réparer ! Croyez que c'est-là l'unique regret que j'emporte dans le tombeau. Il s'adressa ensuite à son Epouse, & la pria avec instance, de ramasser sur votre chere Mere toute sa tendresse. Ce fut en faisant ces tristes adieux que votre Grand-Pere expira entre les bras de sa famille éplorée ; & ce fut quinze jours après sa mort, que
votre

vosre tendre Pere, désespéré de ne point apprendre de vos nouvelles, vola à Meaux, & vint ensuite à Paris, où j'ai eu l'honneur de le voir pendant les deux mois qu'il y séjourna. Ainsi finit le récit que la Marquise nous fit des Avantures de mes infortunez Parens.

Le Baron & Mademoiselle de Mezin ne cessoient de me féliciter des éclaircissemens que je venois de recevoir sur ma naissance. C'est moi, Mademoiselle, me dit le Baron, qui par ma diligence, vais hâter les momens où vous ferez renduë à vos illustres Parens. Je ne cachai pas à la Marquise l'intérêt que le Baron avoit d'entreprendre promptement ce voyage; & pour la mettre mieux au fait de mes affaires, je lui declarai aussi les intentions du Comte. Ce sont-là, me dit-elle
après

après m'avoir écoutée attentive-
ment, de nouvelles assez singulieres
que vous m'apprenez ; & je vous
avoue que votre état ne laisse pas
que de me paroître embarrassant.
Mais, à votre place, je sçais bien
le parti que je prendrois. Vous
me dites, que le Baron est con-
damné à s'exiler pendant une an-
née de sa patrie : voilà un exil
dont il est aisé d'abreger la durée.
Monsieur se hâtera de passer en
Angleterre, & par-là il terminera
toutes ses courses : voilà déjà un
point décidé. Mais passons à
un autre qui me paroît d'une
consequence extrême. C'est que
Monsieur le Comte ne doit rien
sçavoir de ce voyage , ni du
sujet qui l'aura fait entrepren-
dre. Bien plus, je serois d'avis
qu'on ne lui dît rien de ce que
je vous ai appris de votre naissan-
ce. Il faut lui menager le plaisir
de

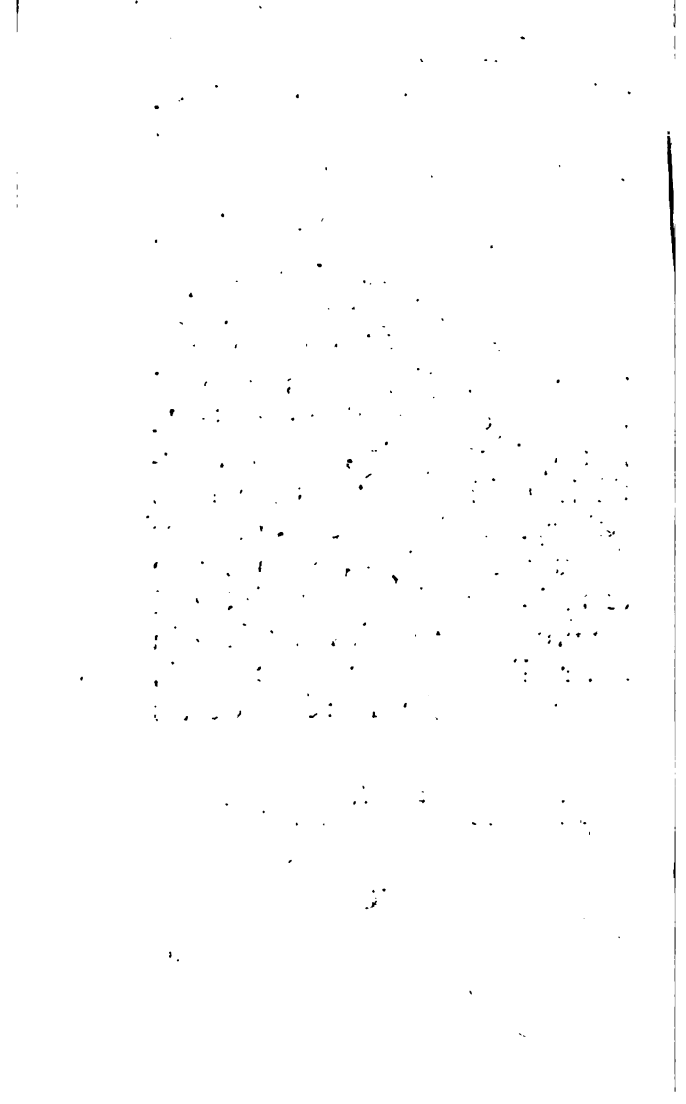
de la surprise ; elle portera , à la vérité , du préjudice à son amour , mais du moins aura-t-il la consolation d'apprendre , qu'il ne pouvoit se trouver pour Monsieur le Baron une alliance plus honorable que la vôtre. Mais , Madame , reprit le Baron en s'adressant à la Marquise , vous m'avez fait espérer une lettre dont je dois être le porteur , me faites-vous la grace de vous en souvenir ? Quoi donc , Monsieur ! lui repartit-elle , pensez-vous que j'oublie si-tôt ce qui intéresse mes Amis ? (car je veux que dès ce jour vous soyiez des miens.) Non , n'appréhendez rien ; je ferai même quelque chose de plus : c'est qu'outre la lettre que je vous remettrai demain au matin , & que je tiendrai prête , j'en ferai partir une ce soir pour Mylord , qui le
pré-

préviendra sur votre arrivée. Bien des remerciemens de la part du Baron à la Marquise; voilà ce qui se devine assez. Je lui promis aussi de lui remettre le lendemain les lettres que j'avois à écrire à mes Parens.

Nous aurions bien voulu continuer plus long-tems une si agréable conversation; mais la nuit qui tomboit, nous avertissoit qu'il étoit tems de nous retirer à notre Couvent, où nous fumes reconduites, mon Amie & moi, par la Marquise, qui me promit de venir le lendemain passer l'après-dîner avec moi, & de me faire le récit de ses Aventures.

Fin de la Neuvième Partie.





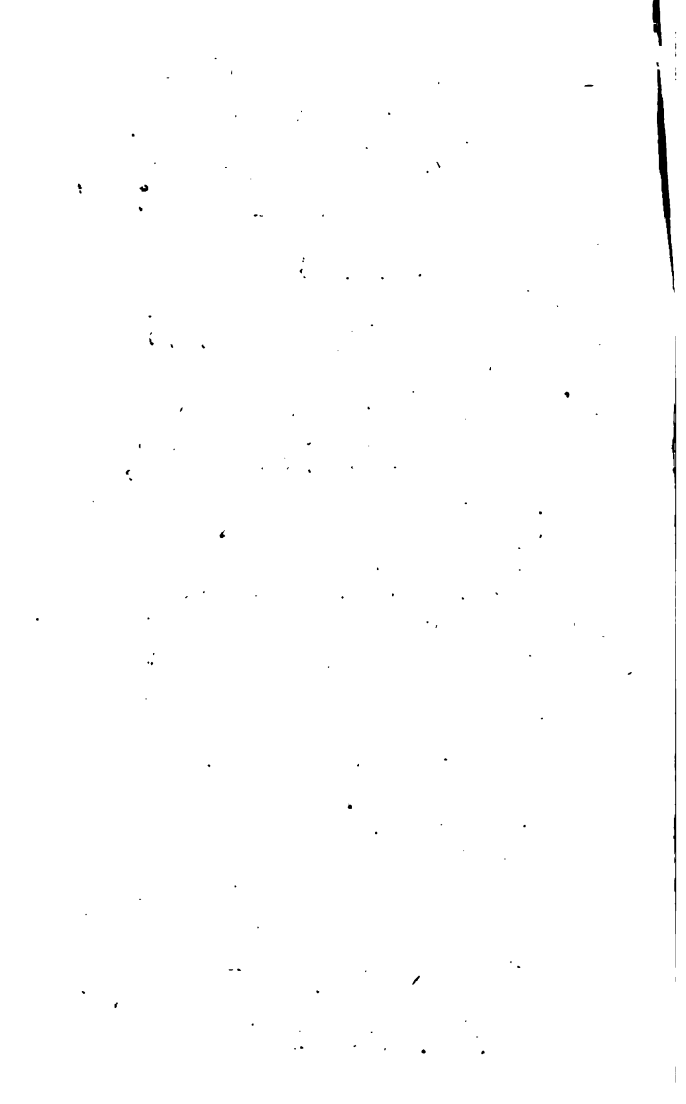
L A
NOUVELLE
MARIANNE;
O U L E S
M E M O I R E S
D E L A
BARONNE DE ****,

Ecrits par elle-même.

DIXIEME PARTIE.



A L A H A T E,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. D C C. X L.





LA NOUVELLE
MARIANNE,
O U L E S
M E M O I R E S
D E L A
B A R O N N E D E ***.

DIXIEME PARTIE.

Point de nuit où je dor-
mis moins , & point de
nuit cependant qui me
laissât moins regretter les
douceurs du sommeil , que celle
qui précéda le jour marqué pour le
départ du Baron. Que de flatueuses
idées en effet dont j'avois à m'en-
X. Part. A tre-

tretenir ! Quel sort plus fortuné que le mien ! Quel comble de félicité qui m'attend ! Plus d'inquiétude sur ma destinée , plus d'incertitudes sur ma naissance , plus de frayeur pour le succès de mes tendres vœux. Je me croyois étrangere à toute la terre : nuls Parens pour moi , ou du moins aucuns que je connusse , ou que j'espérasse de connoître ; & je touche de près au moment heureux où je vais recevoir les tendres caresses de ceux qui m'ont donné le jour. Malgré la parole du Comte , je doutois encore s'il consentiroit aux désirs du Baron. L'obscurité répandue sur ma naissance m'inspiroit ces inquiétudes : & le Ciel tout d'un coup me rend des Parens qui levent ces obstacles ! Voudroient-ils gêner mon choix ? Seroit-ce-là la première marque qu'ils me donneroient de leur
ten-

tendresse ? N'étois - je pas au contraire assurée , qu'ils me laisseroient disposer à mon gré, & de mon cœur , & de ma main ?

Occupée de ces agréables pensées , je n'étois gueres disposée à profiter du tems du repos. J'aurois même été fâchée que le sommeil m'eût arrachée à de si douces rêveries. J'y étois encore livrée , lorsque le jour commença à poindre. Nouveau plaisir que j'allois goûter en me levant. J'avois des lettres à écrire à mes Parens. Les noms de Pere & de Mere que ma main alloit tracer sur le papier pour la première fois ; ah ! cette idée seule me transportoit au point , que j'en étois toute hors de moi-même. C'étoit à la tendresse de mon cœur à dicter ces lettres , & je les lui laissai dicter. Je venois de les finir , & je n'avois plus

qu'à les cacheter , lorsque l'on vint m'avertir que j'étois attenduë au parloir par le Baron. Il ne fut pas nécessaire que l'on me pressât pour me hâter de descendre. J'y courus ; mais mon cœur avoit devancé mes pas. Point de soupirs à pousser , point de larmes à répandre. Quels adieux plus charmans que ceux que j'allois faire à mon Amant ! La joye étoit peinte dans mes yeux : elle me pénétoit même de façon, qu'elle me donnoit un air d'étourderie & de dissipation, qui ne m'étoit pas ordinaire.

Eh bien , Monsieur , dis-je au Baron en entrant au parloir, vous voilà donc enfin arrivé ? Sçavez-vous que votre lenteur m'a déjà fait murmurer ? Tous vos adieux sont-ils faits enfin ? Avez-vous la lettre que la Marquise devoit vous donner ? Oui , Mademoiselle,

selle, me répondit-il, je n'attens plus que celles que vous voulez bien me confier pour partir. Vous ne vous plaindrez donc pas, Monsieur, lui dis-je en lui donnant les lettres que j'avois en main, que ce soit moi qui aye retardé votre départ. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que je vous prie de hâter votre retour. Non, en vérité, ma charmante Reine, me repartit-il, fiez-vous-en pour cela à la vivacité de mon amour. Mais, Mademoiselle, ajouta-t-il, souffrez qu'avant mon départ, j'ose vous demander une grâce: rassurez un Amant craintif, & qui a tout lieu de se défier de son peu de mérite. Vous voilà renduë à une famille illustre; me permettez-vous d'espérer, que ce brillant changement de fortune n'en apportera aucun aux bontez dont vous m'honoriez? Eh! sçavez-vous

bien, Monsieur, lui répondis-je, que vous auriez pû vous dispenser de me faire paroître, avant votre départ, des soupçons qui m'offensent ? Pensez-vous que j'aye oublié, que l'humiliante obscurité qui couvroit ma naissance, ne vous a point empêché de m'adresser vos vœux ? Que vous n'avez point hésité de me sacrifier l'espoir d'une alliance plus honorable ? Et ne dois-je pas par conséquent me croire heureuse, de pouvoir à présent former avec vous des liens qui n'intéressent plus votre honneur & votre gloire ? Je ne doute point, ajoutai-je, que mes Parens, à qui vous ne pourrez faire le récit de mes Aventures, sans qu'ils apprennent ce que je dois aux bontés de votre famille, n'autorisent mon choix de leur consentement. La justice & la reconnoissance parleront en votre faveur. Ils assureront

vosre bonheur & le mien. C'est dans cette douce espérance que je vous laisse partir.

Je voulus sçavoir ensuite, s'il avoit déjà fait ses adieux au Comte, son Pere; il me répondit qu'oui, & qu'il lui avoit dit, qu'il alloit commencer ses courses par la Hollande, & que de-là il pourroit passer en Angleterre; & que le Comte l'avoit laissé le maître de regler ses voyages à son gré; mais toujours à condition qu'il ne reviendrait à Paris qu'au bout d'une année: mais c'est-là, me dit le Baron, un peu trop exiger de mon obéissance; car, ou je serai trompé dans mes espérances, ou dans moins d'un mois, je serai de retour ici avec vos chers Parens, que leur impatiente tendresse fera voler auprès de vous. Partez donc, cher Baron, repris-je; avancez par votre diligence le moment qui doit mettre le comble

à mon bonheur. Mon Amant ne me répondit que par quelques soupirs, & par des regards dont j'entendois le langage. Ils me demandoient quelque faveur innocente, que je ne crus pas devoir lui refuser. Je lui abandonnai une de mes mains, qu'il baïsa plusieurs fois, en se jettant à mes genoux, & qu'il arrosa de quelques larmes.

Mais laissons-le partir, cet Amant tendre & fidèle, qui ne va hâter les momens de son départ, que pour avancer ceux de son retour. J'ai oublié de dire, que mon Amie, la Sœur du Baron, étoit descenduë au parloir avec moi. Elle fut priée avec instance par son Frere, d'appuyer ses intérêts auprès de moi ; priere qu'il ne lui auroit point faite, s'il avoit pu lire dans le fond mon cœur.

Il ne m'eut pas plutôt quittée, que je remontai dans ma chambre.

bre. Je ne faisois que d'y entrer, lorsque l'Abbesse vint m'y faire une visite à laquelle je ne m'attendois pas, & dont il m'eût été difficile de deviner le sujet. Le passionné Comte ne lui avoit pas fait un secret de ses intentions. Il lui avoit fait connoître, qu'il ne pouvoit être heureux qu'en me rendant sensible à ses vœux: & comme cette Dame étoit dévouée à ses intérêts, & qu'il connoissoit de plus sa prudence & sa sagesse, rassuré sur sa discrétion, il crut, sans faire tort à ma gloire, pouvoir lui faire le récit de mes Avantures. L'incertitude de ma naissance fut un point que le Comte n'omit pas, & dont il espéroit pouvoir tirer un grand avantage pour le succès de ses vûes. Mais que les espérances dont il flatoit ses vœux, se seroient bien vite évanouies, s'il avoit sçu le changement arrivé

dans ma fortune ! S'il avoit connu que cette petite Fille , cette humble Marianne , que l'on croyoit ne tenir à personne sur la terre , avoit droit , par sa naissance , de prétendre aux rangs les plus élevez ; & que le moment n'étoit pas bien éloigné , que renduë à ses Parens , elle alloit être vengée avec éclat de tous les revers humilians qu'elle avoit eus à essuyer de l'injustice du fort ! Mais passons à mon entretien avec l'Abbesse. Elle sçavoit que je venois de recevoir les adieux du Baron ; & c'est par-là qu'elle entama la conversation. Elle s'imaginoit que j'aurois dû avoir le cœur gros de soupirs , & les yeux baignez de larmes , au lieu que je m'offrois à ses yeux dans une affliée d'esprit fort tranquille ; ce qui lui causa d'abord de l'étonnement : Comment donc , Mademoiselle , me dit-elle , je croyois
que

que j'aurois ici des larmes à effuyer, & je vois que les adieux que vous venez de recevoir, ne vous laissent aucune marque de tristesse? Non, Madame, repris-je; & je vous dirai de plus, que le départ de Monsieur le Baron est pour moi le motif de la plus douce consolation. Voilà, me repartit-elle, une force d'esprit bien surprenante dans une personne de votre âge. Nullement, Madame, repris-je, croyez qu'il n'y eut jamais d'adieux qui aient dû moins me coûter que ceux que je viens de faire. Je puis même dire, que rien ne m'eût affligée davantage, que si le Baron eût différé son départ d'un seul moment.

Autant d'énigmes auxquelles l'Abbesse ne pouvoit rien comprendre, & dont je me gardai bien de lui donner la clef. Peut-être s'imagina-t-elle, que les sentiments

timens de mon cœur dément-
toient mes discours. Mais plus
elle examinoit mon air & ma con-
tenance, plus la joye & la séré-
nité, peintes sur mon visage, lui
répondoient de la tranquillité qui
regnoit dans mon ame. Elle
soupçonna donc, que ne consul-
tant que mes intérêts, je ne me
réjouissois du départ du Baron,
que parce que j'étois disposée à
écouter favorablement les vœux
du Comte; & elle me félicita de
ces prétendues dispositions qu'elle
prêtoit à mon cœur.

Voilà, Mademoiselle; ce qui
me fait bien comprendre, que
vous n'écoutez que la voix de la
raison; aussi je vous en estime
bien davantage: car je suis, pour
vous l'avouer, un peu au fait de
vos petites affaires; & à parler
net, je crois que vous ne pouvez
rien faire de mieux, que d'ac-
cepter le parti que Monsieur le
Com-

Comte vous propose. Je suis, comme vous, instruite de ses intentions; & je ne vois pas qu'elles puissent vous être plus favorables. J'en conviens, Madame, repris-je; & l'on ne peut être plus sensible que je le suis, aux bontez dont Monsieur le Comte m'honore. Mais cette sensibilité, me repartit l'Abbesse, vous sçavez, Mademoiselle, comment vous devez la témoigner. Si vos intérêts vous sont chers, croyez-moi, ne laissez pas traîner les choses en longueur: c'est un nom, c'est une fortune brillante, c'est un rang honorable que l'on vous destine. Les réflexions, je crois, doivent être bientôt faites, lorsqu'il s'agit d'accepter de pareils dons. Aussi, Madame, lui répliquai-je, ne tarderai-je pas longtemps à me décider sur le parti que j'ai à prendre. Je pouvois ajouter, que ce seroit cependant

mon

mon cœur seul qui regleroit mon choix ; mais c'étoit-là un aveu que je me crus intéressée à ne point faire, parce que je ne doutois pas, que ce que je venois de dire à l'Abbesse ne fût rapporté au Comte, à qui je ne voulois point ôter les espérances dont il se flatoit.

Je devois m'attendre de recevoir bientôt une de ses visites ; & je ne fus point trompée dans mon attente. Il n'y avoit pas trois heures que le Baron étoit parti, que l'on vint m'avertir que le Comte demandoit à me parler. Je ne le fis pas languir. La joye dont j'étois remplie, & dont il ne pouvoit soupçonner la cause, me prêtoit beaucoup de vivacité. Je me rendis donc incessamment au parloir : Mais quel sujet d'étonnement pour celui qui m'y attendoit ! Il n'avoit pas douté, qu'affligée du départ du Baron, l'ac-

l'accueil que je lui ferois , ne se ressentît de ma tristesse ; & je m'offrois à ses yeux avec un air de contentement qui le déconcerta. Il n'osa pas cependant m'en demander la raison. Que sçais-je si , ingénieux à se flater , il ne crut pas pouvoir tirer de ma joye un pronostic favorable à ses des-seins ? Quoi qu'il en soit , elle ne fut pas le sujet de notre entretien. Il n'y fut pas même dit un seul mot du Baron. Comme le Comte ne m'avoit point encore fait de visite depuis que j'étois dans le Couvent , la première question qu'il me fit , fut de me demander , comment je me trouvois de ce nouveau séjour ? On ne peut mieux , Monsieur , lui répondis-je ; & pourvû que j'aye souvent l'honneur de vous y voir , j'ose vous assurer que vous ne m'y laisserez rien à désirer.

C'étoit-là , comme l'on voit ,
en-

entrer en matière d'une façon bien flatteuse pour lui ; & il est vrai, que ce compliment, trompeur en apparence , étoit cependant bien sincere. Car rien de plus charmant , rien de plus animé & de plus spirituel que la conversation du Comte, qui ne pouvoit servir qu'à polir mon éducation & mon esprit. C'étoient , à la vérité , quelques douceurs qu'il falloit me résoudre à écouter chaque fois qu'il m'entretiendrait ; mais y avoit-il-là de quoi m'effrayer ? Des louanges fines & délicates sont toujours du goût d'une jeune personne. Mais le Comte ne s'en tiendra pas toujours à donner simplement des louanges à mes charmes ; il voudra quelquefois laisser parler son cœur, & exigera du mien de lui répondre ; voilà en apparence ce qui devoit m'embarasser : mais point du tout. On me dira que l'on m'ai-

m'aime; on me le répétera mille fois; eh bien, à la bonne-heure, ces fréquentes déclarations n'auront rien qui m'offense: mais quand on me pressera d'ouvrir mon cœur; ce sera une autre affaire, & en cela nous n'irons pas si vite. Mais je reviens à notre conversation. Je disois donc au Comte, que je me trouvois à merveille dans le Couvent, & je lui demandois qu'il m'honorât souvent de ses visites. A en juger, du moins, Mademoiselle, me répondit-il, par la joye qui brille dans vos yeux, il paroît que ce séjour ne vous ennuye point; mais que je puisse vous le rendre encore plus agréable par mes visites; voilà ce que vous me dispenserez, s'il vous plaît, de croire. Je profiterai cependant avec beaucoup d'empressement de la permission que vous me donnez; & si vous avez eu dessein de me

X. Part.

B

jouer,

jouer, ce sera-là l'unique moyen que j'emploierai pour vous punir de votre défaut de sincérité. Et c'est-là, Monsieur, repris-je, un châtement que je regarderai comme une véritable faveur. Voilà assurément, Mademoiselle, me répondit-il, un langage bien flatteur, & qui me rendroit trop glorieux, si je pouvois me convaincre qu'il s'accordât avec les sentimens de votre cœur. Pourriez-vous en douter, Monsieur? lui répliquai-je : le fond de mon cœur ne vous est-il pas assez connu? Ne sçavez-vous pas que rien n'égale les sentimens de reconnoissance & d'estime dont il est pénétré pour vous? Mais à ces sentimens, me repartit-il, ne puis-je pas espérer qu'un jour vous voudrez bien en joindre d'autres, qui seuls peuvent faire mon bonheur? Vous me parlez-là, Monsieur, repris-je, d'un avenir dont

dont je ne pourrois gueres vous répondre moi-même; mais vous sçavez que d'ordinaire il n'y a pas beaucoup de chemin à faire, pour passer des sentimens que j'ai, à ceux que vous exigez.

N'étoit-ce pas-là une réponse capable de satisfaire le Comte? Quel espoir plus flatteur pour ses vœux! Mais il ne s'attendoit pas aux nouveaux transports de joye que je lui préparois.

Heureux passage, s'écria-t-il, qui n'est quelquefois que l'affaire d'un moment, mais qui souvent aussi ne se fait pas, même après plusieurs années d'une attente inutile! Non, non, Monsieur, lui répondis-je, je ne vous demande pas un si long terme; au bout d'un mois j'aurai l'honneur de vous apprendre, quel aura été le fruit de mes réflexions: & j'ose me promettre d'avance, que vous ne pourrez

vous en plaindre avec justice.

J'ai dit que je préparois au Comte des transports de joye ; mais comment exprimer ceux auxquels ma réponse le livra ? Laissons-le dans ses ravissemens. Je n'ai pas oublié que la Marquise du Fresnoi, mon ancienne Amie, m'a promis de venir passer l'après-dînée avec moi, & qu'elle doit me faire le récit de ses tristes Avantures. L'heure du dîner approche. Le Comte, transporté de joye, ne me quitta qu'à regret. Me voilà donc remontée dans mon appartement, où je m'entretins pendant le repas avec Mademoiselle de Mezin, de la conversation que je venois d'avoir au parloir. J'y fus rappelée au sortir de table. C'est la Marquise qui me tient sa parole. On m'annonce sa visite, & je vais la recevoir.

Vous devez être contente de
mon

mon exactitude, me dit la Marquise, en me tendant une de ses mains à travers la grille, mais dont elle ne put me passer que quelques doigts que je ferrai tendrement; car vous scaurez, ajouta-t-elle, que pour pouvoir prolonger le plaisir de vous voir, j'ai avancé l'heure de mon repas. c'est-là, Madame, lui repliquai-je, une obligation que je vous ai, & dont je vous sçais un gré infini. Mais comment donc, me repartit-elle, il me semble que voilà un titre de Madame qui vous échape, & qui n'est gueres de mon goût? Ne serois-je donc plus, s'il vous plaît, votre Amie? Songez, si vous voulez m'obliger, que vous ne m'appellerez plus d'un autre nom; c'est même une grace que je vous demande. Oh bien, lui repliquai-je, nous n'aurons point de querelle sur ce point; voilà, ma Chere, ce que je

vous promets: vous voyez comme je vous obéis. Oui, fort bien, me repartit-elle; mais c'est en faisant une nouvelle faute, moins pardonnable que la première: ce terme, j'obéis! est-il-là en sa place? Tâchons, s'il vous plaît, l'une & l'autre, de nous rappeler cet air de cordialité & de franchise qui regnoit dans nos conversations lorsque nous étions dans notre Couvent de Meaux. Je n'étois point la Marquise du Fresnoi; vous ne pensiez pas que vous fussiez la fille de Mylord de Rendan. Tenons-nous-en, de grace, au titre d'Amie. Mais songeons que chaque moment nous est cher. Il y a plus de trois ans que nous n'avons eu le plaisir de nous voir. J'ai souvent écrit à mes Parens, pour leur demander de vos nouvelles: mais comment auroient-ils pu m'en apprendre aucune? Que devintes-

devintes - vous au sortir de Meaux ? Voilà ce que toutes les recherches qu'ils ont faites n'ont pu leur découvrir. Hélas ! m'écriai-je, après les malheurs arrivez au perfide Comte & à l'aimable Chevalier, que de périls affreux où je me trouvais exposée ! Sans ressource, sans consolation, sans appui, réduite à une indigence extrême, que pouvois-je devenir ? J'arrivai enfin à Paris, où je ne fus pas plutôt renduë, que je fus surprise d'une maladie violente, qui me fit long-tems craindre pour ma vie : & tout de suite je fis à la Marquise le récit de toutes mes Aventures ; je l'abrégeai cependant de façon, en omettant les moins intéressantes, que je lui laissai le tems de me raconter les siennes.

Vous croyez peut-être, ma Chère, me dit-elle, dès que

mon récit fut achevé, que votre destinée a été plus à plaindre que la mienne ? Mais ce que j'ai à vous raconter, va vous convaincre que votre sort auroit pu me paroître digne d'envie. Que les larmes, hélas ! que je répandis en m'arrachant d'entre vos bras, lorsque mes Parens me rappellerent de Meaux à Paris, étoient des pronostics bien sûrs des malheurs dont j'étois menacée ! Vous vous rappelez que je craignois d'être sacrifiée à l'avarice & à l'ambition de mes Parens ; & mes craintes n'étoient que trop bien fondées. A peine fus-je arrivée à Paris, que l'on me força d'accepter la main de l'Epoux odieux que l'on me destinoit. J'eus beau opposer la répugnance invincible que j'avois pour l'union qui m'étoit proposée ; ce ne fut point mon goût que mes Parens consulterent. Le

Mar-

Marquis du Fresnoi étoit héritier d'une famille opulente, & recommandable par son ancienne & illustre Noblesse ; il ne lui faisoit point d'autre mérite pour obtenir l'aveu de mes Parens. Avant que j'eusse été mise dans le Couvent, le Marquis, qui avoit des liaisons avec ma famille, avoit eu occasion de me voir plusieurs fois ; & ma figure lui avoit plu. Mais sans que je pûsse juger encore de son caractère que par la sienne, je ne laissai pas que de me sentir pour lui une antipathie insurmontable. C'étoit pour moi un véritable supplice , lorsque la bienséance m'obligeoit d'avoir quelque'entretien avec lui ; & je ne fus jamais plus consolée , que lorsque j'appris que ses Parens le rappelloient en Province. Mais, au bout de trois ans , devenu par leur mort héritier de leurs grands biens, & maître de fixer son

choix selon ses désirs , il vola à Paris, & fit à mes Parens des propositions qui étoient trop de leur goût pour qu'ils fussent tentez de les refuser. Ainsi mon union avec le Marquis fut conclue & signée , sans que l'on attendît mon consentement. Enfin je devins l'Epouse infortunée du plus odieux de tous les hommes. Sordide avarice , férocè brutalité , tyrannique jalousie , étoient les principaux défauts qui le caractérisoient. Quelle vie par conséquent plus affreuse que celle que je devois traîner avec un homme si haïssable ! Diffimulé cependant à l'excès , il sçut se contraindre de façon , tandis qu'il fut retenu par la présence de mes Parens , qu'ils ne douterent pas que je ne dûsse jouir avec lui du sort le plus heureux. Ils étoient même tellement prévenus en sa faveur , qu'ils ont toujours refusé d'ajouter

ter foi à ce que j'ai pu leur écrire sur les cruels traitemens que j'eus à effuyer de sa barbarie, & dont je vais vous faire le triste récit.

Il n'y avoit pas encore quinze jours, que, contrainte par l'autorité de mes Pârens, j'avois engagé ma foi au Marquis, qu'il supposa des affaires qui le rappelloient incessamment en Province. Que de pleurs ne versois-je pas lorsque le moment fut arrivé où il falloit m'arracher du sein de ma famille ! C'étoit sur une montagne des Cevennes qu'étoit situé le château où j'allois faire mon séjour ordinaire. Quel exil pour moi plus épouvantable ! Nous y arrivâmes après quinze jours d'une route pénible ; & le même jour de mon arrivée, mon Epoux, qui s'étoit contraint jusqu'alors, commença à m'apprendre de quelle façon il entendoit que je vécusse avec lui. C'est par

VO-

vosre économie, Madame, me dit-il, qu'il faut que vous tâchiez de me faire oublier, qu'aveuglé par mon amour, j'ai été obligé de vous prendre sans dot : ainsi mon intention est, que vous ayez un œil attentif sur le domestique ; c'est-là un soin dont je vous charge, mais que je partagerai cependant avec vous. D'abord il s'agit de retrancher toute dépense superflue. C'est en se bornant au simple nécessaire que mes Ancêtres, dont je prétens suivre les traces, sont venus à bout de me laisser de grands biens, que nous devons travailler de concert à augmenter. Pour commencer à mettre la main à l'œuvre dès demain, je ne veux garder ici que le petit nombre de gens qui nous seront nécessaires. Deux Laquais, que j'aurai soin de ne pas laisser oisifs, une Cuisinière, voilà ce qui composera notre domestique :

car

car pour cette Femme de chambre, ajouta-t-il, que vous avez jugé à propos d'amener ici de Paris, contre mon gré, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que demain je la renvoye par la même route qu'elle est venuë.

He ! qui me servira donc, Monsieur ? lui dis-je étrangement étourdie de tout ce que je venois d'entendre. Auriez-vous fait choix pour moi de quelqu'autre Femme ? Non, assurément, me repartit-il ; car je crois que, si pendant trente ans la Marquise ma Mere a bien pu se servir elle-même, vous ne ferez point déshonorée en imitant son exemple : & si vous voulez que je vous apporte une raison qui est sans réplique, c'est que je le veux ; & je ne crois pas que vous ayiez à consulter d'autres volontez que la mienne. Mais il me semble, Monsieur,

re-

repris-je, . . . Oh ! s'il vous plaît, Madame, me répondit-il brusquement, laissez-là ces Il me semble, qui ne sont point de mon goût. J'ordonne, il faut que l'on obéisse ; & il n'y a point d'autre parti à prendre avec moi. C'est-à-dire, Monsieur, lui repliquai-je, que vous attendez sans doute de moi une obéissance aveugle & absolue, & que vous prétendez me traiter, non en Epouse, mais en Esclave ? Voilà assurément ce que je n'aurois pu m'imaginer, mais en même tems ce dont il ne fera jamais rien, je vous en donne ma parole. Non, Monsieur, ce ne seront jamais vos caprices que je prendrai pour regle de ma volonté ; je suivrai en tout la raison. Je consulterai ce qui est dû à la bienséance de mon état & de mon rang. J'en soutiendrai l'éclat, non par un excès de faste & de luxe, que je condamne ;
mais

mais je me garderai bien de me déshonorer dans l'esprit du monde par une lezine crasse & sordide, qui ne peut être que du goût d'une ame basse & rampante. Vous m'avez, Monsieur, ajoutai-je, instruite de vos intentions, & vous voilà à présent informé des miennes. Ce seront cependant mes ordres, & non pas vos volontez, me repartit-il, que vous aurez à suivre : car je suis bien aise de vous apprendre, que les coutumes de Province sont un peu différentes de celles de Paris. Les Dames y exercent une autorité despotique sur leurs Maris, & ici elles sont accoutumées à une parfaite soumission à leurs Epoux : & c'est-là, Madame, un usage auquel il faudra vous faire, si vous voulez passer des jours heureux avec moi.

Vous pouvez juger, ma chere Amie, par ce premier entretien,
me

me dit la Marquise, du genre de vie auquel je devois m'attendre. Dès le lendemain le Marquis commença à exécuter les projets que lui avoit dictés son avarice. Il fit dans son train toute la diminution qu'il avoit projetée. Ma Femme de chambre fut renvoyée, sans qu'il me fût permis de lui parler, ni de lui donner une lettre pour mes Parens; quelques autres domestiques eurent le même sort. Je compris bientôt, que l'humeur farouche de mon Epoux demandoit, que, pour l'intérêt même de ma propre tranquillité, je m'accoutumasse à régler mes goûts sur ses bizarres caprices. Je me fis donc une loi de n'opposer que des manières douces & affables à l'impérieuse autorité qu'il exerçoit sur moi. Je me fis même une étude constante de prévenir ses désirs: mais
vaine

vaine étude ! La même chose qui lui avoit plû un moment auparavant , lui déplaisoit l'instant d'après. Capricieux à l'excès , il ne sçavoit souvent lui-même ce qu'il souhaitoit. Il n'y avoit qu'un seul article sur lequel il ne se démentoit jamais ; c'est que toutes ses vûes tendoient à l'épargne la plus crasseuse , & le terme n'est pas déplacé : Vous en allez juger. Ne vous surprendrai-je point , ma chere Amie , si je vous apprens , que j'ai été obligée de me contenter , pendant trois ans , pour ma nourriture , des mets les plus dégoûtans & les plus grossiers ; & dont les plus vils domestiques de Paris auroient peine à s'accommoder ; que je n'ai pu porter d'habits que ceux qu'une simple Bourgeoise auroit peut-être dédaignez ; que j'étois contrainte de

me prêter, souvent aux offices les plus bas & les plus humilians : mais, voici ce qui seul peut vous faire comprendre toute la dureté de mon sort. Vous sçavez que j'ai toujours été de la compléxion du monde la plus délicate; les chagrins, joints à la vie dure que je menois, ne pouvoient contribuer à fortifier mon tempérament. Je devins cependant Mere au bout de deux ans; & moins tremblante pour ma vie que pour celle de l'enfant à qui je venois de donner le jour, je ne pus obtenir par les plus tendres & les plus pressantes sollicitations, que l'on fît choix pour lui d'une Nourrice. Foible à ne pouvoir me soutenir moi-même, je fus condamnée à allaiter cet infortuné enfant, qui mourut après quelques mois d'une vie languissante.

Mais

Mais peut-être vous imaginez-vous que ce sont-là les plus rudes épreuves où ait été mise ma patience, parce que je n'ai encore parlé que de quelques défauts de mon Epoux ; mais avare & brutal, il pouffoit encore la jalousie jusqu'à des excès qui, quoique réels, ne pourront jamais être regardés comme vraisemblables. Le rang qu'il tenoit dans la Province, lui attiroit, malgré lui, les visites importunes de quelques Gentilshommes, ses voisins, qui venoient, à la vérité, moins pour lui rendre des devoirs de bienfaisance, que pour se divertir de l'embaras que lui causoit leur présence. Mais ses ordres m'avoient été signifiés. Les portes du château ne s'ouvroient pas si vite ; & le jaloux Marquis, qui étoit toujours en garde, avoit le tems d'examiner auparavant, si c'étoit la visite de quelques Ca-

valiers que l'on lui annonçoit ; & alors un signal qu'il me donnoit, me faisoit entendre que je devois me hâter de me retirer dans mon appartement, & de me mettre au lit promptement, où je devois feindre quelque maladie qui me dispensât de recevoir la compagnie qui se présentoit. Mais j'ai à vous rapporter bien d'autres traits encore de son humeur jalouse. Pendant deux mois j'allois entendre, Dimanches & Fêtes, la Messe dans l'Eglise de la Paroisse. Le Marquis me donnoit le bras ; & nous faisions, s'il vous plaît, à pied ce chemin, qui étoit cependant d'un bon quart de lieue, dans des montagnes escarpées : car le Marquis n'avoit point d'équipage à la campagne ; c'eût été un crime que ne lui auroit jamais pardonné son avarice. Mais je reviens à sa jalousie. Quoiqu'il se gardât bien de me
quitter

quitter d'un seul pas, les simples regards que l'on jettoit sur moi, l'allarmoient. Il craignoit sans doute que son honneur ne fût pas en sûreté, s'il continuoit à m'offrir à la vûe d'une foule de Païsans; & ce fut cette frayeur qui le détermina à prendre un Aumônier. Mais cet Aumônier étoit homme; je pouvois le voir à chaque instant; nouveau sujet d'allarmes pour le Marquis; outre qu'il se rebuta bientôt de voir à sa table un jeune Ecclésiastique, qui se croyoit dispensé de régler son appétit sur l'avarice de mon Epoux. Après de mûres délibérations, il fut enfin conclu que le jeune Aumônier seroit congédié, & qu'un bon vieux Religieux, que l'on feroit venir d'un Couvent voisin, prendroit sa place; mais à condition, qu'après avoir célébré la Mes-

se, il retourneroit incessamment dans son Monastère.

Vous plaignez sans doute mon sort, ma chere Amie, me dit la Marquise; mais préparez-vous à répandre bientôt des larmes, vous ne pourrez les refuser au triste récit que j'ai à vous faire.

Plus de deux années s'étoient écoulées depuis mon départ de Paris. J'avois écrit plusieurs lettres à mes Parens, qui, prévenus, comme je vous l'ai dit, en faveur du Marquis, refusoient d'ajouter foi à mes plaintes, & ne me faisoient que des réponses remplies des plus accablans reproches. Chaque jour cependant étoit marqué par quelque mauvais traitement qu'il me falloit essuyer, & personne qui pût prêter une pitié secourable à mes maux, ou dont je pûsse reclamer l'assistance. Mille fois je fus tentée de m'arracher par la fuite à la barbare tyrannie

tyrannie que l'on exerçoit sur moi. Mais, outre l'intérêt de ma réputation, qui me faisoit craindre les suites d'une pareille démarche, j'étois si bien gardée, que tous mes pas étoient éclairés. Que de mouvemens de désespoir je me serois épargnez, si, animée par les sentimens de la Religion & de la piété, j'avois travaillé à me faire de mes maux un trésor de mérite ! Mais ce sont-là les effets d'une ame formée depuis long-tems dans l'exercice de la vertu la plus éminente; & à peine connoissois-je les pratiques & les devoirs d'une vertu ordinaire. Mais voilà une réflexion qui m'a un peu écartée du fil de mon Histoire.

Il y avoit quelques jours que le Marquis m'avoit avertie, que le Chevalier, son Frere, qui revenoit de Malthe, devoit arriver incessamment. Mais, Madame, me

dit-il, quoique ce soit un Frere que je chériffe, laissez-moi, s'il vous plaît, le soin de lui faire l'accueil qu'il doit attendre de ma tendresse. Sans songer à entrer de moitié dans les marques que je veux lui donner de mon amitié, montrez-vous étrangere pour lui; voilà ce que j'exige de vous: vous connoissez mon humeur; c'est à vous à examiner si vous êtes intéressée à ne rien faire qui puisse me déplaire: surtout point d'entretiens particuliers avec Monsieur le Chevalier; voilà ce que je vous interdis absolument. Vous ne manquerez pas de lui trouver une figure aimable; mais cette figure, vous ne la verrez, s'il vous plaît, qu'en ma présence, & durant les repas; encore voudrois-je bien qu'il n'en prît pas beaucoup chez moi. Mais il s'agit d'une légitime que j'ai à donner à ce Frere cadet; & tout
bien

bien considéré, il vaut mieux encore qu'il la dépense ici qu'ailleurs. Rien de mieux imaginé, Monsieur, lui répondis-je (car il est bon de sçavoir, que la crainte des mauvais traitemens m'avoit accoûtumée, non seulement à souscrire, mais même à applaudir à toutes les bizarres idées du Marquis) & si vous le trouvez bon, ajoutai-je, vous pouvez même ordonner que l'on m'apporte à manger dans mon appartement, durant tout le séjour que fera ici Monsieur le Chevalier; & je puis vous assurer, Monsieur, que je n'aurai point de peine à me conformer à vos vûes. Ce seroit bien-là mon dessein, me répondit-il; mais j'ai des raisons qui m'obligent d'agir autrement: ainsi vous vous en tiendrez, Madame, aux ordres que je vous ai donnez. Voilà comme finit notre entretien.

Peu d'heures après arriva le

Chevalier. Mon Epoux auroit été charmé de pouvoir me dérober à sa vûë; mais la chose n'étoit pas possible. La première chose que le Chevalier demanda, après avoir donné quelques momens à s'entretenir avec le Marquis, son Frere, fut de le prier qu'il lui fût permis de venir m'assurer de ses respects. Non, non, lui répondit mon Jaloux, l'heure du souper approche, & vous la verrez à table.

Quel sujet d'étonnement pour le Chevalier, qui connoissoit à la vérité l'étrange caractère de son Frere, mais qui ne se seroit jamais imaginé qu'il eût poussé si loin la jalousie. Mais avançons. Un Laquais vint à la fin m'avertir que l'on alloit servir; je descendis de mon appartement, où je demeurois presque toute la journée enfermée. Ma leçon m'avoit été faite, & je n'y manquai pas
d'un

d'un seul point. Je ne répondis aux politesses du Chevalier que par l'accueil du monde le plus indifférent & le plus froid. On se mit à table ; nouveau sujet d'embaras pour moi ; mes gestes, mes paroles, mes regards, il me faudra tout mesurer.

Le portrait cependant que le Marquis m'avoit fait de son Frere, avoit irrité ma curiosité, & j'avois une demangeaison extrême de la contenter. Mais, ô Ciel ! quelle figure, quelle physionomie plus heureuse & plus revenante que la sienne ! Quelle charmante douceur dans son caractère, quelle politesse, quel attrait dans ses manières. J'étois heureusement placée vis-à-vis de lui ; je ne pouvois lever les yeux sans rencontrer les siens, & j'y lisois la pitié qu'il avoit de mon triste sort : il ne put même s'empêcher de faire à son Frere, quoi-

quoiqu'à mots couverts, des reproches sur la dureté de son procédé à mon égard; mais il se servoit pour cela d'allégories ingénieuses, dont le Marquis, ou ne comprenoit pas, ou feignoit de ne pas entendre le sens. Mais rien ne put l'engager à se relâcher de sa jalouse humeur. Le repas ne fut pas plutôt fini, qu'un signe qu'il me fit, m'avertit de remonter promptement dans mon appartement.

Ainsi se passerent quinze jours, sans que le Chevalier pût se ménager l'occasion de me voir un seul moment hors du tems des repas. Peut-être n'eût-il pas fait un si long séjour dans le château du Marquis, si la compassion l'avoit moins intéressé à mes malheurs; mais il songeoit à y apporter quelque remède. Après avoir fait bien d'inutiles efforts pour rappeler son Frere à la raison,

son, il crut qu'il pouvoit tenter d'autres voyes pour me soustraire à la tyrannique persécution que je souffrois. Une lettre qui me fut donnée par son Valet de chambre, m'instruisit de ses favorables intentions.

Il m'apprenoit, qu'il étoit outré de dépit contre le Marquis, & qu'il ne pouvoit voir, sans le plus mortel chagrin, que je fusse l'infortunée victime de ses jaloux caprices; que si je voulois prêter les mains à l'exécution des desseins qu'il méditoit pour l'intérêt de mon repos, il ne lui seroit pas difficile de mettre fin à mes infortunes; & il m'assuroit que mon honneur & ma gloire n'auroient aucun péril à courir dans les moyens qu'il employeroit pour me tirer du dur esclavage dans lequel il me voyoit gémir. Il finissoit sa lettre, en me priant de

de l'instruire de mes volontez, par un billet.

Je n'hésitai point de répondre à sa lettre. Je lui marquai que j'étois infiniment sensible à ses bontez, mais que je ne pouvois en accepter le secours, que pour être remise dans le sein de ma famille; que s'il s'engageoit à m'accorder cette grace, j'étois disposée à en profiter avec empressement. Le généreux Chevalier m'informa au bout de quelques jours, par une seconde lettre, que son adroit Valet de chambre me rendit, que mes vûes étoient conformes aux siennes; que s'il fouhaitoit de m'arracher bientôt d'entre les bras du cruel Marquis, ce n'étoit que pour me rendre à mes Parens; & qu'il ne tarderoit pas à m'instruire des mesures qu'il auroit prises pour la réussite de son projet: qu'il
m'ex-

m'exhortoit cependant à ne rien faire paroître du ressentiment qui m'animoit contre mon barbare Epoux. Les dernières lignes de sa lettre m'apprenoient, qu'il se promettoit d'avoir bientôt avec moi un entretien particulier, parce qu'il avoit mis dans ses intérêts un de ses amis qui demeurait dans le voisinage, & qui, sur quelque prétexte qu'il imagineroit, trouveroit le moyen d'engager le Marquis à lui faire une visite. Mais quels étranges malheurs n'occasionna pas cette fatale lettre ! Je la renfermai, après l'avoir lûe, dans une cassette dont je croyois avoir seule la clef : mais que je fus bientôt détrompée. Le jaloux Marquis, au bout de quelques jours, profita d'un moment que j'étois descendue au jardin, pour entrer dans mon appartement, dans le dessein de fureter par-tout ; ce qui lui ar-
ri-

rivoit assez souvent. La malheureuse cassette dont j'ai parlé, n'échapa pas à sa défiante curiosité; il voulut en voir le fond, & il lui fut facile de l'ouvrir. Mais que devint-il, lorsqu'il eût fait la lecture de la dernière lettre que le Chevalier m'avoit écrite ! Je ne doute pas que je n'eusse été sur le champ sacrifiée à sa fureur, s'il ne se fût déterminé à l'exercer auparavant sur une autre victime. Il modéra donc les premiers transports de sa rage, remit la lettre qu'il venoit de lire, dans la même place où il l'avoit trouvée, & sortit de mon appartement. Habile dans l'art de dissimuler, il continua à donner au Chevalier les mêmes marques d'amitié, jusques au moment qu'il avoit destiné à l'exécution des furieux projets de vengeance qu'il méditoit.

Le jour enfin arriva qu'un
Gen-

Gentilhomme de ses voisins (c'étoit cet Ami qui étoit dans les intérêts du Chevalier) lui écrivit, pour le prier de l'honorer d'une prompte visite, parce qu'il avoit à lui communiquer une affaire importante qui le concernoit personnellement. Cette lettre ne surprit point le Marquis, & s'il fut étonné, c'est qu'elle ne lui eût pas été envoyée plutôt. Il feignit donc de se disposer à aller dans l'endroit où il étoit appelé. il dit même, que peut-être pourroit-il bien ne pas revenir le même jour au château, & il monta presque dans le même moment à cheval; mais à peine fut-il sorti par une porte, qu'il rentra par une autre, sans que personne de la maison s'en aperçût.

Le Chevalier cependant étoit monté dans son appartement, où il devoit m'entretenir des arrangements qu'il avoit pris pour hâ-

ter les momens de ma fuite. Le voilà enfin arrivé, Madame, me dit-il, ce moment si long-tems attendu, où je puis vous exprimer de vive voix, & l'intérêt que je prends à vos malheurs, & l'indignation dont je suis animé contre votre cruel Tyran. Oui, Madame, vous me voyez rougir de ce que les liens du sang m'unissent à cet indigne Frere, qui semble oublier tout sentiment d'honneur & d'humanité. Mais je rends graces au Ciel, de pouvoir mettre fin à vos maux, & je ne puis que vous remercier, de ce que vous voulez bien vous reposer sur moi, de vous remettre entre les mains de vos Parens. Il n'y avoit que vous, Monsieur, repris-je, qui pûssiez me prêter un si généreux secours; je le dois à votre pitié: vous voyez, s'il est un sort plus déplorable que le mien; & ce qui acheve de me
déses-

désespérer, c'est que mes Parens, prévenus en faveur du Marquis, hésiteront peut-être de croire ce que je leur rapporterai des indignes traitemens que j'ai eu à essuyer de sa jalouse fureur. Mais croyez-vous, Madame, me répondit le Chevalier, qu'ils refuseront de s'en fier à mon rapport ? Mon témoignage pourroit-il leur paroître suspect ? Consolez-vous, ma charmante Dame, ajouta-t-il, parce qu'il me voyoit fondre en larmes ; toutes les mesures que j'ai prises pour faciliter votre fuite, sont si bien concertées, qu'elles ne peuvent manquer de réussir ; & j'ose vous promettre que dès demain vous cesserez d'être l'innocente victime des folles passions de votre barbare Persécuteur. Mais, Monsieur, ne craignez-vous point, lui dis-je, que votre zèle pour moi ne vous expose à quelque

péril ? Que je serois affligée si.....
Eh ! Madame, me répondit le Chevalier, attendri des larmes que je ne cessois de répandre, que mon sort me paroîtroit glorieux, si, pour vous arracher à vos malheurs, j'avois à sacrifier ma vie ! Oui, Madame, ajouta-t-il en se jettant à mes genoux, & en prenant une de mes mains que je lui abandonnai, croyez que La surprise dont il fut saisi, lui coupa la parole. La porte de mon appartement venoit d'être ouverte brusquement. Quel spectacle , ô Dieux ! j'en frémis encore d'horreur ! Un subit tremblement saisit tout mon corps ; mon sang se glaça dans mes veines ; mon visage perdit toute couleur ; je sentoie que mes forces m'abandonnoient, & que j'allois tomber évanouie : Qu'un pareil accident eût été désirable pour moi ! Quelle scène
barbare

barbare que celle qui se préparoit, & dont il m'auroit épargné la vûë. J'ai dit, que le Chevalier, attendri par mes larmes, s'étoit jetté à mes genoux, & qu'il tenoit une de mes mains serrée dans les siennes, lorsque l'on entra dans mon appartement. C'est le Marquis, qui, la rage peinte sur le visage, & l'épée à la main, s'offre à nos regards: Infame! s'écria-t-il en m'adressant la parole, & en me lançant un regard furieux, c'est dans ton sang que je vais laver l'affront que tu voulois faire à mon honneur! Déjà il s'étoit approché de moi, & mesuroit le coup mortel qu'il me destinoit, lorsque le Chevalier, allarmé des périls qui menaçoient ma vie, tira son épée, se mit en état de me défendre, & me fit un bouclier de son corps. C'est toi, barbare Epoux, lui dit-il, qui seras immolé à ma

fureur, si tu ne quittes ce fer meurtrier dont tes mains sont armées: songe qu'il sera teint de mon sang, & qu'il faudra que tu m'arraches la vie, avant que je quitte la défense de celle dont je dois protéger la vertu opprimée. Appren, perfide Séducteur, repliqua en reculant de quelques pas le Marquis furieux, que tu es la seconde victime que je destine à ma rage; tes lettres qui sont tombés entre mes mains, m'ont instruit de tes lâches complots; prépare-toi à en recevoir le juste châtiment; & là-dessus il fondit avec fureur sur le Chevalier, qui se contenta pendant un tems de parer les coups redoublez qu'on lui portoit. Toute effrayée cependant, je pouffois les hauts cris; & sans consulter les périls où j'exposois ma vie, je quittois le mur contre lequel je me tenois à couvert derrière le Chevalier;

j'a-

j'avançois quelques pas, & me dispoisois à me jeter à travers les épées, lorsque le Marquis, profitant du mouvement que je faisois, se mit en devoir de m'immoler à sa rage: j'allois en être la victime, si le Chevalier, qui ne put plus se modérer, ne lui eût porté un coup qui l'étendit sans forces & sans mouvement sur le carreau.

Mais admirez, ma chere Amie, me dit la Marquise, le subit changement que la vûë de cet Epoux mourant fit dans mon ame. Le Chevalier, mon généreux défenseur, devint pour moi un objet d'horreur. Cruel, lui dis-je, étoit-ce donc-là le funeste secours que me promettoit ta pitié? Les mains teintes du sang de mon Epoux, ton propre Frere, peux-tu encore t'offrir à mes yeux? Monstre barbare, fuis de ces lieux, ou l'effusion de ton

D 4

sang

sang va me venger de celui que tu viens de verser : mais loin de s'offenser des injustes transports de ma colere, il cherchoit à m'appaiser par les nouvelles marques qu'il me donnoit de son zèle pour mes intérêts. Voici, Madame, me dit-il, un accident funeste qui va se répandre bientôt ; vous pourrez être inquiétée ; souffrez qu'en vous remettant entre les mains de vos Pères, je vous arraché aux périls qui vous menacent. Mais j'étois bien éloignée de me rendre à ses prieres. Mes cris avoient attiré dans mon appartement le petit nombre de domestiques qui étoient dans le château. Le Chevalier comprit, que pour la sûreté de sa personne, il n'avoit point d'autre parti à prendre que celui d'une prompte fuite ; & il disparut, non sans avoir encore fait de nouveaux efforts, pour
me

me déterminer à profiter des offres qu'il me faisoit, de me rendre à ma famille. Mais trop occupée de ma douleur, j'étois sourde à sa voix. Je me jettois sur le corps du Marquis, qui nageoit dans son sang. Je ne pouvois me consoler d'avoir été la cause innocente du malheur qui venoit de lui arriver. Par mes soupirs, & par les larmes dont j'arrosois son visage, je lui exprimais mes regrets. Les caresses qu'il reçut, en ce moment de mon amour, semblerent le rappeler à la vie. Ses yeux recommencerent à s'ouvrir à la lumière, & je m'apperçus qu'il respiroit encore. J'envoyois chercher un Chirurgien; & en l'attendant, aidée de deux Servantes & d'un Laquais, j'essayois de bander ses playes, & d'étancher le sang qui en couloit en abondance. On le transporta sur un lit, où, après quelques momens, il donna

de nouveaux signes de vie. L'arrivée du Chirurgien fut pour moi un sujet de consolation, & bientôt après, mes frayeurs furent entièrement dissipées, parce que la blessure de mon Epoux ne fut pas trouvée mortelle. Peu de jours même suffirent pour lui rendre ses forces. Je ne quittai point pendant ce tems-là le chevet de son lit, où mon inquiète tendresse me tenoit continuellement attachée. Le Marquis paroïsoit sensible aux marques que je donnois de mon extrême douleur. Il sembloit même qu'il ne conservât aucun ressentiment contre le Chevalier. Il poussa la dissimulation & la perfidie jusqu'à me protester mille fois, qu'il se reprochoit vivement son cruel procédé à mon égard; mais qu'il n'oublieroit rien dans la suite pour m'en faire perdre le souvenir, & qu'il alloit com-

commencer à se faire une étude constante à prévenir tous mes désirs. Trompeuses promesses, dont il eut été sage de me défier ! Car ne devois-je pas connoître le caractère fourbe & perfide de mon Epoux ? J'en vais faire une fatale expérience.

Il n'y avoit pas encore quatre jours qu'il quittoit le lit, lorsqu'il me fit avertir de le venir trouver dans son appartement : mais quelle fut ma frayeur, lorsqu'y étant entrée, je le vis brusquement fermer la porte sur moi ! L'air menaçant de son visage me fit frémir ; je voulus fuir ; mais me saisissant entre ses bras , il me dit : N'espère pas d'échaper à ma vengeance ; je ne puis l'assouvir sur le complice de tes crimes ; sa fuite l'a derobé à ma juste fureur ; c'est sur toi seule que j'ai à l'exercer : je pourrois souiller mes mains de ton sang, ajouta-t-il

t-il en me présentant la pointe d'une épée qui étoit sur la table ; mais une mort trop prompte me priveroit du plaisir d'une vengeance qui durera autant que ma vie.

Ma frayeur, & la foiblesse qu'elle me causa, ne me permirent pas d'en entendre davantage ; j'étois tombée évanouie, & le cruel eut la barbarie de me rappeler à la vie, en me saisissant par les cheveux, pour me traîner dans le cachot qu'il m'avoit préparé ; c'est-là que, n'ayant chaque jour pour nourriture que quelques morceaux de pain, j'ai été renfermée pendant plus de deux mois.

De qui pouvois-je implorer le secours ? Le Chevalier, qui ne doutoit pas d'avoir fait perdre la vie à son Frere, étoit retourné à Malthe. Pouvois-je écrire à mes Parens ? Dans la supposition
mê-

même que j'eusse pu les instruire de mon triste sort, n'auroient-ils pas refusé d'ajouter foi à mes lettres ? Mais le Ciel, protecteur de l'innocence opprimée, brisa mes fers. La mort inopinée du Marquis, qui succomba à une attaque d'apoplexie, mit tout d'un coup fin à mes maux. Ses Parens, qui demeuroient dans le voisinage, avertis sur le champ de sa mort subite, ne tarderent pas de se rendre au château. Mais s'attendoient-ils à m'y trouver renfermée dans l'affreux souterrain d'où ils me tirèrent ? Mes os décharnez n'offroient plus qu'un spectre hideux dont la vûë épouvantoit. La mort étoit peinte sur mon visage pâle & livide. Avant que de me faire sortir de mon cachot pour m'exposer au grand jour, l'on eut la précaution de me fortifier par quelques cordiaux. Le plus proche Parent du Marquis
me

me fit aussi-tôt transporter chez lui, où les soins que l'on prit de rétablir mes forces, réussirent si bien, qu'au bout de six semaines je fus en état de me mettre en chemin pour revenir à Paris, où je suis arrivée depuis six mois.

Convenez à présent, ma Chère, me dit la Marquise après avoir fini son récit, qu'il n'y eut jamais d'Avantures aussi tristes que les miennes. Il est vrai, lui repartis-je, que ce que vous venez de m'apprendre, seroit capable d'attendrir le cœur le plus insensible. Mais, ma chère Amie, ajoutai-je, vous avez eu vos disgrâces, j'ai eu les miennes; nous pouvons à présent nous consoler l'une & l'autre par l'espérance d'un avenir plus heureux. La conversation roula ensuite sur les intérêts de mon cœur. La Marquise n'attendit pas que je lui

lui parlasse du Baron; prévenue de son mérite, elle m'en fit le portrait le plus charmant, & me félicita par avance sur l'heureuse destinée qui m'attendoit. Je voulus supputer le tems où je pourrois recevoir des nouvelles de mes Parens; mais mon Amie, qui s'apperçut que je m'embrouillois dans mes supputations, me dit : Voulez-vous que je vous annonce ce qui vous arrivera? c'est que ce seront vos Parens & le Baron, qui, sans vous avoir écrit, viendront au plus vite vous apporter de leurs nouvelles: car je suis sûre que leur diligence préviendra celle de la poste; & je gagerois bien, que dans trois semaines vous serez agréablement surprise, lorsque l'on viendra vous annoncer leur arrivée. C'est-là, lui repliquai-je, un espoir bien flatteur que vous me donnez, & dont je vais attendre

dre

dre le succès avec impatience.

La Marquise demanda ensuite à voir Mademoiselle de Mezin, à qui elle fit mille amitez. Notre entretien, où il ne se dit rien de fort intéressant, dura encore une demi-heure, après quoi nous nous separames, avec assurance de nous revoir bientôt ; parce que la Marquise me dit en me quittant, que la semaine ne se passeroit pas, sans qu'elle vînt me prendre au Couvent avec mon Amie, pour nous emmener dîner chez elle. Elle ne put cependant tenir sa parole. Un billet qu'elle m'écrivit, m'apprit qu'elle ne pourroit me voir que dans quinze jours, parce qu'il lui étoit survenu des affaires d'une conséquence extrême, qui déroberoient tous ses momens jusqu'à ce tems-là.

Mais si j'eus à regretter les visites de cette Amie, à qui j'étois si
ten-

tendrement attachée, le passionné Comte ne me laissa pas désirer les siennes. Peu de jours se passaient sans que j'eusse plusieurs heures à m'entretenir avec lui : & toujours il sortoit d'auprès de moi, flaté des plus douces espérances. Je ne faisois cependant que lui répéter ce que je lui avois déjà dit plusieurs fois, c'est-à-dire qu'avant la fin du mois j'aurois pris des résolutions dont il ne pourroit manquer de me sçavoir gré. Il eût sans doute été plus content, si j'eusse voulu m'expliquer davantage ; mais il eut beau m'en presser : un mot qui me seroit échappé, auroit pu trahir mes secrets. Ce n'est pas cependant que je risquasse rien à les déclarer ; peut-être même ma vanité souffroit-elle un peu de ce que je faisois au Comte un mystère de ma naissance ; mais cette naissance, me disois-je en moi-

même, sera manifestée avec plus d'éclat par l'arrivée de mes Parents : ainsi attendons ce moment , sans rien laisser conjecturer du brillant & inopiné changement qu'il doit apporter à ma fortune.

Je comptois cependant déjà plus de quinze jours depuis le départ du Baron, & je commençois à être inquiète de ne point recevoir de ses nouvelles , lorsqu'un paquet de lettres me fut rendu par son Valet de chambre qu'il m'avoit dépêché, & à qui il avoit donné ordre de faire la plus grande diligence qu'il seroit possible. Il est des transports de joye que l'on sent, mais que l'on ne peut exprimer : tels furent ceux où je me livrai à la reception de ces cheres lettres. A peine les avois-je ouvertes, que n'ayant encore jetté les yeux que sur les premières lignes, me voilà arrêtée

rée tout court , & je ne pus en achever la lecture : j'eus peine à m'en fier au rapport de mes yeux. Je n'avois encore lu que ces doux termes, *Ma chere & aimable Fille* ; termes que je croyois devoir m'être toujours inconnus : avant que d'aller plus loin, je baisois mille fois ces lettres qui me venoient de mains si cheres. C'étoit un Pere , c'étoit une Mere adorables , qui me marquoient , que leur tendresse va les faire voler auprès de moi ; que leur impatience leur fera compter tous les momens qui s'écouleront jusqu'à celui où je serai renduë à leurs vœux ; mais qu'ils se flattent que cet instant n'est pas bien éloigné ; qu'ils espèrent que dans moins de huit jours ils auront la consolation de me faire les plus tendres caresses : mais ce n'étoit point encore-là le comble de ma félicité. Ces chers Parens

m'apprennent de plus, qu'ils autorisoient mon choix de leur consentement ; que pleins d'estime pour le mérite du Baron, ils étoient charmez de pouvoir assurer son bonheur en lui accordant ma main. Comme je ne me laissois point de lire & de relire ces précieuses lettres, celui qui me les avoit renduës, me demanda, si je n'avois point d'ordres à lui donner : mais j'étois tellement transportée de joye, qu'il me fit plusieurs fois la même demande, sans que je lui répondisse. Revenuë enfin à moi-même, je m'informai de lui, s'il devoit bientôt repasser en Angleterre. Non, Mademoiselle, me répondit-il, j'ai ordre d'attendre ici le prochain retour de mon Maître : j'y serai cependant *incognito*, c'est-à-dire que je ne paroîtrai point chez Mr. le Comte. Mais, graces aux Guinées dont Mylord, votre

tre Pere a eu soin de remplir ma bourse, & qui valent bien nos Louis de France, je ne chommerai peut-être pas d'Auberge; j'ai besoin d'en trouver une bientôt, car on a volontiers soif quand on a couru la poste; & Dieu sçait, si je suis venu grand train. Le Postillon disparut enfin, après avoir pris congé par plusieurs révérences de sa façon.

Je ne sçais pas trop bien par quel chemin je remontai dans mon appartement. Ce fut, je crois, machinalement que je m'y rendis. Je lisois, ou peut-être m'imaginois-je relire les lettres qui venoient de m'être rendues, lorsque j'y entrai. Mademoiselle de Mezin, surprise de mes ravissements, ou de mes extases (c'est-là le terme le plus propre à exprimer mon état) m'en demandoit la raison, & je ne lui répondois point : Ah ! ma chere, ma chere & aimable

ble Amie , lui dis-je à la fin en lui présentant les lettres que je tenois , je ne me possède plus ; lisez & jugez de l'excès de mon bonheur ; mes chers Parens , le cher Baron , je dois bientôt Oui dans quelques jours Quelle joye inespérée ! Et point de suite ni de liaison dans mes discours : & pouvoit-on y en attendre ? La joye de mon Amie ne fut pas moins vive que la mienne. Ce fut un déluge de caresses dont elle m'accabla ; ce furent mille & mille félicitations qu'elle me fit. Je songeai à faire part à la Marquise , par un billet , des heureuses nouvelles que je venois de recevoir. Ma lettre étoit prête , & j'allois la lui envoyer , lorsque l'on vint m'avertir qu'elle me demandoit au parloir. J'y volai avec Mademoiselle de Mezin , qui me voyoit si peu maîtresse de mes transports , qu'elle dou-

doutoit si je pourrois trouver le chemin de l'endroit où j'étois attenduë. Que l'on ne me demande pas que je rende compte de l'entretien que j'eus avec mon Amie. L'unique idée qui m'en reste, c'est que je me souviens que la Marquise ne fut point étonnée des nouvelles que je croyois lui apprendre, parce qu'elle avoit reçu des lettres de mes Parens, qui l'avertissoient de leur prochaine arrivée. Elle sçavoit même, qu'elle auroit plutôt que moi le plaisir de les voir; car ils lui marquoient qu'ils iroient descendre chez elle.

Sans doute que la visite qu'elle me fit, fut courte, du moins je ne m'apperçus pas qu'elle fût longue: Je ne puis même me rappeler si, ni comment je répondis à ce qu'elle put me dire. Je ne pouvois m'entretenir qu'avec moi-même: mais quelles réflexions faisois-je?

Aucune dont je me ressouviens en particulier ; mais elles étoient toutes si agréables, que rien ne pouvoit m'en distraire. Il falloit cependant cacher l'excès de ma joye au Comte ; car cet *incognito*, que le Valet de chambre du Baron avoit ordre de garder , me faisoit comprendre qu'il ne souhaitoit pas que son Pere pût soupçonner son prochain retour. Mais la joye immodérée est babilarde ; & comment empêcher la mienne de parler ? J'eus cependant assez d'esprit pour lui imposer silence. Le Comte même, qui me voyoit de l'humeur du monde la plus enjouée & la plus charmante , & à qui je n'avois encore demandé aucune nouvelle du Baron, se persuada, que l'absence l'avoit effacé de mon cœur ; & cet oubli apparent lui faisoit concevoir les espérances les plus flatteuses pour son amour. Mais
dans

dans peu il devoit apprendre la véritable cause de ma joye.

Il y avoit déjà six jours que les lettres qui m'avoient été rendues par le Valet de chambre du Baron, m'annonçoient la prochaine arrivée de mes chers Parens ; & selon mon calcul , je croyois être à la veille du moment heureux qui alloit combler tous mes souhaits. Je ne me trompai point dans mes supputations. Je m'étois couchée dans cette douce espérance , que je n'aurois plus le lendemain de desirs à former. J'étois trop livrée à la joye , & je pouvois pendant la nuit occuper mon esprit trop agréablement , pour souffrir que le sommeil appesantît mes paupieres. Le soleil éclairoit déjà depuis deux heures ma chambre de ses rayons , & je n'avois pu encore fermer l'œil : accablée de lassitude , je m'assoupis enfin , & je m'en-

dormis d'un sommeil si profond, que mon Amie eut bien de la peine à me réveiller. Eh ! vite donc, ma Chere, me crioit-elle aux oreilles, hâtez-vous de vous lever : Je ne lui répondis pas ; elle me tiroit par le bras , & je repoussois la main qui troubloit mon repos. Oh ! c'en est trop, me dit-elle en me soulevant , & en me faisant mille caresses, il ne fera pas dit que je souffre que le sommeil recule les momens de joye qui vous attendent. Eh ! qu'est-ce donc ? répondis-je, encore à moitié endormie. C'est que depuis une heure, me repartit mon Amie, on vous attend là-bas avec impatience : c'est le carosse de Madame la Marquise qui vient vous prendre, vos chers Parens.... Mais , ajouta-t-elle en s'interrompant, je ne veux point achever ; vous en mourriez de joye en l'apprenant. Seroient-ils arrivez, ô Ciel !

Ciel ! m'écriai-je, en jettant à la hâte une robe sur moi, & en me levant précipitamment ; quel reproche n'ai-je pas à me faire, si j'ai fait languir leur tendre impatience ! Et tout de suite je m'habille, mais j'étois si émue, que mes ajustemens n'auroient pu manquer de se ressentir du trouble qui m'agitoit. Je plaignois même les momens que je donnois à me parer. Mais l'Abbesse elle-même étant venuë me dire, que la Marquise me prioit qu'il n'y eût rien de negligé dans mon ajustement ; croira-t-on, que mon impatience ait pu me faire murmurer contre cet ordre, qui dans toute autre occasion eût été si fort du goût de ma vanité ? Aussi, pour être plutôt en état de sortir de ma toilette, je ne fis aucune façon d'accepter le secours que mon Amie voulut bien me prêter. Mais avançons. Me voi-
là

là enfin parée de tout ce qui pouvoit relever avantageusement ma figure. Je priai mon Amie de m'accompagner ; elle y consentit avec joye : nous descendîmes , & nous voilà montées en carrosse. Où allions-nous ? Je l'ai dit ; c'est chez la Marquise , & nous y arrivons. Je ne me rappelle pas l'entretien que j'eus avec mon Amie , ni les réflexions dont je m'occupois durant le chemin. Je sçavois que j'allois voir pour la première fois de chers Parens que j'adorois ; que l'on juge après cela, si je pouvois être bien à moi-même. Mais voici une circonstance que je ne dois point omettre : c'est que la Marquise , pour menager à mes Parens le plaisir de la surprise , ne leur avoit point dit qu'elle avoit donné ordre que l'on vînt me prendre au Couvent. Il n'y avoit encore que deux heures qu'ils

qu'ils étoient arrivez ; & oubliant les fatigues de leur voyage pour n'écouter que leur tendresse, qui les appelloit auprès de moi , ils se dispofoient à me venir trouver , lorsque je descendois de carrosse.

La Marquise , qui avoit ordonné quel'on l'avertît dès que j'arriverois , vint me recevoir , & nous conduisit , mon Amie & moi , dans la falle où étoient mes Parens & le Baron. La voilà , Madame , dit la Marquise en me présentant à ma Mere , & en s'adressant à elle ; la voilà cette chere & aimable Fille , qui a coûté tant de soupirs & tant de larmes à votre tendresse. Mais la voix de la nature s'étoit déjà fait entendre dans mon cœur. La Marquise parloit encore ; & je m'étois déjà jettée entre les bras de celle qui m'avoit donné le jour : Ah ! ma chere & ai-

aimable Enfant , s'écria-t-elle en m'accablant des plus vives & des plus touchantes caresses , ma belle & chere Marianne , l'aurois-je pu espérer ? Juste Ciel ! quel excès de bonheur & de joye ! non je ne regrette plus ! ... Non ... & elle ne put en dire davantage. C'étoit un saisissement qui lui coupoit la parole , & qui se declara par un ruisseau de larmes dont elle arrosa mon visage. Les miennes s'y mêlerent ; j'avois pris une de ses mains , que je tenois collée contre ma bouche , & que je ne cessois de baiser avec la plus tendre ardeur : Transports , ravissemens , délire même , enfin tout ce qu'une joye excessive peut faire sentir à un cœur , le mien en étoit pénétré. Mais la tendresse de mon Pere souffroit , de ce que trop long-tems retenue entre les bras de mon aimable Mere , il n'avoit pu encore me
pro-

prodiguer les caresses : mais comment auroit-il pu m'en arracher ? Il se jetta donc à mon col , & baigna de ses pleurs la moitié de mon visage. Ma chere Fille, mon aimable Enfant, Fille trop longtemps infortunée, & digne d'un sort plus heureux ! .. Et ce furent-là les seules paroles que ses transports lui permettoient de prononcer , & qu'il répétoit plusieurs fois.

Quelle scène plus attendrissante ! Elle l'étoit au point, que la Marquise, qui en craignoit les suites, pria Mademoiselle de Mezin de l'aider à m'arracher d'entre les bras de mes Parens. Me voilà entre ceux de mes deux Amies. Il falut cependant encore quelques minutes pour laisser aux mouvemens de la nature le tems de se calmer.

Mes regards cependant avoient rencontré ceux du Baron. Ils sem-

sembloient me reprocher mon apparente indifférence; car il est vrai, qu'oubliant ce que je devois à mon amour, j'avois paru ne m'occuper que du plaisir que j'avois de me voir rendue à la tendresse de mes Parens. Mais par le remerciement que je lui fis, je réussis aisément à lui faire oublier les marques apparentes que je lui avois données de cette prétendue indifférence. Vous me voyez, Monsieur, lui dis-je d'un ton obligeant, tellement ravie hors de moi-même, que vous me pardonnerez sans peine, si je n'ai pu encore vous remercier de votre ardeur à avancer les momens de mon bonheur; mais je n'oublierai point, que c'est à vous que je dois le plaisir que je goûte. Voilà, ma chere Fille, reprit mon Pere en m'interrompant, & en prenant la parole pour le Baron, une obli-
ga-

gation dont je veux vous acquitter ; & s'adressant à mon Amant, il lui dit ; qu'il convenoit qu'il se hâtât de se présenter à Monsieur le Comte, & qu'il l'instruisît, & du motif qui l'avoit engagé de passer en Angleterre, & du succès qu'avoit eu son voyage. Je vous prie aussi, Monsieur, ajouta mon Pere, qui parloit au Baron, de dire à Monsieur le Comte, que j'aurai bientôt l'honneur de le voir, pour lui rendre les actions de graces que je lui dois.

Mais dans le même moment que le Baron alloit sortir, on vint annoncer à la Marquise la visite de Monsieur le Comte , qui étant venu au Couvent pour me voir, avoit appris une partie des choses qui se passaient chez Madame du Fresnoi. Elle voulut elle-même aller le recevoir, parce qu'elle crut qu'il étoit à propos qu'il fût un peu prévenu

X. Part. F sur

sur tout ce qu'il alloit apprendre.

Dans une des Parties de ces Mémoires j'ai fait le portrait du Comte: on peut se rappeler les éloges que méritoit son caractère ; ainsi l'on ne sera point surpris de le voir faire violence à son amour pour consentir aux vœux de son Fils. Il l'aimoit tendrement ; & il apprenoit que je devois ma naissance à un sang illustre, & que j'étois une riche héritière. Auroit-il pu ne pas se tenir obligé à mes Parens pour le dessein qu'ils avoient d'unir mon sort à celui du Baron? Mais voyons paroître Monsieur le Comte.

La Marquise, qui venoit de l'instruire en particulier, l'amena dans la salle où nous étions. D'abord on s'imagine aisément, les remerciemens que lui firent mes Parens, dont la reconnaissance s'exprima par les plus vives actions

tions de graces, & auxquelles le Comte répondit par les complimens les plus flatteurs pour moi; mais sa présence m'avoit fait perdre toute contenance. Je tenois les yeux baissés; parce que je craignois de rencontrer les siens, qui n'auroient pas manqué, à ce que j'appréhendois, de me reprocher ma dissimulation & mes artifices; car de quel autre nom pouvoit-il appeller les trompeuses espérances dont j'avois paru flater ses vœux? Mais il m'épargna les excuses que j'avois à lui faire; & me demanda même pardon des obstacles qu'il avoit apportés jusques-là aux desirs du Baron.

Mon Amant, qui n'avoit pas encore osé parler, se jeta alors aux pieds du Comte, qui ne pouvant le souffrir dans cette posture, le releva en l'embrassant.

Mon Pere profita de ce moment, pour instruire le Comte de ses desseins. Puis-je espérer, Monsieur, lui dit-il, que vous vous rendrez aux prieres que j'ai à vous faire ? Mon nom peut seul suffire pour vous apprendre mon rang & ma naissance. Le Ciel, dans le tems même où je n'osois plus me le promettre, me rend une Fille destinée à être l'unique héritiere des grands biens que j'ai à transmettre. Je n'ai pu apprendre toutes les aventures de cette Fille infortunée, sans que l'on m'instruisît en même tems des obligations qu'elle a à vos généreuses bontez. Je sçais que feu Madame la Comtesse, votre Epouse, a recueilli cette chere Enfant dans sa misere; qu'elle a bien voulu lui tenir lieu de la plus tendre Mere; que, malgré les doutes répandus sur sa naissance, elle la destinoit à être
l'E-

l'Epouse d'un Fils qu'elle chériffoit tendrement : J'ai eu occasion de connoître tout le prix de son mérite; ainsi vous jugez bien, Monsieur, que j'ai à vous proposer une alliance qui unira nos deux familles. J'ai promis à Monsieur le Baron, que je solliciterois moi-même votre consentement: prononcez; si je puis me flater Eh! pouviez-vous, Monsieur, répondit le Comte à mon Pere, donner à mon Fils une marque plus assurée de votre estime ? Et pourrois-je ne pas être infiniment sensible à l'honneur que vous lui faites ?

Le repas que l'on servit, mit fin à tous les complimens que l'on alloit se faire de part & d'autre. Il fut cependant conclu, avant que l'on se mît à table, que le cher Baron seroit incessamment mon Epoux, parce que mes Parens ne pouvoient faire un long séjour en France.

L'on ne songea donc plus qu'à hâter les préparatifs de notre mariage, qui ne fut différé que de quelques jours.

Voilà donc mon état & mon nom changez. Je ne suis plus l'humble & infortunée Marianne. Fille de Mylord de Rendan, & devenue Baronne de Mezin, je commençai à jouir de tous les honneurs dûs à ma naissance & à mon rang. Mais que ces honneurs me touchoient bien moins que le plaisir que j'avois de trouver dans le cher Baron, l'Epoux le plus tendre, le plus complaisant & le plus passionné !

Il falloit, pour mettre le comble à ma félicité, que mes chers Parents, dont l'éloignement eût été pour moi le supplice le plus affreux, se déterminassent à fixer leur séjour en France. Vaincus par mes prières & par mes larmes, ils se rendirent à mes vœux.

Les

Les affaires qui les rappelloient en Angleterre , ne furent pas plutôt terminées, qu'ils revinrent à Paris, où j'ai encore chaque jour la douce consolation de les voir.

*Fin de la Dixième & dernière
Partie.*



Catologue de Livres , Imprimez Chez P. DE HONDT.

LE Supplément au Corps Universel Diplomatique du Droit des Gens, avec le Cérémonial Diplomatique des Cours de l'Europe , & l'Histoire des Anciens Traitez, par Mr. Barbeyrac. 5 vol. fol.

- - - Le même en grand Papier.

- - - L'Ouvrage de Mr. Barbeyrac se vend séparément. 2 vol. fol.

Histoire du fameux Systême des Finances, pendant la Minorité de Louis XV. précédée d'un abrégé de la Vie du Duc Regent, & du Sr. Law. 6 vol. 12.

Le Tome fixième & *dernier* des Discours sur le Vieux & Nouveau Testament, par Mrs. Saurin, Roques, & Beausobre; avec les belles Figures de Mrs. Hoet, Houbraken, & Picart: folio; sur du Papier Median, Royal, Superroyal, & Impérial. NB. On avertit les Curieux, qu'il ne reste au Libraire qu'un *très-petit nombre* d'Exemplaires complets de ce magnifique Ouvrage.

Les mêmes Discours en XI. Volumes in Octavo.

Le Tome Neuvième & *dernier* du Grand Dictionnaire Géographique & Critique de Mr. Bruzen la Martiniere. folio.

- - - Le même en grand Papier.

Les Tomes XIX. & XX. & *derniers*, des Cent Nouvelles Nouvelles, par Mad. de Gomez. 12.

De l'Attaque & de la Défense des Places, par Mr. le Maréchal de Vauban, avec 36. belles figur. 4.

Les Tomes XI. XII. XIII. de l'Histoire d'Angleterre de Mr. Rapin. 4.

L'Histoire Metallique des XVII. Provinces des Pais-Bas, depuis l'Abdication de l'Empereur Charles V. jusques à la Paix de Baden, par Mr. van Loon. 5 vol. fol.

- - - Le même en grand Papier.

La Guerre Seraphique, ou Histoire des Perils &c. 12.

La Bibliothèque Britannique, ou Histoire des Ouvrages des Sçavans de la Grande-Bretagne.

XXV. Parties in Octavo. NB. On continue ce Journal regulierement tous les trois Mois.

F I N.

61621909

Cl. 12.50

13

